





HISTOIRE POPULAIRE

DE LA

CAMPAGNE D'ITALIE

EN 1859

AUGMENTÉE

D'UN RECUEIL DE FAITS ET ANECDOTES, ORDRES DU JOUR, PROCLAMATIONS, ETC.

PAR

JULES MICHAUD



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

HISTOIRE POPULAIRE

DE LA

CAMPAGNE D'ITALIE

EN 1859

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE POPULAIRE

DE LA

CAMPAGNE D'ITALIE

EN 1859

AUGMENTÉE

D'UN RECUEIL DE FAITS ET ANECDOTES

DES ORDRES DU JOUR, PROCLAMATIONS, ETC.

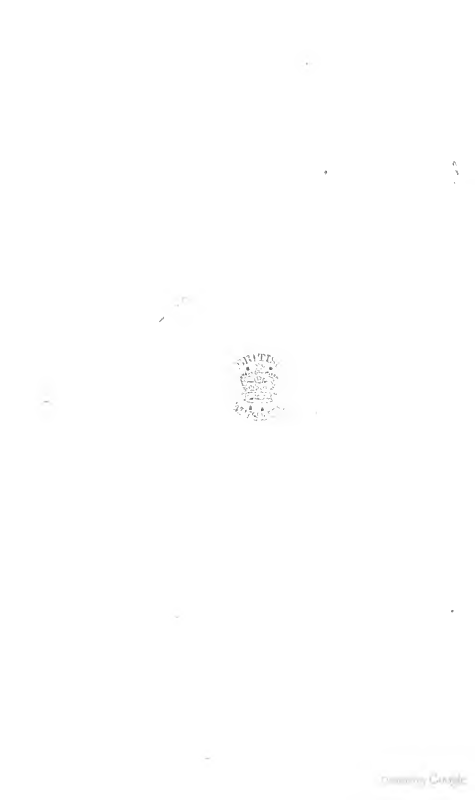
DE L'EMPEREUR, DU ROI VICTOR-EMMANUEL, DU PRINCE NAPOLÉON, ETC., ETC

PAR

JULES MICHAUD

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1860



INTRODUCTION

Quand on entreprend de raconter la campagne récente d'Italie, on entre dans l'étude d'une nouvelle carrière de gloire pour les armées françaises. Ce n'est pas seulement le renouvellement de l'histoire impérissable de 1796 et 1797. C'est le couronnement de la politique constante de la France.

La jeunesse française retrouvera sur les champs

de bataille les immortelles phalanges qui ont dans tous les temps porté le drapeau national dans l'intérêt des sentiments d'indépendance, de nationalité, de protection pour les races opprimées.

L'Empereur, qui se glorifie d'avoir inscrit en tête de la constitution du 14 janvier 1852 la confirmation solennelle des *grands principes posés en* 1789 *et qui sont la base du droit public des Français*, n'a pas oublié les nobles paroles de la première assemblée constituante : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple. »

C'est ainsi que Napoléon III a réalisé son programme de Bordeaux, et que, tout en tirant l'épée quand il le faut, il peut répéter encore avec fidélité à sa parole : *L'Empire, c'est la paix.*

C'est en effet la paix que les légions françaises sont allées conquérir pour l'Europe entière en 1854 à Sébastopol, en 1859 dans les plaines de la Lombardie. Là, comme partout, elles se sont

montrées fortes de leur propre grandeur, pénétrées de l'amour de la patrie, avides de gloire, généreuses et désintéressées. La victoire a été fidèle à nos armes, et pas un seul instant le désir d'une conquête n'est venue à la pensée des combattants. Nos soldats ont rendu l'indépendance à des nations malheureuses, et aujourd'hui encore ils rentrent sur le sol natal, heureux de leur triomphe et aussi simples dans la jouissance de leur gloire que s'ils n'avaient rien fait que remplir un devoir et suivre leur carrière naturelle.

De grandes nations, après avoir jeté sur le monde le plus vif éclat, ont succombé et disparu : la France reste toujours la France. Chaque commotion l'a consolidée et grandie. Gouvernée par un prince aussi grand politique que guerrier chevaleresque, elle se repose de ses agitations intérieures, et reprend chaque jour, en la rendant plus utile et plus grande, la place qui lui appartient dans les conseils de l'Europe. L'étude de l'empire est donc la plus belle que puisse faire tout Français ami de son pays et désireux de sui-

vre les traces de ses aînés. Et en arrêtant ses regards sur l'histoire de la brillante campagne de 1859 dans les plaines du Piémont et de la Lombardie, il n'est pas un citoyen qui n'y trouve les éléments de l'éducation de ses fils, les exemples et les modèles, non-seulement de la bravoure et de la discipline, mais de toutes les vertus militaires.

J'ai dit qu'en entreprenant la guerre d'Italie Napoléon III n'avait fait que continuer la politique séculaire de la France. De tous les temps l'Allemagne a considéré l'Italie comme une proie qui lui était dévouée, de tous les temps la France a combattu pour la lui disputer, pour la lui enlever, pour l'affranchir. Sans doute un premier mouvement, fondé sur le principe de l'hérédité, avait conduit en Italie les armées brillantes de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier.

Mais, dès que nos princes eurent connu par expérience la nation italienne, leur but perpétuel fut d'y fonder des souverainetés indépendantes et vraiment italiennes. Ils virent dans la

maison de Savoie la dynastie qui était appelée à réunir sous son sceptre l'Italie septentrionale et à servir de barrière à l'invasion étrangère. Le duc de Savoie était le gardien de la frontière des Alpes; il portait le titre de *Marquis d'Italie*. Depuis l'extinction des familles de Visconti et de Sforce, il était naturel que le Milanais fût placé sous l'autorité de la maison de Savoie. Aussi Henri IV, lorsqu'il conçut un vaste plan d'organisation de l'Europe dans l'intérêt de l'équilibre, proposait de créer un royaume de Lombardie qui se composerait de tous les États de la maison de Savoie. Louis XV, en 1733, fait un traité avec le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III. Le but des puissances contractantes était de repousser les Autrichiens en Allemagne, d'unir le Milanais au Piémont, et de former dans la haute Italie une souveraineté assez puissante pour garder les Alpes, sans donner d'inquiétudes à ses voisins. Les alliés furent conduits par la victoire jusqu'aux bords du Mincio, et, après la brillante bataille de Guastalla, la France et l'Autriche, peu satisfaites des propo-

sitions mises en avant par les puissances neutres, traitèrent directement, et la maison de Savoie n'obtint qu'une partie de la Lombardie. Déjà cette fois la France ne demandait pas de conquête, elle ne voulait que l'affranchissement de l'Italie; cette fois aussi, arrêtée par un même sentiment de jalousie et de défiance, elle n'atteignit son but qu'en partie.

Il est inutile de rapporter les immortelles campagnes d'Italie et la gloire de Napoléon Ier sous la première république et sous le consulat. Il n'y a pas un Français qui ne connaisse, entre plus de vingt victoires, celles d'Arcole et de Marengo. Mais ce que tout le monde a compris, c'est que l'empereur Napoléon III a été le continuateur aussi heureux que puissant de la politique immuable de la France, avec un désintéressement sans bornes, avec une rapidité que rien n'avait égalé jusqu'à lui.

Au nord de l'Italie, à côté du territoire où l'Autriche faisait peser le joug le plus humiliant, un gouvernement sage et prévoyant n'avait pas

hésité à donner à son peuple les institutions libérales que le progrès de la civilisation avait rendues possibles et désirables. Charles-Albert appela l'Italie à l'indépendance, et mourut victime de son dévouement à la cause de la patrie commune; mais son fils, le chevaleresque Victor-Emmanuel, hérita de ses nobles sentiments; un de ses ministres porta au congrès de 1856 les doléances de la péninsule, l'affranchissement devint une nécessité.

La Providence désignait pour arracher un beau et grand pays à des oppresseurs étrangers le prince qui avait dompté la révolution dans ses États : Napoléon III vola au secours de Victor-Emmanuel défié et attaqué, et l'épée de la France reparut avec tout son éclat dans les plaines de la Lombardie. Mais combien fut admirable avant la guerre la modération, la patience de l'Empereur! Quelques paroles adressées par lui le 1er janvier à l'ambassadeur d'Autriche étaient déjà un avertissement suffisant. Ce n'était cependant pas une menace : Napoléon III déclara solennellement

et à plusieurs reprises qu'il ne commencerait pas l'attaque, qu'il se bornerait à défendre son allié en cas d'agression.

Les puissances étrangères offrirent leurs bons offices; un congrès européen fut proposé; on demanda un désarmement général immédiat. La France accepta tout, elle fit tout accepter par la Sardaigne. Sur l'Autriche seule tombe la responsabilité des maux de la guerre : seule elle a décliné ou rejeté toutes les propositions pacifiques; c'est elle qui a sommé le Piémont de se soumettre à ses volontés, c'est elle qui a envahi le territoire de son voisin.

Quant au Français, il est resté ce qu'il avait été de tous temps, brave et avide de gloire, sûr d'avance de vaincre ses ennemis, simple dans ses triomphes, bon et humain avec les prisonniers et les blessés, magnanime sans s'en douter! Nos soldats sont les fils de ceux qui ont combattu sous la république et sous l'empire. Aussi est-ce pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse que nous écrivons leur histoire; c'est afin que leur

exemple ne soit pas perdu et que leurs beaux traits soient à jamais cités dans la suite des siècles.

Après un exposé historique aussi rapide que possible des miracles opérés en deux mois par les Français en Italie, j'ai cru devoir recueillir à part, dans une seconde partie et comme dans un appendice, un recueil d'anecdoctes et de faits divers se rattachant à cette admirable campagne. Ces récits détachés intéressent vivement le lecteur; on y trouve en relief ce qui fait aimer les princes, admirer les généraux et sympathiser avec le soldat. Chacun des grades de l'armée, chacune des classes de la société apporte son contingent dans cette masse d'exemples héroïques qui font tant d'honneur à la nation française. Sur cette scène variée, tout le monde apparaît avec son caractère particulier; mais, dans tous les rangs aussi, on trouve la générosité, la bravoure, la vraie grandeur et la vraie vertu. C'est spécialement dans la lecture de ces détails que la jeunesse trouvera, au milieu des distractions attachantes, des modèles à suivre, des devanciers à imiter.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

LA CAMPAGNE D'ITALIE

EN 1859

PREMIERE PARTIE

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CAMPAGNE D'ITALIE EN 1859

CHAPITRE PREMIER

DÉPART DE L'EMPEREUR. — ARRIVÉE EN PIÉMONT.

Dès le 21 avril 1859, une profonde agitation s'empara de tous les esprits dans Paris. On apprenait que l'Autriche, tout en refusant de se soumettre à la condition du désarmement que proposait l'Angleterre, avait envoyé au gouvernement piémontais une sommation de désarmer dans le délai de trois jours. On con-

naissait les promesses de l'Empereur; on ne doutait pas du commencement prochain des hostilités. En effet, les troupes casernées dans la capitale faisaient leurs préparatifs de départ, et déjà se mettaient en marche au milieu des acclamations sympathiques de toute la population. Jamais on n'avait vu plus d'enthousiasme; le peuple avait senti battre son cœur à la pensée de l'affranchissement de l'Italie, et il n'y avait plus de vœux que pour le triomphe de nos soldats, pour la nationalité appelée à renaître.

Partout, sur le passage des troupes, le même sentiment se manifesta. Les habitants des campagnes comme ceux des villes se portaient en foule au-devant de nos soldats. La foule encombrait les stations des chemins de fer. Dijon, Lyon, Grenoble, Avignon, Marseille, prodiguaient les démonstrations les plus vives.

Nos combattants furent transportés sur le sol de l'Italie avec la rapidité de l'éclair. Avant même que le délai fixé par l'*Ultimatum* de l'Autriche fût expiré, nos régiments franchissaient le mont Cenis et le mont Genèvre, et nos vaisseaux amenaient chaque jour de nouveaux bataillons, soit de Marseille et de Toulon, soit des ports de l'Afrique.

Cet admirable succès serait incompréhensible si l'on ne connaissait pas l'ardeur, l'émulation qui animait

à la fois les soldats et les marins, si l'on ne savait à quel degré de perfection est arrivée en France l'organisation de tous les services.

A Gênes, à Chambéry, à Turin, les soldats français furent accueillis avec une explosion de joie que rien ne saurait exprimer. Les rues étaient pavoisées sur leur passage; les drapeaux et les mouchoirs s'agitaient à tous les balcons, et une pluie de fleurs tombait de toutes parts. Les cris de *vive la France!* et de *vive l'Italie!* sortaient de toutes les bouches, et l'on voyait que la Péninsule se sentait délivrée. Mais tout ce noble élan devait être surpassé bientôt et presque éclipsé par les scènes extraordinaires que nous aurons à rapporter.

Le 23 avril, l'Empereur avait ordonné la formation de quatre corps d'armée. Le premier fut placé sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers; le second sous ceux du général de Mac-Mahon; le maréchal Canrobert fut mis à la tête du troisième; et le général Niel eut le commandement du quatrième. Un cinquième corps était, en outre, réservé au prince Napoléon, et le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély conserva la direction de la garde impériale. Les maréchaux Baraguey-d'Hilliers et Canrobert devancèrent en Italie l'arrivée des troupes. Le premier devait couvrir les communications entre Gênes et Turin, le second se rendait dans

la capitale pour organiser sa défense de concert avec les généraux piémontais.

Le maréchal Canrobert, rendu à Turin, fut bientôt rassuré sur l'avenir du Piémont.

Les Autrichiens avaient passé le Tessin, mais il leur était bien difficile d'avancer. L'armée sarde avait à sa tête le général de la Marmora, celui qui nous avait si dignement secondés en Crimée. A côté de lui était un autre général, Ménabréa, le commandant du génie, Ménabréa, un de ces hommes que la Providence suscite de temps en temps pour la défense des nations opprimées. Nouveau Todtleben [1], Ménabréa avait inondé les rizières de la frontière; il avait en quelques semaines rendu inexpugnable toute la ligne de la Dora-Baltea. Les légions françaises avaient donc le temps de se réunir et de se mettre en ligne; la prodigieuse rapidité de leur marche n'avait pu être prévue par l'ennemi.

Revenons à Paris, où nous attendaient de nouvelles scènes, plus éclatantes, plus imposantes encore que celles dont il vient d'être parlé.

Le 29 avril, les Autrichiens avaient passé le Tessin; le 3 mai, une proclamation adressée au peuple français

[1] Todtleben, général russe, qui a immortalisé son nom à la défense de Sébastopol.

annonçait la guerre commencée par cette invasion, et développait les intentions de l'Empereur; haine égale de la tyrannie et des idées révolutionnaires; protection au faible opprimé; mission civilisatrice : voilà ce qui conduit le souverain sous les drapeaux. Citons quelques-unes de ses admirables paroles :

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe: Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir sans faiblesse ma politique nationale et traditionnelle; j'observe les traités, à condition qu'on ne les violera pas contre moi; je respecte le territoire et les droits des puissances neutres, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre, et qui gémit sous l'oppression étrangère.

« La France a montré sa haine contre l'anarchie; elle a voulu me donner un pouvoir assez fort pour réduire à l'impuissance les fauteurs du désordre et les hommes incorrigibles des anciens partis qu'on voit sans cesse pactiser avec nos ennemis; mais elle n'a pas pour cela abdiqué son rôle civilisateur. Ses alliés naturels ont toujours été ceux qui veulent l'amélioration de l'humanité, et, quand elle tire l'épée, ce n'est point pour dominer, mais pour affranchir.

« Le but de cette guerre est donc de rendre l'Italie à elle-même et non de la faire changer de maître, et

nous aurons à nos frontières un peuple ami, qui nous devra son indépendance.

« Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père, que nous avons replacé sur son trône, mais le soustraire à cette pression étrangère qui s'appesantit sur toute la Péninsule, contribuer à y fonder l'ordre sur des intérêts légitimes satisfaits.

« Nous allons enfin sur cette terre classique, illustrée par tant de victoires, retrouver les traces de nos pères ; Dieu fasse que nous soyons dignes d'eux !

« Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée. Je laisse en France l'Impératrice et mon fils. Secondée par l'expérience et les lumières du dernier frère de l'Empereur, Elle saura se montrer à la hauteur de sa mission.

« Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières, comme pour protéger le foyer domestique ; je les confie au patriotisme de la garde nationale ; je les confie, enfin, au peuple tout entier, qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves. »

Ces nobles accents répondaient aux vœux de tous les Français. On voulait la consécration de la cause de l'ordre ; on désirait ardemment l'affranchissement de

l'Italie; tout le monde voyait avec enthousiasme un nouveau Napoléon à la tête de l'armée d'Italie. En effet, l'Empereur partit des Tuileries le 10 mai, à six heures du soir. Nous ne devons perdre aucun des incidents de ce départ, car il n'est pas dans l'histoire de scène plus belle et plus émouvante.

Dès le matin, une foule compacte s'était réunie aux abords du Palais, dans la rue de Rivoli et sur tout le parcours que devait suivre le cortége impérial jusqu'à la gare du chemin de fer de Lyon.

L'Empereur monta dans une calèche découverte, en petite tenue de général de division, la tête couverte d'un képi ; l'Impératrice prit place à côté de lui. A la vue de Leurs Majestés, l'enthousiasme allait toujours grossissant; les acclamations retentissaient de toutes parts. C'était le peuple de Paris tout entier, avec son effusion, avec son étonnante spontanéité et avec sa prompte intelligence. Toute cette population avait compris dans un instant l'œuvre de la libération de l'Italie, comme elle comprend et devine au besoin ce qui est grand, noble et généreux : elle s'associait de tout son cœur et de tout son pouvoir à cette grande entreprise. La voiture pouvait à peine marcher, la chaussée fut envahie, l'Empereur sentait de tous côtés des mains qui cherchaient les siennes et qu'il serrait avec cordialité, l'Impératrice versait des larmes d'at-

tendrissement. A la place de la Bastille, où le faubourg Saint-Antoine s'était donné rendez-vous, le cortége ne pouvait plus avancer. De nombreux ouvriers, même des femmes, des enfants et des vieillards, se jettent sur la calèche, veulent dételer les chevaux et se mettre à leur place pour conduire le souverain bienaimé jusqu'à l'embarcadère. Un jeune ouvrier parvient à faire entendre sa voix :

« Sire, ne refusez pas à nous, les enfants de ce peuple que vous chérissez, le bonheur que nous réclamons! » L'Empereur était ému jusqu'aux larmes: « Merci, mon ami, s'écria-t-il, merci! je suis pressé; vos frères m'attendent; avec l'aide de Dieu, je vous les ramènerai dignes de la France et de nos pères! » Des cris mille fois répétés de *vive l'Empereur! vive l'Italie!* accueillent ces paroles. « Partez, Sire, partez, ajoutait-on, ou, si vous avez besoin de nouveaux soldats, dites un mot, nous allons tous vous rejoindre! » Le cortége, fendant la foule, parvint lentement à la gare du chemin de fer. Là, outre le major général de l'armée, les aides de camp et officiers d'ordonnance de l'Empereur, se trouvaient le prince Napoléon, qui devait accompagner l'Empereur, et la princesse Clotilde, ainsi que le prince Jérome. Sa Majesté embrassa affectueusement son royal oncle, le dernier frère survivant de Napoléon Ier, serra la main aux personnes qui l'en-

touraient et monta en waggon avec l'Impératrice, le prince Napoléon et la princesse Clotilde. La famille impériale ne se sépara qu'à Montereau.

De Paris à Marseille, l'ovation se succéda sans interruption. Les habitants des villes et des campagnes accouraient à toutes les stations que l'Empereur traversait sans s'arrêter; partout les mêmes démonstrations, les mêmes acclamations. Marseille, l'antique cité phocéenne, la reine du commerce français, se signala particulièrement. La magnifique avenue de la Canebière était littéralement envahie. A toutes les maisons flottaient les couleurs nationales mariées au drapeau de l'Italie. Les députations de tous les corps de métiers suivaient le cortége impérial, les maisons des longues rues de la ville étaient couvertes, jusque sur les toits, d'hommes, de femmes et d'enfants; des orchestres improvisés mêlaient leurs accents aux hourras du peuple; les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de la charité groupaient leurs élèves, et faisaient pleuvoir des fleurs sur le passage. Comme à Paris, la population se précipitait presque sous les roues de la voiture de l'Empereur.

Vers deux heures, le yacht impérial, la *Reine-Hortense*, quitta le quai, salué par une salve de cent et un coups de canon et par le cri mille fois répété de : *Vive l'Empereur !* Jamais on n'avait vu une fête pareille.

Le 12 mai, le yacht impérial était en vue de Gênes. Une salve de vingt et un coups de canon, tirée des batteries de la Lanterne, annonça son arrivée. A ce signal, le prince de Carignan, grand amiral de la flotte piémontaise et régent du royaume, monta sur le brick l'*Anthéon*, et se porta dans la rade à la rencontre de l'allié et de l'hôte auguste du roi. Plus de mille barques pavoisées lui firent un cortége pour aller porter la bienvenue de Gênes à Napoléon III. A deux heures, le canon de tous les forts qui dominent la ville tonne, les cloches sonnent, les tambours battent aux champs. Une immense acclamation se fait entendre; l'Empereur descend à terre, suivi du prince Napoléon, du prince de Carignan, de l'ambassadeur de France et des autorités de la ville.

Les quais de cette cité superbe, qui s'étend au fond du golfe en forme de fer à cheval, présentaient un caractère grandiose. La voie était encombrée, l'arrivée sur la terre d'Italie était saluée par les mêmes transports qui s'étaient produits au départ de Paris; aux fenêtres et sur les terrasses de tous les palais, une nuée de femmes, dans la toilette élégante et gracieuse du littoral génois, agitaient leurs mouchoirs et jonchaient les chemins de fleurs. C'était une joie, un délire, qui ne cessa pas un instant pendant tout le temps du séjour de l'Empereur.

Au même moment, l'ordre du jour suivant était affiché simultanément à Gênes, à Paris, et dans toutes les villes de la France et du Piémont :

« Soldats !

« Je viens me mettre à votre tête pour vous con-
« duire au combat. Nous allons seconder la lutte d'un
« peuple revendiquant son indépendance et le soustraire
« à l'oppression étrangère. C'est une cause sainte qui a
« la sympathie du monde civilisé. Je n'ai pas besoin de
« stimuler votre ardeur : chaque étape vous rappellera
« une victoire. Dans la voie Sacrée de l'ancienne Rome,
« les inscriptions se pressaient sur le marbre, pour rap-
« peler au peuple ses hauts faits; de même aujour-
« d'hui, en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Cas-
« tiglione, Arcole, Rivoli, vous marchez dans une autre
« voie sacrée au milieu de ces glorieux souvenirs.

« Conservez cette discipline sévère qui est l'honneur
« de l'armée. Ici, ne l'oubliez pas, il n'y a d'ennemis
« que ceux qui se battent contre vous. Dans la bataille,
« demeurez compactes et n'abandonnez pas vos rangs
« pour courir en avant. Défiez-vous d'un trop grand
« élan, c'est la seule chose que je redoute.

« Les nouvelles armes de précision ne sont dange-
« reuses que de loin, elles n'empêcheront pas la baïon-

« nette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'in-
« fanterie française.

« Soldats, faisons tous notre devoir, et mettons en « Dieu notre confiance. La patrie attend beaucoup de « vous. Déjà d'un bout de la France à l'autre retentis- « sent ces paroles d'un heureux augure : la nouvelle « armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée. »

Nous rapportons cet ordre du jour sans en omettre une parole. Jamais général n'a parlé à son armée un langage à la fois plus militaire, plus politique et plus digne d'être conservé par l'histoire. C'est un style vraiment napoléonien.

L'Empereur ne passa que deux jours à Gênes. Il transporta son quartier général à Alexandrie; c'est de là qu'il commença la grande œuvre de général en chef. On le vit immédiatement, non-seulement combiner le plan de la campagne avec son auguste allié, le roi de Sardaigne, et avec les chefs de corps de l'armée française, mais surtout veiller personnellement au bien-être du soldat. La première station de son pèlerinage était marquée au champ de bataille de Marengo, à Valenza, à San Salvatore, à Occimiano; il dirige lui-même les reconnaissances jusqu'aux avant-postes. Il préside à l'installation des troupes, à l'organisation de l'ordinaire; aucun dé-

tail touchant le bien-être de l'armée n'est au-dessous de sa sollicitude. Les hommes étaient fatigués par une longue marche, et une pluie incessante avait imbibé leurs vêtements; mais, à la vue de leur Empereur, ils oubliaient toutes leurs souffrances, et retrouvaient cet entrain et cette gaieté qui caractérisent le soldat français. Le prince les soutenait, les encourageait, les recommandait à leurs officiers : « Plus mes soldats savent supporter les fatigues et les intempéries, plus les officiers de tout grade doivent les aimer et prendre soin d'eux. »

A Valenza, il fit lui-même l'expérience de l'effet destructeur des nouveaux canons rayés. Dans un petit engagement d'avant-postes, l'artillerie autrichienne avait été impuissante, et les Français la laissèrent tirer tranquillement pendant deux heures sans lui riposter. Enfin, une batterie rayée fut avancée. Six canons, placés à deux mille six cents mètres de distance, furent chargés cinq ou six fois; les ouvrages de l'ennemi volèrent en poussière, et les feux de son artillerie furent immédiatement éteints.

C'est ainsi que Napoléon III préludait aux grands actes de la campagne qui allait s'ouvrir.

CHAPITRE II

L'IMPÉRATRICE RÉGENTE. — LE CLERGÉ DE FRANCE. — PIÉTÉ DU SOLDAT.

Le 10 mai, à Montereau, l'Empereur se séparait de l'Impératrice, et lui confiait l'empire et son fils. Les salles de la gare du chemin de fer avaient été transformées en salles d'apparat, dans lesquelles un dîner avait été offert à l'Empereur, à l'Impératrice, au prince Napoléon et à la princesse Clotilde. Plusieurs fonctionnaires avaient été invités à prendre place à la table impériale. Une scène touchante eut lieu à la fin du repas. Par ordre de l'Impératrice, son chambellan, M. de Lezay-Marnezia, fit don à chacune des personnes qui allaient accompagner l'Empereur en Italie d'une petite médaille de la Vierge en or. Une simple légende surmonte l'effigie de la Mère de Dieu : *Marie, priez pour nous!* On peut se figurer l'émotion de tous les

assistants. Par l'ingénieuse piété de l'Impératrice, la guerre était consacrée et l'armée française placée sous les auspices de la protectrice des faibles et des justes. L'armée ne devait pas oublier et n'oublia pas cette précieuse invocation.

Le signal du départ se fit entendre, et les princes quittèrent leurs augustes compagnes au bruit des acclamations de la foule.

Quelques jours après, le Corps législatif, avant de se séparer, sollicita l'honneur de présenter ses respectueux hommages à l'Impératrice régente et au Prince Impérial. Le Sénat et le Conseil d'État s'associèrent à cette démarche. Le 26 mai, Sa Majesté reçut les trois grands corps de l'État dans la salle du Trône. Elle tenait le Prince Impérial par la main, et elle était accompagnée par S. A. I. le prince Jérôme, de tous les ministres et des grands officiers de la Couronne. Aux discours prononcés par M. Troplong, président du Sénat, par M. le comte de Morny, président du Corps législatif, et par M. Baroche, président du Conseil d'État, l'Impératrice répondit par les accents les plus nobles et les plus patriotiques; nous ne pouvons nous défendre de rapporter textuellement les paroles adressées au Corps législatif :

« Messieurs,

« Je suis bien touchée du désir que vous m'avez « exprimé de voir le Prince Impérial avant de retour- « ner dans vos départements. Je compte sur votre « patriotisme éclairé pour y entretenir la foi que nous « devons tous avoir dans l'énergie de l'armée, et, quand « le jour sera venu, dans la modération de l'Empereur.

« Quelque lourde que puisse être ma tâche, je « trouve dans mon cœur tout français le courage né- « cessaire pour l'accomplir.

« Je me repose donc, messieurs, sur votre loyal « concours et sur l'appui de la nation entière, qui, « en l'absence du chef qu'elle s'est donné, ne fera ja- « mais défaut à une femme et à un enfant. »

La scène était grande comme les circonstances. La beauté fière et touchante de l'Impératrice, sa voix attendrie et profondément accentuée, son geste noble et confiant, produisirent un effet inexprimable.

Les paroles de l'auguste Régente avaient retenti dans toute la France, et la France entière y répondait.

Le clergé s'associait aussi aux vœux des grands corps de l'État et de toute la population. Tous les évêques adressaient aux fidèles des mandements et

des circulaires pour invoquer la protection divine sur les armes de la France et pour appeler le prompt rétablissement de la paix.

Au milieu du concert universel des vénérables prélats, nous devons citer le mandement de Son Éminence le cardinal archevêque de Bourges comme exprimant mieux la pensée et la mission de l'Empereur. Le saint ministre, ayant déjà un pied dans la tombe et parlant en face de Dieu qu'il allait bientôt revoir, trouve dans son cœur les plus admirables paroles :

« L'Empire, c'est la paix : nous devons, nos très-chers frères, toujours le croire, toujours l'espérer, lors même que la guerre est devenue une douloureuse nécessité. En effet, que ne devons-nous pas attendre de la sagesse et de la modération de l'Empereur? Il s'est constamment montré le fils respectueux et dévoué de l'Église, il veut être le plus ferme appui du saint-siége, en ne permettant point qu'on porte la moindre atteinte à la souveraineté temporelle du successeur de saint Pierre. Dieu bénira les nobles vœux et les religieuses intentions que ce prince magnanime a manifestés en des termes si nets et si précis, qu'il est impossible de se méprendre sur leur véritable sens.

« Rassurons-nous, N. T. C. F., en pensant que parfois Dieu fait entrer la guerre dans ses desseins de miséricorde, comme on fait entrer le poison dans la compo-

sition des remèdes les plus salutaires, et prions pour que le résultat désiré ne se fasse pas trop attendre, et qu'il ne soit pas trop chèrement acquis. Que le Seigneur soit donc avec l'Empereur ; qu'il le conserve sain et sauf parmi tant de périls auxquels il va exposer une existence si précieuse ; qu'il guide nos braves soldats et fasse triompher leurs armes en ménageant leurs vies. Implorons à cet effet l'assistance de Marie. C'est par elle surtout que le Très-Haut se plaît à protéger la France. Que cette divine auxiliatrice s'interpose pour épargner le sang et les larmes et qu'elle soit maintenant pour nous Notre-Dame-de-la-Victoire, afin d'être bientôt après, pour le monde entier, Notre-Dame-de-la-Paix.

« En présence de la lutte qui s'engage, et que nous voudrions voir se terminer au moment même où elle commence, nous ne pouvons former d'autres vœux que ceux de Fénelon dans une circonstance analogue. Ces vœux, qui sont si conformes à la religion et à l'humanité, et qui s'accordent si bien avec les sentiments du monarque, nous les résumons en vous disant avec cet illustre et saint archevêque : « Demandons à Dieu, « nos très-chers frères, non des triomphes inutiles, « non la perte de nos ennemis, puisqu'ils sont nos « frères, mais des succès qui amènent une paix solide « et constante pour réunir toutes les nations chrétien-

« nes. Soupirons donc après cette paix de la terre, « mais gardons-nous bien d'oublier celle du ciel, pour « laquelle seule nous devons demander celle de la « terre. »

Les prières de l'Impératrice et les exhortations des ministres de la religion n'étaient pas perdues. Les troupes les recueillaient avidement, et leurs dignes aumôniers les leur répétaient sur la terre où elles allaient combattre. En Italie, nos soldats visitaient pieusement les églises, et les habitants de ces contrées ne se lassaient pas d'admirer ces hommes que la pensée religieuse n'abandonnait pas en face du danger.

A la veille du combat, on a vu des officiers demander et recevoir l'absolution du prêtre ; jusque sur le champ de bataille, on a vu des faits dignes d'être mis à côté de ceux qu'on rapporte des anciens soldats chrétiens, et que nous rappellerons dans l'occasion.

CHAPITRE III

COMBAT DE MONTEBELLO.

Les Autrichiens avaient bientôt compris qu'il leur était désormais impossible de continuer leur plan d'invasion. Ils se retiraient peu à peu derrière les rivières, mais ils comptaient s'appuyer sur le Pô et la Sesia, et faire de ces deux fleuves la base de leurs opérations. Il ne fallut pas quinze jours pour les débusquer de toute leur ligne, et pour les forcer à repasser le Tessin.

Le premier engagement important, celui que les Français doivent mettre en tête de la série de leurs victoires, c'est celui de Montebello. Ce nom est cher aux armées françaises. C'est à Montebello que fut livré le premier combat de la campagne de 1800 sous les ordres du premier consul; ce fut un brillant fait d'armes qui annonça et prépara la victoire de Marengo. C'était

donc une bonne fortune pour nos troupes d'avoir encore, en 1859, au début de la guerre, un premier combat à livrer à Montebello, une première victoire à y remporter. Et, comme en 1800, un succès sur ce théâtre promettait une grande victoire quelques jours après.

Mais la nouvelle affaire de Montebello se présente avec un aspect complétement différent de l'ancienne. En avant des défilés de la Stradella, Casteggio et Montebello donnent une position de la plus grande importance, qui domine les routes de Plaisance et de Pavie. En 1800, le premier consul, venant de Milan et marchant vers Alexandrie, avait jugé nécessaire d'occuper Casteggio et Montebello pour arrêter la marche des Autrichiens qui se portaient à sa rencontre. Lannes était chargé de s'y établir et de s'y défendre. Il parvint en effet à repousser l'ennemi après une lutte acharnée, et ce fut là qu'il conquit le titre glorieux qu'il a transmis à ses enfants, dont l'un, le général de Montebello faisait partie de l'armée d'Italie, en qualité d'aide de camp de l'empereur. Il n'était pas le seul représentant des noms illustres du premier empire; dans le cours de notre récit nous retrouverons autour du vainqueur de Magenta et de Solferino les fils ou petits-fils de ceux dont les noms sont, par une gloire impérissable, étroitement unis au nom glorieux du vainqueur de Marengo: Masséna, de Rivoli, Baraguey-d'Hilliers, Foy, Junot, d'Abrantès, Abbatucci, Ney de la Moskowa.

Ce combat de Montebello fut renouvelé le 20 mai 1859, mais d'une manière complétement inverse. C'étaient les Autrichiens qui, occupant la Lombardie, prétendaient nous fermer la Stradella, et se réserver la route d'Alexandrie. Le général comte de Stadion tente de surprendre Casteggio et Montebello, gardés seulement par deux cents chevau-légers piémontais de la brigade de Montferrat. En effet, il occupe Casteggio et repousse de Montebello les grand'gardes de la cavalerie sarde.

La colonne ennemie était forte d'environ dix-huit mille hommes et avait de l'artillerie. Le général Sonnaz n'eut que le temps de faire prévenir le général Forey, commandant une des divisions du corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers. Ce ne fut qu'à grand'peine que le général Forey put réunir assez de troupes pour dégager la cavalerie piémontaise. Quatre à cinq mille hommes seulement, rappelés à la hâte, durent soutenir le choc d'une armée tout entière. La droite de la troupe française força l'ennemi à se retirer. Mais, pendant ce temps, la gauche, qui ne se composait que d'un bataillon, courait les plus grands dangers. Son commandant, le colonel Cambriels, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, soutenait là une lutte vraiment héroïque. Attaqué de tous les côtés à la fois par un ennemi dix fois supérieur en nombre, le brave colonel

ne lâche pas pied un instant. Il forme ses hommes en carré, et se défend comme un lion. A mesure que ses soldats tombent autour de lui, les lignes du carré se resserrent, elles dirigent contre les Autrichiens un feu aussi meurtrier que ce combat inégal est grand et chevaleresque. La cavalerie sarde, sous les ordres du général de Sonnaz, rivalise d'ardeur avec les Français; sept charges successives, habilement et vigoureusement dirigées, arrêtent l'ennemi malgré son artillerie, et le forcent enfin à se retirer.

Le général Forey pensa alors que le moment était venu de s'emparer de Montebello. L'infanterie française y pénètre au pas de charge et aux cris de : *Vive l'Empereur!* Mais là elle trouve des troupes autrichiennes avec du canon, qui s'étaient retranchées dans le cimetière et dans les maisons; celles-là n'avaient pas encore donné, et elles opposèrent une vigoureuse résistance. Le combat dut recommencer à la baïonnette, et il fallut faire le siége de chaque rue et de chaque maison; la mêlée devint affreuse, et nos jeunes soldats, ayant à combattre un contre cinq, se conduisirent comme nos meilleures troupes. Enfin, au bout d'une demi-heure, l'ennemi, décimé, accablé, finit par se débander, et Montebello était à l'armée française.

Le combat de Montebello, d'une grande importance dans ses résultats, est surtout remarquable par les

traits de bravoure et d'héroïsme qui s'y sont multipliés. Le général Forey fit preuve d'un courage, d'une présence d'esprit et d'une habileté incomparables. Ses soldats le couvrirent d'acclamations enthousiastes.

La conduite du colonel Cambriels fut aussi au-dessus de tout éloge. Quant à la cavalerie piémontaise, elle fut en tout digne de ses compagnons d'armes. Mais on eut aussi de cruelles pertes à regretter. Le brave général Beuret, qui avait conquis son grade en Crimée, fut atteint d'une balle mortelle dans les rues de Montebello, au moment même de la victoire.

Deux chefs de bataillon, un grand nombre d'officiers, succombèrent également. Les colonels Meric de Bellefon, Pissonnet de Bellefonds, furent blessés mortellement; le colonel Guyot de Lesparre reçut une blessure grave. L'armée sarde perdit aussi, entre autres officiers, le colonel Morelli, des chevau-légers, un des hommes vraiment distingués de son pays ; sa mort fut aussi héroïque que sa bravoure.

Quelques instants avant d'expirer, il eut encore la force d'écrire à sa femme ces sublimes paroles : « Je suis couvert de gloire et de blessures; ma dernière pensée est à toi, à Dieu et à la patrie. »

Quant aux Autrichiens, leurs pertes furent bien plus considérables, et ils eurent aussi bien du monde à regretter. Le général Braun, qui commandait sous les

ordres du comte Stadion, combattit corps à corps avec un soldat français qui le dépouilla de ses insignes après l'avoir blessé mortellement. Ils perdirent deux mille hommes tués ou blessés. Le colonel Huttel, fait prisonnier avec cinq cents hommes, mourut de ses blessures. Les Français ne laissèrent pas un seul prisonnier dans leurs mains.

Le lendemain, l'Empereur alla visiter le champ de bataille, encore tout jonché de cadavres; il était accompagné du maréchal Baraguey-d'Hilliers. Le général Forey, contusionné à la jambe gauche par une balle qui s'était aplatie sur le fourreau de son épée, marchait avec peine; l'Empereur l'embrassa, en le félicitant, ainsi que le brave colonel Cambriels.

Les prisonniers autrichiens eux-mêmes regardaient avec une avide curiosité l'Empereur des Français. Il trouva pour eux des paroles consolantes; dans sa généreuse sollicitude, il fit en outre remettre dix francs à chaque soldat et cent francs à chaque officier.

Après le combat de Montebello, les Autrichiens évacuèrent Casteggio et se retirèrent; du reste, le général Forey, qui n'avait pour toute cavalerie que ce qui restait de l'escadron de Montferrat et quelques chasseurs d'Afrique, ne jugea pas à propos de les poursuivre.

Mais, aussitôt après cette victoire, de nouveaux succès en assuraient et en augmentaient les résultats. Dès le

21 mai, le général piémontais Cialdini, par une habile manœuvre et avec une grande adresse, força le passage de la Sesia. Les troupes qu'il commandait, divisées en deux colonnes, passèrent la rivière à gué, surprirent deux compagnies ennemies, et s'établirent sur la rive opposée.

Le 23 mai, à la tête des volontaires connus sous le nom de *chasseurs des Alpes*, Joseph Garibaldi arrivait sur les bords du Tessin, près d'Arona; le 24, il franchissait la frontière et entrait en Lombardie au-dessous de Sestro Calende.

Il n'entre pas dans notre plan de développer l'histoire des exploits de Garibaldi; mais on ne peut les passer sous silence. Il n'y a rien de plus prodigieux, de plus propre à exciter à la fois l'étonnement et l'admiration.

Pas un soldat français ou piémontais n'avait encore mis le pied sur le sol lombard, où les Autrichiens étaient tout-puissants, et, avec quelques centaines d'hommes, Garibaldi en entreprend la conquête. En quelques jours il s'empare de Vareze, de Côme, de Lecco, de Laveno et de plusieurs autres villes ; il est tous les jours vainqueur, et ne fait pas un pas sans grossir son armée; il fait insurger la Valteline.

L'armée ennemie cédait sur tous les points; il était évident qu'il lui fallait quitter le territoire piémontais.

CHAPITRE IV

COMBAT DE PALESTRO.

Le passage de la Sesia par le général Cialdini avait obligé les Autrichiens à se retirer sur la rive gauche de la rivière; les Piémontais occupaient le faubourg de Verceil sur cette rive gauche, dit *Borgo-Vercelli*, et les avant-postes ennemis étaient à très-peu de distance de là, dans un petit bourg appelé Palestro.

D'un autre côté, sur la rive droite et à quelque distance, se trouvait le corps français du maréchal Canrobert, destiné à faire sa jonction avec le roi, et qui communiquait avec lui au moyen d'un pont construit par le génie.

Les Autrichiens sentaient combien il aurait été im-

portant pour eux de détruire ce pont et de maîtriser la rivière; ils tentaient des reconnaissances jusqu'à Borgo-Vercelli. D'autre part, il entrait dans le plan des armées alliées de refouler l'ennemi au delà de la Sesia; et les Piémontais, sous les yeux de leur roi, brûlaient d'ardeur de se distinguer par quelque coup d'éclat.

Le 30 mai, le roi Victor-Emmanuel franchit la rivière, et attaqua Palestro, à la tête de la division Cialdini. Pendant le même temps, les divisions Fanti et Durando s'emparaient de Vinzaglio et de Casalino. La défense de Palestro fut très-vive; il se trouva que l'armée autrichienne était deux fois plus forte qu'on ne s'y attendait, un régiment étant venu pour en relever un autre, et tous les deux s'étaient mis en ligne. Heureusement, ainsi que les Français, les Piémontais s'inquiètent peu du nombre de leurs adversaires. Le combat fut acharné et ne se termina qu'à la nuit tombante. Le roi s'était établi à Terione.

Mais le lendemain, à sept heures du matin, les Autrichiens, qui voulaient se venger de leur défaite et reprendre l'excellente position de Palestro, revinrent à la charge avec trente-cinq mille hommes et deux batteries d'artillerie. Ils avaient appris que les divisions Trochu et Renault, du corps du maréchal Canrobert, devaient faire leur jonction avec

l'armée royale, et ils voulaient empêcher cette manœuvre.

L'avant-garde du roi et celle des Autrichiens se trouvaient en présence à neuf heures. Les Autrichiens s'étaient portés en arrière d'un grand canal, converti en torrent par les pluies, et y avaient placé huit pièces de canon sur les hauteurs d'un talus. Dès l'abord, les troupes sardes repoussèrent l'ennemi sur tout son front; mais le roi s'était trompé sur la marche de ses adversaires, et, malgré des prodiges de valeur, il vit sa droite débordée. La position était critique; les Sardes étaient vivement compromis. L'Empereur, qui était dans le voisinage, détacha le 3e régiment de zouaves, et ce fut à ce brave renfort que fut dû le succès de la journée.

Les zouaves, qui étaient campés sur l'autre rive, étaient dispersés sur l'herbe, préparant leur café, lorsque quelques éclats de boulets tombèrent au milieu d'eux. Sur l'ordre immédiat du colonel de Chabron, d'un seul bond ils sont debout, se jettent sur leurs armes, le sabre-baïonnette au bout du fusil Ils s'élancent, comme en Afrique, en poussant des hourras; les fossés, les rizières, ne les arrêtent pas; ils se jettent dans le canal, levant d'une main la carabine et de l'autre la cartouchière. La mitraille ne ralentit pas leur ardeur; plusieurs d'entre eux périssent dans les

flots; mais le plus grand nombre arrive à l'autre bord, et se précipite, sous le feu le plus épouvantable, en masse compacte sur les batteries autrichiennes; les artilleurs sont tués sur leurs pièces, et les huit canons, dont six sont encore chargés, restent entre leurs mains. Cependant les Autrichiens n'étaient pas encore décidés à abandonner la position. A deux heures, ils recommencent l'attaque. Cette fois, ils furent repoussés plus vivement encore par la 4e division piémontaise, la cavalerie sarde et le 3e régiment de zouaves.

Le roi, voulant rivaliser de courage avec ces intrépides Africains, court se mettre à leur tête, et veut rester avec eux sous la mitraille des canons autrichiens. En présence du danger auquel s'expose Victor-Emmanuel, ils se jettent au-devant de lui, veulent le couvrir, essayent de l'arrêter. Le roi se dégage du groupe qui le retient, et piquant des deux, la tête haute, l'épée à la main, il s'élance sur les bataillons ennemis, aux applaudissements de quinze mille hommes, qui admirent le noble héritier des princes de Savoie, jouant sa vie pour une sainte cause, comme le dernier de ses soldats. A ce moment, l'armée alliée ressent comme une commotion électrique : tous, zouaves, bersaglieri, chevau-légers, enfoncent les rangs autrichiens au pas de course, se faisant jour à coups de crosse, à coups de

sabre, à coups de baïonnette. Ce n'est plus un combat régulier, c'est une mêlée sanglante, qui rappelle les siècles héroïques. Le roi, calme au milieu d'un effroyable orage de balles, dirige avec une rare habileté ce mouvement furieux, et assure le succès de l'armée alliée.

Les Autrichiens, chassés de toutes leurs positions, s'enfuirent avec tant de précipitation et de désordre, que cinq cents d'entre eux furent noyés dans un torrent. Ils perdirent tous leurs canons; trois furent pris par les Piémontais, huit par les zouaves. Ils eurent environ quinze cents des leurs tués ou blessés, et ils laissaient onze cents prisonniers, dont sept cents avaient été pris par les zouaves. Ceux-ci avaient perdu quatre-vingts hommes et cent huit étaient blessés. Le capitaine adjudant-major Drut avait succombé.

A cette bataille avaient pris part, outre le 3e régiment de zouaves, quelques fantassins de la division Trochu. Il serait difficile de dire qui fut le plus courageux; mais entre tous, dans ces grandes mêlées, les zouaves et le roi de Sardaigne s'étaient illustrés[1]. Il était juste de les associer par un lien perpétuel : les zouaves ne pensèrent pas pouvoir mieux faire que d'offrir à Victor-Emmanuel le grade de *caporal* dans leur régi-

[1] Voir la Proclamation de Victor-Emmanuel à ses troupes, à la seconde partie, paragraphe XV.

ment, et le prince se fit honneur d'accepter cette distinction glorieuse.

Le jour même où les Autrichiens étaient battus à Palestro, ils étaient encore repoussés à Confidenza par le général Fanti; ils eurent également le dessous à Sesto-Calende.

CHAPITRE V

PASSAGE DU TESSIN. — COMBATS DE TURBIGO ET DE ROBECCHETTO.

Le combat de Montebello avait trompé les prévisions du général autrichien comte Giulay. Il se persuada que les Français allaient se porter à leur droite sur Plaisance, et il s'empressa de diriger toutes ses masses vers Stradella et la ligne du Pô, pour nous fermer le passage des défilés liguriens.

Cependant un contre-ordre, parti tout à coup d'Alexandrie, faisait rebrousser chemin à nos troupes et les rappelait en toute hâte vers la gauche. En deux jours, les corps d'armée répandus à Montebello, Voghera, Pontecurone, Tortona, étaient dirigés sur Verceil, traversaient la Sesia devant un ennemi trop faible

pour disputer le passage de la rivière, et s'emparaient de presque toutes les positions occupées par les Autrichiens. Par là devenaient inutiles toutes les positions fortifiées par l'ennemi sur la droite; l'accès vers le Tessin était rendu plus facile.

Le 1er juin, à la suite des trois combats de Palestro, le général Niel (4e corps) occupe Novare, et l'Empereur y transfère son quartier général. Le lendemain, 2 juin, les Autrichiens évacuaient Robbio, Mortara et toute la Lomelline et passaient le Tessin pour rentrer en Lombardie.

Le 3 juin, le 2e corps, sous les ordres du général comte de Mac-Mahon, quitte Novare pour se porter sur Turbigo et y traverser le Tessin sur un pont élevé sous la protection des voltigeurs de la garde impériale.

La tête de colonne de la première division du deuxième corps franchit le pont vers une heure et demie. Le général Mac-Mahon, reconnaissant le terrain, s'aperçut qu'à cinq cents mètres environ une colonne autrichienne, paraissant venir de Buffalora, marchait sur le village de Robecchetto avec l'intention évidente de l'occuper.

Robecchetto est un village important, facile à défendre; il couvre le passage de Turbigo. Le général de la Motterouge reçut l'ordre de se porter avec trois ba-

taillons de tirailleurs algériens (turcos) sur Robecchetto, et de les disperser en trois colonnes d'attaque qui devaient converger sur le village, y pénétrer par la rue principale et manœuvrer de manière à menacer la retraite de l'ennemi. Les Autrichiens avaient seize pièces de canon en batterie ; pendant une heure environ, la canonnade se fit entendre ; ensuite on lança les turcos.

Ces intrépides tirailleurs marchèrent résolûment sans faire usage de leur feu.

Au signal du clairon, s'éparpillant dans toutes les directions, se couchant à plat ventre, ils se relevaient pour bondir en avant, et poussaient un cris aigu qui dominait la voix de l'artillerie. C'était un spectacle effrayant et sublime. Ils étaient à peine à la moitié du trajet qu'ils avaient à parcourir, qu'une batterie ennemie, les voyant s'élancer sous la pluie de la mitraille, lança sa dernière bordée, et senfuit au grand galop des chevaux.

Les turcos, furieux de voir un partie de leur proie leur échapper, redoublèrent d'ardeur et tombèrent comme la foudre sur les canons restés en ligne. Ils clouèrent les canonniers sur leurs pièces, massacrèrent tous les hommes à portée de leurs baïonnettes, et revinrent avec sept canons qu'ils avaient pris au pas de course.

L'Empereur assistait à ce beau fait d'armes, qui fut le pendant de celui de Palestro.

Le succès des zouaves avait quelque peu troublé le sommeil des turcos ; maintenant, les lauriers de leurs camarades ne les empêcheront plus de dormir.

Chose étrange! les turcos n'eurent qu'un petit nombre de blessés et une dizaine de tués.

Qu'on nous permette ici une observation. Plusieurs puissances européennes ont des colonies, et elles y trouvent souvent un grand profit pour leur commerce et leur marine. Mais, depuis les Romains, on n'avait pas vu encore de métropoles tirer aucun profit des indigènes pour leurs armées, si ce n'est tout au plus, peut-être, pour la garde locale. La France, la première, a su rencontrer de braves et excellents auxiliaires sur la terre d'Afrique. Les chasseurs d'Alger, les zouaves et spécialement les plus purement africains, les turcos, s'étaient déjà fait admirer dans la guerre d'Orient ; ils se sont immortalisés en Italie.

Le général d'artillerie Auger, de la division Camou, suivi d'une batterie de la réserve générale de l'armée, appuyait le mouvement offensif des turcos, et contribua grandement à son succès. Cet officier se distingua, en outre, personnellement par une action d'éclat qui lui valut une citation à l'ordre général de l'armée. Ayant aperçu dans les blés une pièce autrichienne qui avait

quelques peine à suivre le mouvement de l'ennemi, il se précipita au galop sur elle et s'en empara. Près de la pièce, gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un de nos boulets.

Le deuxième corps perdit dans cette affaire le capitaine Vaneechant, jeune officier plein d'avenir ; quatre officiers, dont un colonel d'état-major, furent blessés.

Dans le moment même de ces exploits, le Tessin était définitivement franchi. Le 2 juin, la garde impériale avait jeté trois ponts sur le fleuve à Turbigo. Le 4 juin fut indiqué pour le passage général.

CHAPITRE VI

SUITE DU PASSAGE DU TESSIN. — BATAILLE DE MAGENTA.

Le plan stratégique de l'Empereur était admirablement conçu. Nous l'avons vu, trompant habilement le général autrichien, déterminer un grand mouvement de troupes ennemies du côté de Stradella et de Plaisance, et concentrer rapidement toute son armée sur la gauche devant Turbigo. Tous les hommes de guerre ont admiré cette manœuvre. L'histoire n'en présente pas de plus belle.

Nous retrouverons l'Empereur grand général jusqu'au bout, toujours digne du nom immortel qu'il porte.

Grâce à cette marche incomparable, la division de la garde impériale dirigée vers Turbigo put jeter, sans éprouver de résistance, trois ponts sur le Tessin.

Mais il ne faut pas croire que l'Empereur eût imaginé qu'il ne rencontrerait pas l'ennemi sur son passage. Il était impossible, et il le savait, que l'ennemi ne fût pas renseigné sur ce qui se passait ; ce n'était qu'un retard qu'il se ménageait, et tout était combiné par lui de manière à combattre vigoureusement les troupes autrichiennes qui viendraient lui disputer la route de Milan.

Il avait commandé, ainsi que nous l'avons dit, au général Mac-Mahon de passer le premier ; il fut suivi, le lendemain seulement, par une division piémontaise.

La journée du 4 juin était fixée pour la prise de possession définitive de la rive gauche du Tessin; voici maintenant comment l'Empereur avait combiné le plan de cette journée.

On avait calculé que le corps du général Mac-Mahon, qui devait se porter par un long détour sur Buffalora et Magenta, y arriverait à deux heures. D'un autre côté, le corps d'armée du maréchal Canrobert devait s'avancer sur la rive, à droite, pour passer le Tessin au même point.

L'Empereur, avec une division des grenadiers de la garde impériale, allait faire une fausse attaque de front: cette division avait reçu l'ordre de ne pas franchir une certaine limite arrêtée d'avance, et tracée par un canal

qui couvrait le front de l'armée ennemie ; elle se serait emparée, le moment venu, de la tête du pont de Buffalora, sur la rive gauche.

L'Empereur attendait donc, non sans une certaine anxiété, l'arrivée du corps du général Mac-Mahon à Buffalora, lorsque, vers deux heures, à l'heure prévue, on entendit de ce côté une fusillade et une canonnade très-vives ; on comprit que le général arrivait. Il fallait donc le soutenir en marchant vers Magenta. La limite fixée fut franchie : l'Empereur lança la brigade Wimpffen contre les positions formidables occupées par les Autrichiens en avant du pont ; la brigade Cler suivit le mouvement. Les hauteurs qui bordent le grand canal dit le *Naviglio* et le village de Buffalora furent promptement emportées par l'élan de nos troupes ; mais elles se trouvèrent alors en face de masses considérables qu'elles ne purent enfoncer et qui retardèrent leurs progrès.

Cependant la garde impériale était seule : le corps d'armée du maréchal Canrobert ne se montrait pas, et, d'un autre côté, la canonnade et la fusillade qui avaient signalé l'arrivée du général Mac-Mahon avaient complétement cessé. La position était critique. En effet, lorsque les Autrichiens avaient appris, dans la nuit du 2 juin, que l'armée française avait surpris le passage du Tessin à Turbigo, ils avaient repassé rapidement ce

fleuve à Vigevano, et brûlé les ponts derrière eux. Enfin le corps d'armée du général Clam-Gallas, que l'on croyait encore au même moment en route par les défilés du Tyrol, était en ligne devant nous. La division des grenadiers de la garde, avec laquelle se trouvait l'Empereur, avait devant elle 150,000 hommes, et c'était contre des forces aussi disproportionnées qu'elle avait seule à lutter.

Le général Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut admirable de vigueur et d'énergie, ainsi que les généraux qui commandaient sous ses ordres. Le général de division Mellinet eut deux chevaux tués sous lui; le général Cler tomba mortellement frappé; le général Wimpffen fut blessé à la tête; les chefs de bataillon Desmé et Maudhui furent tués; les zouaves perdirent deux cents hommes, et les grenadiers subirent des pertes non moins considérables. On n'avait toujours point de nouvelles du général Mac-Mahon, et le maréchal Canrobert n'arrivait pas.

Cependant, au milieu de ces dangers terribles, l'Empereur conservait un courage et un sang-froid sans exemple. Supplié par ses généraux de s'éloigner, résistant même aux instances des soldats qui craignaient pour lui, mais qu'il encourageait encore par sa bravoure personnelle, il demeura constamment impassible au milieu du feu.

C'est ici le lieu de parler de la part glorieuse que prit à la bataille la division du général Vinoy du 4[e] corps (général Niel). L'Empereur l'avait rencontrée le matin sur la route ; il savait qu'elle avait pris position à Trecate; il l'envoya chercher : elle accourut aussitôt : « Allez, Vinoy, lui dit Sa Majesté, allez là-haut, vous trouverez l'ennemi, attaquez-le, je compte sur vous et sur votre division. — Sire, répondit le général, je vous promets que nous le battrons partout où nous le rencontrerons. » En effet la division Vinoy marcha au pas de course jusqu'à Ponte-di-Magenta, en chassant l'ennemi des positions qu'il occupait et en lui faisant plus de mille prisonniers. Mais cette poignée de braves avait affaire à des forces supérieures ; elle fit des pertes sensibles. Onze officiers furent tués et cinquante blessés. Six cent cinquante sous-officiers et soldats furent mis hors de combat. Le commandant Delort périt à la tête de son bataillon ; le général de Martimprey fut atteint d'un coup de feu.

Enfin, après une longue attente de quatre heures, on vit paraître le maréchal Canrobert à la tête de la brigade Picard. Le troisième corps avait trouvé la route tellement encombrée, qu'il lui avait été impossible d'avancer. Bientôt ce premier détachement fut suivi des divisions Renault et Trochu, du même corps. En même temps, le canon du général Mac-Mahon se fit en-

tendre de nouveau dans le lointain. Son corps avait été considérablement retardé dans sa marche ; il avait rencontré des forces beaucoup plus nombreuses qu'on ne l'avait supposé. Il s'était avancé en deux colonnes sur Magenta et Buffalora ; l'ennemi voulut se porter entre les deux colonnes pour les couper, mais le général avait réussi à déjouer cette manœuvre en ralliant sa colonne de droite sur celle de gauche vers Magenta, et c'est ce qui explique comment à deux heures le feu avait cessé du côté de Buffalora.

L'armée se trouvait ainsi réunie au rendez-vous commun, grâce à l'intrépidité des grenadiers de la garde impériale. Le 45e régiment de ligne du 2e corps (général Mac-Mahon) s'élança avec vigueur à l'attaque de la ferme de Cascina-Nuova, qui précède le village de Magenta, et qui était défendue par deux régiments hongrois. Quinze cents hommes de l'ennemi y déposèrent les armes, et le drapeau fut enlevé sur le cadavre du colonel. La division de la Motterouge, menacée par des forces considérables qui tentaient de la séparer de la division Espinasse, fut soutenue par les voltigeurs de la garde, sous le commandement du brave général Camou ; l'offensive put être reprise énergiquement.

Dans ce moment, le général d'artillerie Auger fit mettre en batterie sur la chaussée du chemin de fer

quarante bouches à feu, qui, prenant en flanc et d'écharpe les Autrichiens, en firent un affreux carnage.

A Magenta, le combat fut terrible. L'ennemi défendit avec acharnement ce village, qui était en effet la clef de la position. Il fallut prendre les maisons l'une après l'autre. Plus de dix mille Autrichiens furent mis hors de combat, et le général Mac-Mahon leur fit environ cinq mille prisonniers, parmi lesquels un régiment tout entier commandé par le colonel Hauser. Mais le corps du général eut aussi cruellement à souffrir; quinze cents hommes furent tués ou blessés. A l'attaque du village, le général Espinasse fut mortellement frappé, et à côté de lui le lieutenant de Froidefonds, son officier d'ordonnance. Le colonel Drouhot, du 65e régiment de ligne, et le colonel de Chabrière, du 2e régiment étranger, périrent également à la tête de leurs troupes.

Le corps du maréchal Canrobert fit aussi des pertes douloureuses. Le maréchal, arrivé vers quatre heures, se porta avec la brigade Picard vers Ponte-di-Magenta; il s'aperçut que l'ennemi cherchait à déboucher de ce côté pour s'emparer du pont que nous avions rétabli sur le Tessin et qui était la seule voie de communication avec son corps d'armée qui continuait à arriver. Il était isolé, n'ayant que la brigade Picard et quelques troupes du 4e corps; il dut avec ce peu de monde tenir

tête pendant deux heures à quarante mille hommes. Le village fut pris et repris sept fois de suite. Le maréchal chargea de sa personne avec son état-major et fit preuve d'un courage à toute épreuve. Il parvint ainsi à soutenir et à électriser ses troupes, qui combattaient un ennemi dix fois supérieur en nombre. Son chef d'état-major, le colonel de Senneville, fut tué à ses côtés; le colonel Charlier, du 90e de ligne, fut mortellement atteint de cinq coups de feu, et plusieurs officiers de la division Renault furent mis hors de combat.

Enfin, vers huit heures et demie du soir, l'armée autrichienne se retirait en désordre et en laissant entre nos mains quatre canons, deux drapeaux, sept mille prisonniers et vingt mille hommes environ tués ou blessés

On peut maintenant se faire une idée complète de l'ensemble de cette grande bataille. La valeur de nos soldats triompha d'un ennemi supérieur en nombre, et cependant l'armée autrichienne avait fait preuve d'une bravoure et d'une solidité qui rehaussent notre gloire. Ce qui est de nature surtout à exciter une vive admiration, c'est l'inébranlable ténacité avec laquelle la garde impériale, au nombre de quatre mille hommes, soutint seule le choc de quarante mille Autrichiens. Le général Regnauld de Saint-Jean-d'Angély se couvrit de gloire.

On peut en dire autant du général Mac-Mahon. Par une incomparable habileté, il parvint à réunir ses deux colonnes, à renverser un ennemi extrêmement nombreux, à se trouver au rendez-vous encore assez à temps pour assurer une brillante victoire. Il est beau, on ne saurait trop le dire, d'être victorieux sans avoir rien à changer à son plan de bataille, et cela particulièrement lorsqu'on rencontre, comme le dit le bulletin de la bataille, *quelques-uns de ces incidents avec lesquels il faut compter à la guerre.*

L'Empereur sut reconnaître et récompenser noblement ses braves lieutenants : Le général Mac-Mahon et le général Regnauld de Saint-Jean d'Angély reçurent, sur le champ de bataille, le bâton de maréchal de France, le général Mac-Mahon fut en outre fait duc de Magenta.

Ainsi, cinq jours après le départ de l'empereur d'Alexandrie, l'armée alliée avait livré trois combats, gagné une grande bataille, chassé les Autrichiens du Piémont et pénétré en Lombardie. L'armée autrichienne avait perdu vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, dix mille prisonniers et dix-sept canons.

Désormais la route de Milan est ouverte, et l'heure de la délivrance de la Lombardie a sonné.

CHAPITRE VII

ENTRÉE DES SOUVERAINS ALLIÉS A MILAN.

La ville de Milan est la cité la plus historique et la plus belle du nord de l'Italie; on l'appelle dans le pays *Milano la Grande.*

Jusqu'au moment où elle fut définitivement conquise par la maison d'Autriche au commencement du seizième, siècle elle avait toujours été ou souveraine ou indépendante. Dans la longue lutte de l'Italie contre l'empire germanique, elle avait été à la tête de la ligue lombarde, et c'était elle qui en 1176 avait dicté la paix de Constance.

Mais ce qui nous touche plus particulièrement, ce sont les souvenirs français qui nous rattachent la ville de Milan.

Elle doit sa fondation au Gaulois Bellovèse ; elle était la capitale des Gaulois Insubres. Bien longtemps après, et sans parler des nombreuses expéditions françaises dans ces contrées, Milan dut son affranchissement aux victoires du général Bonaparte, et devint la capitale de la République Cisalpine, puis du royaume d'Italie. C'était la seconde capitale de Napoléon Ier ; il la chérissait particulièrement, et, voulant augmenter sa splendeur et ses richesses, il l'avait dotée d'une quantité de fondations et de monuments ; il y avait placé comme vice-roi son fils adoptif, et le nom d'Eugène Beauharnais n'a pas cessé d'y être béni.

Quant le traité de 1814 eut rendu la Lombardie à l'Autriche, les Milanais manifestèrent constamment leur aversion pour cette domination systématiquement tyrannique. Le peuple, nobles et bourgeois, uni dans un même sentiment, opposa perpétuellement la seule résistance qui lui fût possible en face des baïonnettes autrichiennes, celle de l'inertie et des manifestations silencieuses. Cependant en 1848, Milan secoua le joug et chassa la garnison autrichienne après un combat de six jours ; mais ce succès ne fut qu'éphémère, et la population dut payer cher à ses oppresseurs ses tentatives d'émancipation. — La bataille de Magenta lui rendait la liberté.

Les Autrichiens vaincus se replièrent précipitam-

ment sur Milan. Ils y entrèrent dans le plus affreux désordre, pêle-mêle, sans direction, sans commandement, un grand nombre sans armes. La retraite sur l'Adda fut ordonnée, et commença immédiatement ; le défilé continua sans interruption. Deux mille d'entre eux restèrent en arrière et furent retenus comme prisonniers.

La municipalité adressa aux habitants une proclamation par laquelle elle leur recommandait, selon le vœu géneral, de déclarer l'annexion de la Lombardie au Piémont, et de porter à Victor-Emmanuel la soumission de la ville.

Bientôt une députation se rendit au quartier général du roi à Saint-Martin de Trecate.

On attendait les souverains alliés à Milan le 7 juin : dès le matin, toute la ville s'était portée à l'arc de triomphe du Simplon pour les recevoir. L'évêque-coadjuteur, monseigneur Caccia, s'était joint à la municipalité, et la garde nationale était sous les armes. Vers dix heures arriva le maréchal duc de Magenta à la tête de ses troupes. Derrière son état-major étaient les turcos, quatre régiments de ligne, un régiment de chasseurs à cheval et seize pièces de canon.

Aucune expression ne saurait dépeindre les transports de joie avec lesquels les Milanais accueillirent les vainqueurs de Magenta. « Multipliez, dit un témoin

oculaire, l'ivresse par l'enthousiasme, ajoutez la frénésie à l'exaltation, cherchez ce que la joie la plus folle peut produire d'épanouissement et d'exubérance dans la manifestation des sentiments les plus vifs et les plus chauds, et vous aurez à peine une idée du spectacle que présentait Milan. Ce n'était plus une ville, c'était un volcan; ce n'était plus du bonheur, c'était une explosion. »

Toutes les rues étaient pavoisées, toutes les maisons tapissées; les femmes lançaient des fleurs. C'était à qui s'emparerait d'un soldat pour le fêter et le promener. Le maréchal de Mac-Mahon annonça que l'Empereur et le roi n'arriveraient que le lendemain matin. En effet, vers sept heures un quart, les souverains firent leur entrée. Le roi Victor-Emmanuel marchait au milieu de la chaussée, ayant l'Empereur à sa droite : Napoléon III ne voulait être que le second dans une ville désormais unie au Piémont, le jour où son souverain en prenait possession.

Il est inutile, et il serait impossible d'exprimer encore une fois l'ivresse de la population milanaise. L'aspect du Corso était vraiment merveilleux. Les princes et leur cortége ne marchaient que sur les tapis de fleurs formés sous leurs pas par les bouquets et les couronnes qu'on leur jetait à profusion.

Ni l'un ni l'autre des monarques alliés ne voulut

habiter le palais royal. Le roi de Sardaigne logea au palais Busca, et l'Empereur descendit à la villa Bonaparte, qui était la maison de plaisance du prince Eugène. Les mêmes scènes se renouvelèrent pendant les quatre jours que les souverains passèrent à Milan. Au théâtre de la Scala, à la cathédrale, où un *Te Deum* fut chanté par l'évêque-coadjuteur ; à l'hôpital, où les princes visitèrent les blessés, et partout sur leur chemin les acclamations et les pluies de fleurs eurent lieu sans interruption [1]. La joie de la population fut encore doublée à la nouvelle du brillant combat de Melegnano, dont nous allons rendre compte.

Enfin, le 12 juin l'Empereur quitta la villa et transporta son quartier général à Gorgonzola, se disposant à franchir l'Adda à la tête de ses troupes pour forcer la ligne derrière laquelle les Autrichiens s'étaient retirés, et qu'ils pouvaient avoir probablement l'intention de défendre.

[1] Voir à la seconde partie les Adresses de la municipalité de Milan à l'empereur Napoléon III et au roi Victor-Emmanuel ainsi que les Proclamations des deux Souverains aux Italiens.

CHAPITRE VIII

COMBAT DE MARIGNAN. — RETRAITE DES AUTRICHIENS. — PROGRÈS DES ARMÉES ALLIÉES.

Melegnano est connu en France sous le nom de Marignan. C'est là que fut livrée, le 14 septembre 1515, cette fameuse bataille, où les Suisses furent vaincus par François I[er]; cette bataille qui fut appelée un combat de géants, et à la suite de laquelle le roi fut armé chevalier par l'immortel Bayard.

Nous conserverons donc à Melegnano son nom historique, et nous serons heureux de voir l'armée française retrouver, là aussi, une des stations de sa voie sacrée. Le premier corps, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, avait conservé les positions de Casteggio et de Montebello, d'où il observait les défilés de la

Ligurie, et la route de Plaisance et de Pavie. Le 7 juin, l'Empereur lui donna l'ordre de se porter sur la route de Lodi, et de chasser l'ennemi de San Giuliano et de Marignan.

Il était, en effet, important de déloger l'ennemi de cette position. Il s'y était établi afin de protéger la retraite du général Giulay et la fuite de la garnison de Milan. Aussi l'Empereur voulait-il que cette opération fût poussée avec vigueur et terminée dans la journée du 8. Pour que le succès ne manquât pas, il mettait à la disposition du maréchal Baraguey-d'Hilliers le maréchal duc de Magenta avec le deuxième corps sous ses ordres.

La tâche était difficile, car la route était encombrée de convois, et il n'était guère possible d'entrer en ligne que vers trois heures et demie. Les deux maréchaux concertèrent leur plan. Le deuxième corps devait marcher en deux colonnes, en tournant la position de Marignan; la première division, enlevant San-Giuliano au passage, avait rendez-vous à Mediglia avec la deuxième, qui avait à suivre la route de Carpianello et à passer le Lombro. A deux heures et demie le maréchal Mac-Mahon se mit en route avec sa première division pour San Giuliano, où il ne trouva pas l'ennemi; il continua sa marche et passa le Lombro à gué.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers s'était chargé d'at-

taquer Marignan de front et d'enlever la ville après y avoir jeté le désordre par son artillerie. A cinq heures et demie, la troisième division du premier corps se trouvait à douze cents mètres de Marignan.

Le général Bazaine eut l'ordre d'attaquer. On vit alors se renouveler les scènes qui avaient signalé les journées de Montebello, de Palestro et de Ponte-di-Magenta. L'ennemi avait converti toutes les maisons en autant de citadelles; il s'était retranché dans le cimetière, son artillerie balayait la route. Le premier régiment de zouaves, digne émule du troisième, s'élança résolûment avec un bataillon de l'infanterie de la ligne; rien ne put résister à leur élan, et ils entrèrent dans la ville. Là, un combat de rues s'engagea et dura environ quatre heures. La division Bazaine, renforcée de deux régiments de la division Ladmirault, enleva chaque maison une à une, enfonçant les portes, et luttant corps à corps avec les Autrichiens qui se défendaient comme des lions. Une pluie torrentielle inondait les rues, le combat ne cessa pas. L'église, le pénitencier, l'Hôtel de Ville, tombèrent successivement dans les mains des Français; enfin, le cimetière fut enlevé, et l'ennemi fut complétement chassé de la ville à neuf heures du soir.

Les Français de 1859 n'avaient pas dégénéré de leurs ancêtres.

Le maréchal Mac-Mahon, qui, au bruit de la fusillade, s'était avancé jusqu'à Colagnio, put encore envoyer des balles et des boulets aux fuyards autrichiens sur la route de Lodi et rendre leur retraite plus désastreuse.

Les pertes de l'ennemi furent considérables; les rues et les terrains voisins de la ville étaient jonchés de leurs cadavres; ils laissaient aux Français huit à neuf cents prisonniers et une pièce de canon.

Nous eûmes aussi des pertes sensibles à regretter. Neuf cent quarante-trois hommes furent tués ou blessés. En tête des officiers qui périrent sur le champ de bataille, il faut signaler avant tout le colonel du 1er régiment de zouaves, M. Charles Paulze d'Ivoy. Il mourut héroïquement, digne en tout des hommes incomparables qu'il commandait, en chargeant l'ennemi à la baïonnette; son cheval venait d'être tué et il se dégageait à peine de dessous sa monture lorsqu'il reçut le coup mortel dans la tête; il ne prononça qu'une parole, le nom de sa mère.

Le nouveau succès de Marignan décida la retraite définitive des Autrichiens. Ils évacuèrent Plaisance, après avoir fait sauter la citadelle. Ils rappelaient également leurs garnisons de Pavie et des places qu'ils occupaient dans les États romains, Bologne, Ferrare et Ancône. Dans le nord de la Lombardie, d'autres corps

d'armée, battus par Garibaldi et ses intrépides chasseurs des Alpes, abandonnèrent Bergame et Brescia. A la date du 12 juin, toute l'armée de François-Joseph était massée sur la rive gauche de l'Adda. On pouvait supposer qu'elle s'y retrancherait : on savait quelle importance avait eue cette ligne dans la campagne de 1796. Mais l'impression profonde produite par les victoires de Magenta et de Marignan détermina les Autrichiens à adopter un plan général de retraite : ils ne s'arrêtèrent pas derrière l'Adda, et ils abandonnèrent les places qui en défendent le cours, Lodi, Pizzighitone, Crémone ; ils se bornèrent à faire sauter les ponts. L'Empereur fit travailler à leur réparation et ordonna au génie d'en jeter deux autres. Le 13 juin, toutes les divisions françaises avaient traversé l'Adda à Cassano, et les divisions piémontaises passaient également à Vaprio, ayant le roi Victor-Emmanuel à leur tête.

Une série de rivières parallèles se dessinent ensuite : le Serio, l'Oglio, la Mella, la Chiese. Les Autrichiens suivirent constamment leur mouvement rétrograde, et tout annonça qu'ils étaient résolus à transporter le théâtre de la guerre sur les bords du Mincio, sous la protection de leur fameux quadrilatère. Ils commencèrent par occuper les fortes et célèbres positions de Lonato, de Castiglione, de Castel-Goffredo, tellement illustrées par les guerres de la République. L'empereur Fran-

çois-Joseph était lui-même venu de Vérone à Lonato, et y avait passé ses soldats en revue. On devait penser qu'on était à la veille d'une grande bataille : tout à coup se produisit un fait inattendu : les Autrichiens, qui s'étaient solidement établis dans les positions qui viennent d'être indiquées, les abandonnèrent brusquement, et, dès le lendemain, elles furent occupées par les armées françaises. Dans peu de jours, l'intention de l'ennemi devait inévitablement se faire connaître.

Pendant ce temps, il se passait un événement qui avait aussi son importance. A la nouvelle de la victoire de Magenta et de l'entrée des Français en Lombardie, la ville de Brescia, évacuée par la garnison autrichienne, avait suivi l'exemple de Milan. Garibaldi, amené par ses interminables succès jusqu'à Bergame, part de là pour se rendre à Brescia, et il y entre le 13 juin, précédant, en hardi et glorieux éclaireur, les souverains alliés. Le 17, Victor-Emmanuel en prenait possession, et le 18, Napoléon III y faisait son entrée solennelle au milieu des mêmes fêtes et des mêmes acclamations que celles de Milan. Les deux quartiers généraux se trouvèrent ainsi réunis à Brescia.

CHAPITRE IX

BATAILLE DE SOLFERINO. — PASSAGE DU MINCIO.

Nous n'insisterons pas sur les événements militaires qui s'accomplirent depuis l'entrée des alliés à Brescia jusqu'à la bataille de Solferino.

Avant de donner les détails de cette mémorable journée, la plus grande de tous les temps modernes, nous devons indiquer la position respective des deux armées.

L'empereur-François Joseph, qui était venu à Vérone avec l'intention de se mettre à la tête de ses troupes, avait transféré son quartier général à Villafranca, c'est-à-dire qu'il s'était extrêmement rapproché du Mincio. De leur côté, Napoléon III et Victor-

Emmanuel avaient rejoint leurs armées. Le 23 juin, les Français passèrent la Chiese à Montechiaro ; le 23, les souverains étaient entrés à Lonato, et avaient poussé une reconnaissance jusqu'à Desenzano.

L'ennemi avait tellement précipité sa retraite sur le Mincio, en abandonnant l'une après l'autre les lignes de l'Adda, de l'Oglio et de la Chiese, qu'on devait croire qu'il allait concentrer toute sa résistance derrière le Mincio. Mais il n'en était rien. Les Autrichiens se ménageaient un retour offensif. Leur retraite décidée sur le Mincio avait eu pour but de nous inspirer une confiance avantureuse, et de laisser un vaste champ à la rapidité de nos mouvements. Ils avaient espéré que nos colonnes, éloignées les unes des autres, par l'ordre de la marche, se seraient trouvées en butte à une attaque soudaine, et affaiblies par leur isolement.

Napoléon III, de son côté, tout en s'attendant à voir l'armée ennemie réunie tout entière derrière le Mincio, avait jugé important que les troupes alliées occupassent le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui s'étendent de Lonato jusqu'à Volta, et qui forment au sud du lac de Garde une agglomération de mamelons escarpés; les derniers rapports indiquaient, en effet, que l'ennemi avait abandonné ces hauteurs et s'était retiré derrière le fleuve.

De la combinaison de ces mouvements, il était résulté que, bien loin de rester isolées dans leur marche, plus nos colonnes avançaient, plus elles se resserraient et se rapprochaient les unes des autres. L'armée sarde devait se porter sur Pozzolengo; le maréchal Baraguey-d'Hilliers sur Solferino; le maréchal Mac-Mahon sur Cavriana; le général Niel sur Guidizzolo, et le maréchal Canrobert sur Médole. La garde impériale avait la mission de se diriger sur Castiglione, et les deux divisions de cavalerie de la ligne devaient se porter dans la plaine entre Solferino et Médole. Il avait été décidé que les mouvements commenceraient le 24 juin à deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour.

Dans la journée du 23, plusieurs détachements ennemis s'étaient montrés sur différents points, mais on s'en était peu inquiété. Dans la nuit du 23 au 24, les choses avaient pris une tournure infiniment plus grave. L'armée autrichienne avait repassé le Mincio à Goïto, à Valeggio, Mozembano et Peschiera; elle occupait de nouveau les positions qu'elle venait tout récemment d'abandonner. Toutes les garnisons rappelées de Plaisance, de Pizzighitone, de Crémone, d'Ancône, de Bologne et de Ferrare étaient venues se réunir au gros de l'armée sur le Mincio; la plus grande partie des forces qui occupaient Mantoue, Vérone et

Peschiera l'avaient également rejoint et renforcé; en sorte que les troupes ennemies se trouvaient composées de cinq corps d'armée forts ensemble de deux cent cinquante à deux cent soixante-dix mille hommes. Cette masse énorme s'avançait vers la Chiese, divisée comme en deux armées, dont l'un devait s'emparer de Lonato et de Castiglione, l'autre de Montechiaro.

C'est ainsi que les Français et les Autrichiens se trouvèrent en présence, et l'on peut dire qu'il y avait de chaque côté quelque chose d'imprévu. Nos troupes croyaient encore les Autrichiens retranchés derrière le Mincio; les ennemis supposaient que nos colonnes étaient encore éparses et divisées, et que leur plus grande partie n'avait pas passé la Chiese. Mais on se rencontrait sur tous les points : les maréchaux Baraguey-d'Hilliers et Mac-Mahon avaient à peine dépassé Castiglione, que des forces considérables leur disputèrent le terrain. Le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Médole. Les Piémontais rencontraient de même l'ennemi en avant de Rivoltella, et le maréchal Canrobert trouvait le village de Castel-Goffredo occupé par la cavalerie ennemie.

L'Empereur se dirigea en toute hâte, dès cinq heures du matin, vers Castiglione, où devait se réunir la garde impériale. Il était important de relier ensemble tous les corps de l'armée alliée qui étaient encore à une

assez grande distance les uns des autres, et de les mettre à même de se soutenir mutuellement. A cet effet, l'Empereur se porta avec l'infanterie et l'artillerie de la garde entre le premier et le deuxième corps pour enlever San Cassiano. Le général Niel ne paraissant pas encore, Sa Majesté envoya toute la cavalerie de la garde impériale, et les deux divisions de cavalerie des premier et troisième corps pour remplir le vide entre le deuxième et le quatrième. Le maréchal Canrobert reçut aussi l'ordre d'appuyer le général Niel autant que possible, tout en se gardant soigneusement à droite contre un corps autrichien que l'on attendait de Mantoue dans la direction d'Azola.

Cependant le maréchal Baraguey-d'Hilliers arrivait jusqu'au pied de la colline, au sommet de laquelle est bâti le village de Solferino, dominé lui-même par un vieux château et par la fameuse tour qui à raison de sa position est appelée la *Spia dell' Italia* (l'espion de l'Italie). Les divisions Bazaine et Ladmirault, conduites à plus d'une reprise par le maréchal lui-même, commençaient à s'épuiser et ne gagnaient du terrain qu'avec beaucoup de difficulté.

L'Empereur donna l'ordre à la division Forey de s'avancer, une brigade du côté de la plaine, l'autre sur la hauteur; il la fit soutenir par les voltigeurs de la garde impériale. On lui entendit prononcer ces paroles :

Camou, faites-moi enlever ça par mes voltigeurs! Aussitôt, avec l'appui de l'artillerie de la garde, l'attaque reprit avec une nouvelle ardeur. La division Bazaine s'élança dans le village, la division Forey s'empara du cimetière, les voltigeurs et les chasseurs de la garde grimpèrent jusqu'au pied de la tour et s'en emparèrent. A trois heures et demie les Autrichiens évacuaient complétement la position, en laissant quinze cents prisonniers, quatorze canons et deux drapeaux. Jamais depuis la bataille de l'Alma on n'avait vu un assaut aussi audacieux.

Telle fut la part prise à la grande bataille par le premier corps. On peut y ajouter une très-vigoureuse et très-habile manœuvre du général d'artillerie Forgeot; par le feu bien dirigé d'une batterie, il fit rebrousser chemin à quatre colonnes autrichiennes qui cherchaient à tourner la droite de l'armée sarde et à la séparer du premier corps.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers occupait désormais le point principal et culminant, et il dut le conserver; il restait encore à la garde impériale quelque chose à faire.

Tandis que le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers combattait si glorieusement à Solferino, le deuxième corps (maréchal Mac-Mahon) se déployait dans la plaine de Guidizzole, se dirigeant vers Médole et coupant la

route de Mantoue. A neuf heures du matin, il fut attaqué par une forte colonne autrichienne, précédée d'une nombreuse artillerie. Les efforts combinés de l'artillerie des deux premières divisions éteignirent le feu de l'ennemi, et des charges brillantes des divisions Desvaux et Partouneaux achevèrent de la forcer à la retraite. En même temps, trois autres charges, exécutées par six escadrons de chasseurs, repoussaient deux régiments ennemis qui cherchaient à tourner la gauche du deuxième corps.

A deux heures et demie, le maréchal duc de Magenta prit à son tour l'offensive, et donna l'ordre au général de la Motterouge de se porter du côté de Solferino pour enlever San Cassiano et les autres positions voisines. Le village fut tourné des deux côtés et emporté avec une vigueur irrésistible par le 45e régiment de ligne et par les tirailleurs algériens. Les turcos furent lancés en avant; un premier mamelon, fortement couronné par une espèce de redoute, fut pris et repris à trois fois; le général de la Motterouge dut faire marcher sa brigade de réserve, et le maréchal engagea son corps tout entier.

En même temps, l'Empereur envoya de Solferino la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde, avec les grenadiers du général Mellinet, dans le but de forcer Cavriana. L'ennemi fut obligé de céder devant cette

double attaque, et, vers cinq heures du soir, les turcos du deuxième corps et les voltigeurs de la garde impériale entraient au même moment dans le village de Cavriana. L'Empereur dirigeait lui-même le feu de l'artillerie.

Immédiatement après, une effroyable tempête éclata sur les deux armées et dura plus d'une heure. Le tonnerre, la grêle, le vent, enfin une trombe affreuse, produisirent un si terrible effet, qu'on ne pouvait plus rien distinguer sur le champ de bataille : la lutte fut forcément suspendue. Dès que l'orage eut cessé, nos troupes reprirent l'œuvre commencée et délogèrent l'ennemi de toutes les hauteurs. Les Autrichiens étaient en retraite; l'artillerie de la garde changea cette retraite en déroute. A six heures et demie, l'ennemi était en fuite dans toutes les directions. Cependant, bien que la bataille fût gagnée au centre, la droite et la gauche restaient encore en arrière. C'est ici le lieu d'expliquer d'abord la part glorieuse que le quatrième et ensuite le troisième corps prirent à la journée de Solferino.

Le corps du général Niel, parti de Carpedenolo à trois heures du matin, se dirigeait sur Médole, appuyé par la cavalerie des divisions Desvaux et Partouneaux. Malgré une résistance énergique des uhlans, de l'infanterie et de l'artillerie des Autrichiens, le village fut enveloppé et envahi par la division de Luzy. Pendant

ce temps, la division Vinoy rencontrait des forces considérables sur la route de Mantoue, dans le voisinage de Guidizzolo. Il s'y engagea un combat des plus acharnés.

D'un autre côté, l'ennemi tentait de tourner la division Vinoy par l'intervalle qui séparait les deuxième et quatrième corps; il fut arrêté par le feu de quarante-deux pièces d'artillerie que dirigeait le général Soleille. La division de Failly reçut ensuite la mission, en partie du moins, de relier le général de Luzy au général Vinoy.

Par cet aperçu, il est facile de voir que le quatrième corps était aux prises avec des forces infiniment supérieures et toujours menaçantes; malgré des prodiges d'héroïsme, sa position était critique. Le but du général Niel était de se porter sur Guidizzolo, dès que le duc de Magenta se serait emparé de Cavriana; mais pour cela il fallait qu'il pût disposer de la division de Luzy, et il ne le pouvait que si cette division était relevée par les troupes du troisième corps, commandé par le maréchal Canrobert.

Nous avons vu que le maréchal, tout en se dirigeant sur Médole, avait l'ordre de se tenir en garde contre un corps autrichien de vingt-cinq mille hommes, attendu de Mantoue. Déjà aussi nous avons dit qu'en arrivant à sept heures du matin devant Castelgoffredo, il

avait trouvé cette petite ville occupée par la cavalerie autrichienne. La ville, tournée au sud par le général Jeannin, fut attaquée de front par le général Renault ; les portes furent enfoncées par les sapeurs, et les ennemis furent obligés de se retirer en désordre.

Le maréchal Canrobert fut averti de la position difficile du quatrième corps, et reçut du général de Luzy de pressantes demandes de secours. Sans perdre une minute, il prit ses dispositions pour obtempérer à ces demandes. Cinq bataillons composant l'avant-garde de la division Renault étaient envoyés pour soutenir le général de Luzy, et presque tous les autres bataillons de la même division les suivaient à mesure de leur arrivée successive. Mais, dans la réalité, le grand plan du général Niel aurait eu besoin du concours presque intégral des forces du troisième corps. Or le maréchal Canrobert, dans le plan général de la bataille et d'après les ordres spéciaux qu'il avait reçus, ne pouvait déserter sa position et ne devait se dégarnir qu'avec la plus grande réserve. Il se montra dans cette circonstance au niveau de son passé, et il sut concilier son obéissance aux ordres de l'Empereur avec le besoin de prêter assistance à un compagnon d'armes dans l'embarras. Il se rendit de sa personne auprès du général Niel, et stimula par sa présence l'ardeur des soldats

qu'il lui prêtait. Enfin, dans l'après-midi, quelles que pussent être ses préoccupations, il détacha vers le point menacé la première brigade de la division Trochu, qui se trouvait en arrière.

Ce renfort de troupes fraîches permit au général Niel de lancer dans la direction de Guidizzolo une partie des divisions de Luzy et de Failly. Mais cette colonne avait besoin d'appui, car elle se trouvait en face de forces supérieures. Ce fut le général Trochu qui lui donna un soutien efficace. A la tête de la brigade Bataille, il marcha en ordre parfait sur l'ennemi ; il lui enleva une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et il se trouvait à moitié chemin de Guidizzolo, quand éclata l'orage qui vint mettre fin à cette lutte si terrible,

Enfin, on peut dire que le troisième et le quatrième corps furent également admirables. Ils se distinguèrent également par la bravoure et la discipline. Le général Niel déploya un courage héroïque, et sauva le corps confié à ses soins par une résistance héroïque et victorieuse. Le maréchal Canrobert maintint sa position, paralysa le corps tournant que les Autrichiens voulaient tirer de Mantoue, et prêta le concours de son assistance à son frère d'armes. Le quatrième corps enleva aux Autrichiens un drapeau, sept pièces de canon et deux mille prisonniers.

L'armée piémontaise, qui tenait l'extrême gauche, eut aussi sa grande part dans cette mémorable journée. Engagée avec l'ennemi dès sept heures du matin, sur la route de Peschiera et de Pozzolengo, elle eut à soutenir la lutte la plus pénible et dut rencontrer de très-sérieuses difficultés. Tant par leur solidité que par leur entrain, les troupes sardes atteignirent leur but, chassèrent les Autrichiens sur toute la ligne, et prirent les trois positions de San Martino, Pozzolengo et la Madona della Scoperta. Les Piémontais se couvrirent de gloire. Leur position était moins forte et plus difficile à soutenir, d'autant plus que l'Empereur, ayant appelé sur divers points quelques parties des troupes royales, spécialement de l'artillerie, avait affaibli les moyens de résistance. Il fallut, nous le répétons, une énergie et une témérité sans pareille pour maintenir leurs lignes, et rien sous ce rapport ne manqua à l'armée piémontaise. Le Roi lui-même encourageait le soldat par sa présence et par sa vaillance personnelle, et c'était lui qui commandait tous les mouvements. Avec une grande perspicacité et un coup d'œil parfaitement sûr, il avait compris que la position de San Martino était le point décisif, et ce fut de ce côté qu'il dirigea tous ses efforts : il fut là général habile autant qu'il avait été soldat intrépide à Palestro.

Le succès obtenu par Victor-Emmanuel, dans cette

circonstance ne fut pas une des causes les moins efficaces du gain complet de la bataille; mais ce ne fut pas sans éprouver des pertes cruelles : cinquante et un officiers de tous grades restèrent sur le champ de bataille; près de cinq mille hommes furent tués, mis hors de combat ou faits prisonniers[1].

Que de regrets aussi pour l'armée française ! Le brave général Auger, qui avait rendu de si éclatants services à Turbigo, six colonels et un grand nombre d'officiers supérieurs tombèrent pour ne plus se relever; douze mille hommes environ furent tués ou blessés.

Le général Niel, qui pendant toute la journée avait soutenu la lutte la plus sanglante, et dont le corps d'armée avait combattu si glorieusement sur un champ de bataille de huit kilomètres d'étendue, reçut le bâton de maréchal de France pour la part qu'il avait prise à la défaite de l'ennemi.

Une autre récompense, tout à fait en dehors de celles qui sont ordinairement distribuées aux combattants, fut encore donnée à l'armée par l'Empereur, en souvenir des traditions du premier empire. Il ne s'agit ici ni d'avancement militaire, ni de décorations individuelles : un signe d'honneur impérissable va être donné à un régiment tout entier. C'est après la bataille

[1] Voir à la seconde partie l'Ordre du jour de Victor-Emmanuel.

de Magenta que l'Empereur avait décrété que le régiment qui enlèverait un drapeau à l'ennemi aurait son aigle décoré. Ce décret trouva de nouveau plusieurs applications à Solferino. Les drapeaux du bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale, du 2e régiment des voltigeurs de la garde et du 76e régiment de ligne portent aujourd'hui la décoration de la Légion d'honneur.

L'empereur François-Joseph, qui s'était établi à Cavriana, dans le lieu même dont Napoléon III fit ensuite son quartier général, avait quitté vers quatre heures le champ de bataille, se retirant du côté de Goïto. Des hauteurs de Cavriana, les Français vainqueurs voyaient le tourbillon de poussière qui s'élevait sous les pas de son escorte.

L'artillerie joua un grand rôle dans la bataille de Solferino. C'était le premier essai fait en grand du canon rayé, et le succès, disons-le, dépassa toutes les espérances. L'ennemi, placé à des distances énormes, était atteint et ravagé par des boulets imprévus. Nos artilleurs qui les lançaient étaient hors de la portée des canons autrichiens, dont les projectiles tombaient inutilement à cinquante pas devant eux. Les perfectionnements apportés par l'Empereur dans cette arme avaient donc eu les résultats les plus considérables.

Au milieu de toutes les grandes figures qui se des-

sinèrent à la bataille, il faut signaler celle qui les dominait toutes: celle de l'Empereur. De l'aveu de tous les généraux, là comme à Magenta, il fut un grand capitaine, mesurant tout avec le coup d'œil le plus sûr, et dirigeant lui-même les moindres mouvements. Au dire des soldats, il fut magnifique, toujours en avant, toujours au danger, toujours le premier ; on le voyait paraître au sommet de chaque mamelon à mesure qu'il était pris. De là il observait toutes les phases de la bataille. Des boulets passèrent près de sa tête. Son chirurgien, le docteur Larrey, qui ne quittait pas sa personne, eut un cheval tué sous lui ; deux des cent-gardes de son escorte furent atteints par des balles ; le cheval du capitaine Brady, son officier d'ordonnance, fut blessé au moment où Sa Majesté lui transmettait ses ordres. Au milieu de ces périls, Napoléon III restait impassible, donnait ses ordres et fumait tranquillement.

Les Autrichiens étaient infiniment plus nombreux que les alliés: 250,000 contre 140,000. Ils étaient, en outre, animés par le désir de venger leurs derniers revers, et ils étaient surexcités par la présence de leur jeune empereur, qui était venu se mettre à leur tête et partager leurs dangers.

Toutes ces circonstances rehaussent de plus en plus

la gloire des vainqueurs. Le Dieu des combats est toujours le Dieu de la justice et du droit[1].

Toutes les nations, disons-le à leur honneur, applaudirent à la victoire de Solferino. La sympathie pour la nationalité italienne était partout instinctive et comme involontaire. Aussi peut-on dire que cette grande victoire fut presque autant une victoire européenne qu'une victoire française. L'heure de la libération était venue pour les opprimés.

Les Autrichiens, chassés de leurs positions les plus fortes, renoncèrent à disputer le passage du Mincio ; ils se retirèrent sur la rive gauche, en détruisant les ponts derrière eux.

Le 27 juin, l'Empereur donna l'ordre à tous les corps de l'armée de se porter en avant. Le génie jeta plusieurs ponts, et, le 29, les premières divisions commencèrent à défiler, musique en tête, tambours battant, et sans rencontrer aucune résistance.

Le quartier général de l'Empereur fut établi le 1er juillet à Valleggio.

Nous étions dans le fameux quadrilatère des Autrichiens.

Nous n'avons rien dit encore du cinquième corps, placé sous les ordres du prince Napoléon, et qui avait occupé la Toscane. Le 12 juin, ce corps se mettait en

[1] Ordre du jour de l'Empereur, à la seconde partie.

marche ; il se dirigeait à travers les Apennins pour rejoindre les forces alliées, et, prenant les Autrichiens en flanc, compléter la ligne d'attaque si habilement combinée par l'Empereur. Le 21 juin, le passage des Apennins était effectué ; le 25, le Prince entrait à Parme; le lendemain, le cinquième corps était en ligne avec la grande armée. Il prit position sur la rive droite du Mincio, à Goïto, pour observer Mantoue.

D'un autre côté, l'armée sarde fut chargée de l'investissement de Peschiera. Cette opération lui était naturellement attribuée, car, en 1848, les Piémontais avaient déjà fait le siége de cette place, et s'en étaient emparés après vingt et un jours de tranchée. D'ailleurs, le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers fut chargé de les appuyer. Le roi Victor Emmanuel fixe son quartier général d'abord à Rivoltella, puis à Ponti, sur le lac de Garde, à quelques kilomètres de Peschiera. Ce fut encore au savant général Ménabréa que fut confiée la direction du siége. Il était juste qu'après avoir préparé par ses admirables combinaisons la défense de la capitale menacée par les Autrichiens il eût la mission glorieuse d'enlever un de leurs boulevards. Le général ne fut pas inférieur à lui-même lorsqu'il s'agit d'opérations offensives. Ses mesures furent prises avec tant de promptitude et d'habileté, que Peschiera devait inévitablement tomber au pouvoir

du roi de Sardaigne en moins de trois jours, si la paix n'était venue brusquement arrêter les hostilités.

Voici donc, au commencement de juillet, quelles étaient les positions des alliés : les Piémontais, appuyés par le premier corps, assiégeaient Peschiera; le deuxième corps avait son quartier général à Mozembano ; le quatrième corps à Villafranca, pour observer la route de Vérone; le troisième corps et la garde impériale à Valleggio ; le cinquième corps, en arrière, à Goïto, surveillait Mantoue.

Enfin, le général Garibaldi, avec ses chasseurs des Alpes, manœuvrait dans le nord de la Lombardie, dans le but de fermer la vallée de l'Adige, d'isoler Vérone du Tyrol et de s'emparer du lac de Garde.

Quant aux Autrichiens, ils se ralliaient autant que leurs défaites le leur permettaient. On put croire un instant, le 7 juillet, qu'ils pensaient à présenter une seconde bataille ; cependant cette idée s'évanouit promptement. Ils se retirèrent à l'abri de leurs forteresses, et l'empereur François-Joseph établit de nouveau son quartier général à Vérone.

Dans le même temps, l'escadre française de l'Adriatique avait commencé ses opérations offensives. Elle avait débarqué un petit corps d'armée, sous les ordres du général Wimpffen, dans l'île de Lassin, entre Pola Ancône et Venise. Cette île, qui fait partie du gou-

vernement de l'Illyrie, est étrangère à la confédération germanique. Les troupes du général Wimpffen, composées d'un nouveau régiment de turcos, d'un régiment de marche d'infanterie de marine, d'un autre formé avec des soldats venus d'Afrique, et enfin de vingt-six compagnies de débarquement des équipages de la flotte et de l'artillerie de marine, avaient pour mission réelle d'établir solidement dans l'île de Lassin nos dépôts de charbon, de munitions et de vivres, et de les mettre à l'abri d'un coup de main. Le général Wimpffen, en outre, devait fournir de petites colonnes expéditionnaires au chef de l'escadre pour toutes opérations actives.

Si l'on se décidait à opérer par terre sur Venise, la solide occupation de l'île de Lassin devenait le pivot des opérations maritimes et militaires de toute cette partie de la campagne.

CHAPITRE X

ARMISTICE.

Tout à coup une nouvelle inattendue était apportée à Paris par le télégraphe. Une dépêche, désormais historique, dont nous rapportons textuellement les termes, était adressée par l'Empereur à l'Impératrice :

« Une suspension d'armes est convenue entre l'em-
« pereur d'Autriche et moi.

« Des commissaires vont être nommés pour en assu-
« rer la durée et les clauses. »

Le 10 juillet, un ordre du jour adressé à l'armée lui apprend qu'une suspension d'armes a été conclue, l'avant-veille, entre les parties belligérantes, jusqu'au 15 août. L'Empereur annonce qu'il retourne à Paris

et qu'il laisse provisoirement le commandement au major général, le maréchal Vaillant; mais que, dès que l'heure des combats aura sonné, il reviendra au milieu de ses soldats pour partager leurs dangers.

En même temps et sous la même date, le *Moniteur* donnait la note suivante :

« Nous nous empressons de faire connaître dans quelles circonstances s'est produite la suspension d'armes qui vient d'être conclue entre l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche.

« Des communications étaient échangées entre les trois grandes puissances neutres, en vue de se mettre d'accord pour offrir leur médiation aux belligérants. Le premier acte de cette médiation devait tendre à la conclusion d'un armistice ; mais, malgré la rapidité des transmissions télégraphiques, l'entente à établir entre les cabinets ne permettait pas que ce résultat fût obtenu avant quelques jours. Cependant les hostilités de notre flotte contre Venise allaient s'ouvrir, et une nouvelle lutte de nos armées devant Vérone pouvait s'engager à tout instant.

« En présence de cette situation, l'Empereur, toujours fidèle aux sentiments de modération qui ont constamment dirigé sa politique, préoccupé d'ailleurs, avant toute chose, du soin de prévenir toute effusion de

sang inutile, n'a pas hésité à s'assurer directement des dispositions de l'empereur François-Joseph, dans la pensée que, si ces dispositions étaient conformes aux siennes, c'était pour les deux souverains un devoir sacré de suspendre, dès à présent, des hostilités qui pouvaient devenir sans objet par le fait de la médiation.

« L'empereur d'Autriche ayant manifesté des intentions analogues, des commissaires nommés de part et d'autre se sont réunis pour arrêter les clauses de l'armistice, qui a été définitivement conclue le 8 juillet, et dont la durée a été fixée à cinq semaines.

« Il y aura demain lundi une entrevue à Villafranca entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche. »

Nous nous bornons, quant à présent, à raconter les circonstances qui accompagnèrent la conclusion de cet armistice et les faits mémorables qui l'ont suivi; nous ferons ensuite les rapprochements que ce grand événement historique nous suggère et les réflexions qu'il nous inspire.

Les nobles et généreux procédés de l'empereur des Français envers les prisonniers, l'empressement avec lequel les blessés avaient été rendus à leurs familles, avaient vivement impressionné le jeune empereur d'Autriche.

Le 3 juillet, un parlementaire envoyé par lui vint dire que les blessés français seraient également renvoyés dès que leur état le permettrait, et qu'on était disposé à faire un échange de prisonniers. En même temps, l'empereur François-Joseph faisait demander s'il ne serait pas possible de retrouver et de rendre les tristes restes du jeune prince de Windischgraetz, mort à Solferino. L'Empereur Napoléon s'empressa de faire rechercher le corps, qui avait été reconnu à son uniforme et à des lettres de la jeune femme que ce prince infortuné avait épousée tout récemment; et un officier d'état-major fut chargé d'accompagner le corps au quartier général autrichien.

Un nouveau parlementaire autrichien, le capitaine Urban, fils du général gouverneur de Vérone, vint apporter à l'Empereur des Français une lettre autographe de son souverain. Ces échanges de correspondances préparaient à un rapprochement plus important.

Le 6 juillet, vers sept heures du soir, l'Empereur fit appeler le général Fleury, son aide de camp, et en présence du roi de Sardaigne il le chargea d'une lettre pour François-Joseph. Napoléon proposait une suspension d'armes; le général dut lire la lettre, se pénétrer de son esprit, et en développer la pensée.

Le général Fleury entra dans Vérone à dix heures du soir. L'empereur d'Autriche était couché et endormi,

mais l'aide de camp de service crut devoir le réveiller. Il s'habilla à la hâte, lut la lettre avec une émotion manifeste, et lui demanda jusqu'au lendemain matin pour donner sa réponse. En effet, le lendemain à huit heures du matin, le général fut introduit: après une longue conversation, François-Joseph passa dans une pièce voisine et vint ensuite lui remettre sa réponse. Trois heures après, le général Fleury était de retour auprès de l'Empereur.

Vers deux heures, un parlementaire autrichien apportait à Napoléon III un nouveau message. Un conseil de guerre fut réuni, l'Empereur y avait convoqué le roi de Sardaigne, le prince Napoléon, et les maréchaux chefs de corps. Le marquis de Cadore fut envoyé à Vérone, et ce fut lui qui acheva de régler les conditions de l'armistice. Le lendemain 8 juillet, le maréchal Vaillant, major général de l'armée française, le général de Martimprey, aide-major général, et le général piémontais comte della Rocca, chef d'état-major de l'armée sarde, se rendirent à Villafranca, où étaient venus de leur côté le général d'artillerie baron de Hess, chef d'état-major de l'armée autrichienne, et le général comte de Mensdorff Pouilly.

Ces officiers généraux, munis des pleins pouvoirs de leurs souverains respectifs, signèrent la convention d'armistice. Les hostilités étaient suspendues jusqu'au

quinze août; les lignes de démarcation entre les deux armées étaient fixées de point en point.

Maintenant en nous reportant à notre histoire, nous ne pouvons nous défendre de faire un rapprochement remarquable. En 1797, après les victoires d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, après la prise de Mantoue et le traité de Tolentino, le général Bonaparte marchait sur Vienne et n'en était plus qu'à vingt-cinq lieues. Le 31 mars, il adressa à l'archiduc Charles la lettre suivante :

« Monsieur le général en chef,

« Les braves militaires font la guerre et désirent la « paix; celle-là ne dure-t-elle pas depuis six ans? avons-« nous tué assez de monde et fait assez de maux à la « triste humanité? elle réclame de tous côtés. L'Europe, « qui avait pris les armes contre la république fran-« çaise, les a posées. Votre nation reste seule; et ce-« pendant le sang va couler encore plus que jamais. « Cette sixième campagne s'annonce par des présages « sinistres; quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de « part et d'autre quelques milliers d'hommes de plus, « et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puis-« que tout a un terme, même les passions haineuses.

« Le directoire exécutif de la république française « avait fait connaître à Sa Majesté l'empereur le désir

« de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples ; « l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. « N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et « faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation « étrangère aux maux de la guerre, que nous conti- « nuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le gé- « néral en chef, qui, par votre naissance, approchez si « près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites « passions qui animent souvent les ministres et les « gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre « de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sau- « veur de l'Allemagne! Ne croyez pas, monsieur le gé- « néral en chef, que j'entende par là qu'il ne vous soit « pas possible de la sauver par la force des armes ; mais, « dans la supposition que les chances de la guerre vous « deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas « moins ravagée.

« Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ou- « verture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver « la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de « la couronne civique que je me trouverais avoir mé- « ritée que de la triste gloire qui peut revenir des « succès militaires. »

L'archiduc se borna à répondre que, n'ayant aucun pouvoir pour négocier, il devait en référer à son gou-

vernement. Le 7 avril, deux généraux se présentaient et concluaient un armistice de six jours. Le 18, on signait les préliminaires de Léoben, qui devaient conduire au traité de paix de Campo Formio.

En 1859, comme en 1797, les avances pacifiques ont été faites par la France victorieuse, et Napoléon III a égalé son oncle en modération. La suspension d'armes du 9 juillet devait conduire à la paix comme celle du 7 avril 1797.

CHAPITRE XI

ENTREVUE DE VILLAFRANCA. — TRAITÉ PRÉLIMINAIRE DE PAIX

Une entrevue devait avoir lieu entre les deux souverains. Le 11 juillet, à huit heures et un quart, l'empereur Napoléon partit de Valeggio; Sa Majesté était accompagnée du maréchal Vaillant, du général Martimprey, et de sa maison militaire; elle était escortée d'un escadron de cent-gardes et d'un escadron de guides en grande tenue. L'Empereur était seul en avant, monté sur un magnifique cheval bai. A neuf heures précises, ce brillant cortége débouchait sur la grande place de Villafranca. Un officier d'ordonnance, arrivant du côté de la porte de Vérone, prévient que l'empereur François-Joseph n'est plus qu'à une petite distance de la ville.

Par une attention délicate, Napoléon III allait au-devant du monarque autrichien. Les deux souverains s'avancèrent seuls au-devant l'un de l'autre. Ils se saluèrent d'abord de loin, puis Napoléon III tendit la main à François-Joseph, qui la saisit et la serra cordialement. Après quelques paroles échangées, ils se dirigèrent vers Villafranca.

L'empereur d'Autriche était accompagné du général baron de Hess et de ses officiers d'ordonnance. Un escadron de gardes nobles et un escadron de uhlans formaient son escorte. Les deux cortéges se réunirent; les états-majors étaient confondus, le maréchal Vaillant à côté du général Hess et causant avec lui; les gardes nobles autrichiennes venaient ensuite, puis les cent-gardes suivis des guides, les uhlans fermaient la marche. Une salve de cent et un coups de canon annonça l'arrivée des deux monarques. En entrant dans la maison choisie pour l'entrevue, ils se présentèrent les personnes de leur suite, puis Leurs Majestés se retirèrent dans un salon particulier et restèrent seuls en conversation pendant plus d'une heure. L'anxiété des deux états-majors était profonde, le silence absolu. Mais, quand on vit sortir les empereurs avec l'expression visible de la satisfaction, les officiers des deux nations se confondirent, et les épanchements commencèrent. Les deux souverains se désignèrent nominativement les officiers

de leur suite, et chacun complimenta les chefs de ses adversaires sur la valeur de leurs troupes. Alors les deux princes remontèrent à cheval; l'empereur d'Autriche reconduisit Napoléon III jusqu'à une certaine distance, et avant midi ils étaient séparés.

Le jour même, l'Impératrice reçut à Paris la dépêche suivante :

« La paix est signée entre l'empereur d'Autriche et « moi.

« Les bases de la paix sont :

« Confédération italienne, sous la présidence hono- « raire du Pape.

« L'empereur d'Autriche cède ses droits sur la Lom- « bardie à l'empereur des Français, qui les remet au « roi de Sardaigne.

« L'empereur d'Autriche conserve la Vénétie, mais « elle fait partie intégrante de la confédération ita- « lienne.

« Amnistie générale. »

Pendant l'entretien des deux souverains, l'empereur d'Autriche avait formulé une contre-proposition aux conditions posées par l'empereur des Français, et Napoléon III s'engagea à envoyer une réponse dans la journée. A son retour au quartier général, Sa Majesté

tint conseil avec le roi de Sardaigne et le prince Napoléon. Dans l'après-midi, le prince se rendait à Vérone, et il revenait quelques heures plus tard avec la signature de François-Joseph.

Le bruit public prêtait à l'empereur d'Autriche une mélancolie profonde. On assurait qu'en donnant son adhésion aux préliminaires il avait dit au prince : « Je « ne vous souhaite pas d'avoir jamais à signer un pa- « reil traité. »

La convention de Villafranca n'était qu'un préliminaire, et des plénipotentiaires devaient se réunir pour le traité définitif. Mais, quels que dussent être les derniers règlements, la paix était conclue, et les troupes françaises recevaient l'ordre de reprendre le chemin de la France. Si la diplomatie était appelée à négocier, l'armée avait fini sa mission.

Quand on examine avec soin le traité de Villafranca, quand on lit les paroles adressées par les deux souverains à leurs peuples, on peut facilement saisir la plus grande partie au moins des pensées qui les animaient l'un et l'autre.

Tous deux voulaient s'affranchir de l'intervention de la diplomatie étrangère ; ils croyaient avoir également à se plaindre de la politique des cabinets. Napoléon disait hautement que l'Europe avait été injuste envers lui. François-Joseph déclarait que ses confédé-

rés les plus naturels s'étaient obstinément refusés à reconnaître la haute signification que renfermait la grande question du jour; il avait acquis, disait-il, la conviction que, par une entente directe avec l'empereur des Français, écartant toute immixtion des tiers ,il obtiendrait en tout cas des conditions moins défavorables qu'il ne pouvait en attendre de l'entrée, dans les pourparlers, des trois grandes puissances qui n'avaient pas pris part à la guerre, et des propositions de médiation concertées entre elles et appuyées de la pression morale de leur entente.

Quant à l'empereur Napoléon III, on ne saurait trop admirer la portée des sentiments généreux qui le déterminaient à faire la paix. Il venait de conduire en deux mois la plus heureuse des campagnes qui soit marquée dans l'histoire. Les armées victorieuses ne demandaient qu'à marcher en avant. Tout annonçait une conquête complète, et la réalisation du programme posé au début de la guerre.

Cependant, même au point de vue militaire, la prudence lui conseillait de s'arrêter honorablement : d'autres considérations, plus élevées encore, lui faisaient voir les dangers auxquels la continuation de la guerre exposait la société en Italie, en France, dans l'Europe entière. Quelque chose, comme il le disait, parlait plus haut que tout dans son cœur : l'intérêt de la France.

Napoléon III avait entrepris une croisade chevaleresque et poétique, la délivrance et l'émancipation de la nation italienne. La France avait répondu à son appel avec enthousiasme, et pour cette noble cause elle aurait donné son dernier homme, son dernier écu. Mais les gouvernements doivent être plus prévoyants que les peuples, et l'Empereur sut mesurer à temps l'étendue de ses devoirs ; la guerre était tout italienne, et il avait été entendu qu'elle serait localisée. Il était important surtout de ne blesser en rien la Confédération germanique, cette puissance collective dont l'Autriche fait partie, et qu'elle considérait comme son alliée naturelle.

Or les populations allemandes s'étaient injustement alarmées; les ennemis de la France leur représentaient sans cesse nos armées les attaquant sur le Rhin, et elles redoutaient le renouvellement des guerres du premier Empire.

D'un autre côté, les opérations militaires se poursuivaient sur la frontière même de la Confédération. Qui pouvait garantir qu'un jour le besoin de la guerre, une imprudence involontaire, ne nous auraient pas forcés à pénétrer sur le territoire germanique ! On allait plus loin : des politiques allemands pensaient et répétaient que la Vénétie et les forteresses du quadrilatère, dans les mains de l'Autriche, étaient

un boulevard indispensable à la sécurité de la Confédération tout entière. Déjà la Prusse avait mobilisé ses armées, et les troupes fédérales s'organisaient sur le pied de guerre. La mission de la France n'allait pas jusqu'à combattre l'Europe.

Ce n'est pas tout, Napoléon III, en montant sur le trône, avait reçu une autre mission non moins impérieuse et non moins sainte; en consacrant en France les principes libéraux de 1789, il avait entrepris d'étouffer les derniers restes des principes révolutionnaires, il les avait combattus et vaincus, il aurait menti à son passé et à sa conscience, s'il les avait réveillés pour s'en faire un moyen de succès contre l'ennemi. Or il ne pouvait soutenir une guerre générale et convulsive, sans se fortifier partout, ouvertement et franchement du concours de la révolution. L'Italie particulièrement, comme tous les peuples opprimés, était devenue pour ainsi dire la terre classique des conspirations sourdes et des sociétés secrètes. L'Empereur y était allé, non pour y semer l'anarchie et le désordre, mais pour y constituer l'ordre en y portant l'indépendance. Il était temps de s'arrêter.

Il lui en coûtait sans doute de retrancher, ouvertement devant l'Europe, de son programme, le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique; mais, dès que les destinées de la France pouvaient être en péril, il accep-

tait noblement la nécessité de la paix, et il était le premier à la proposer.

D'ailleurs, ce n'était pas en pure perte que le sang de la France avait coulé : nos armées ne s'étaient pas bornées à se couvrir de gloire, elles avaient réellement atteint leur but. L'Italie était affranchie et reconstituée, une forte et puissante nationalité y était fondée, et la grande Confédération dont les deux empereurs avaient jeté les bases embrassait la Vénétie restée autrichienne, comme la Lombardie incorporée au Piémont.

Ajoutons que l'Empereur, en signant la paix de Villafranca, fermait définitivement la bouche à tous ceux qui lui avaient reproché des projets ambitieux. Comme il l'avait dit dans son éloquent manifeste au début de la guerre : jusqu'au jour où l'énergie était devenue son premier devoir, la modération avait été la règle de sa conduite.

L'Impératrice régente avait donné une consécration nouvelle à sa politique, en disant au Corps législatif que, lorsque le moment serait venu, on pouvait compter sur la modération de l'Empereur. Cet engagement était fidèlement rempli. Napoléon revenait en France sans rien vouloir garder de ses conquêtes, sans même demander la moindre indemnité ; mais aussi il rentrait le plus grand, le plus digne, le plus respectable des souverains, et plus que jamais il avait replacé la France à la

tête des nations. Les sacrifices de la guerre n'étaient pas perdus.

Jamais l'Europe n'avait été plus surprise qu'elle ne le fut par la nouvelle du traité du 11 juillet, les populations ne se lassèrent pas d'admirer et de se réjouir, mais la diplomatie se trouvait déroutée, ses efforts n'avaient pas empêché la guerre, la paix se faisait aussi sans elle. La Prusse était obligée d'arrêter ses soldats dans leur marche, et bien des publicistes d'outre-Rhin ne pouvaient se résigner à croire que tout se terminerait sans l'intervention collective de l'Allemagne. Mais, au fond, tout le monde sentait le bonheur de la paix, tout le monde s'étonnait de la magnanimité de l'Empereur des Français.

Au fond, c'était encore un retour à la vieille politique de la France en Italie. En 1735, après la sanglante bataille de Guastalla, les puissances maritimes s'efforcèrent de rétablir la paix entre les belligérants, et présentèrent un projet qui ne satisfit ni la France ni l'Autriche. Des négociations secrètes furent entamées directement entre le cardinal Fleury et le prince Eugène de Savoie. La nouvelle des préliminaires de paix signées à Vienne le 3 octobre 1735 surprit également les alliés et les neutres. L'Autriche, qui ne régnait pas alors sur la Vénétie, conserva la plus grande partie de la Lombardie, et le roi de Sardaigne dut se contenter

du Navarrais, du Tortonais et de la suzeraineté sur les fiefs impériaux. Le traité définitif ne fut conclu que le 8 novembre 1738, mais la paix était faite dès la signature des préliminaires : les armées françaises avaient évacué l'Italie. Il y a au moins autant de ressemblance entre les événements de 1735 et ceux de 1859 qu'entre l'armistice de Léoben et celui de Villafranca. La France est toujours la grande nation.

Nous n'avons qu'une observation à faire : la guerre de 1733 avait duré deux ans, celle de 1859 n'a duré que deux mois.

Nota. Voir, à la seconde partie, la Proclamation de l'Empereur à son armée et la Proclamation de Victor-Emmanuel aux peuples de la Lombardie.

CHAPITRE XII

RENTRÉE DE L'EMPEREUR ET DES TROUPES DANS PARIS. — AMNISTIE.

L'Empereur, revenu en France après la signature du traité de Villafranca, arriva à Saint-Cloud le 17 juillet; mais il ne voulut rentrer dans sa capitale qu'à la tête des braves qu'il avait conduits à la victoire. Le 14 août avait été choisi pour le jour de cette fête triomphale. Mais, avant de donner au monde cet éclatant spectacle, un acte nouveau et solennel était venu montrer à l'Europe quelles avaient été, quelles étaient toujours les vues désintéressées du généreux souverain que la France s'était donné. Le 28 juillet, la *Moniteur* contenait la note suivante : « L'Empereur a decidé que les

armées de terre et de mer seraient dans le plus bref délai remises sur le pied de paix. »

C'était le plus solennel et le plus énergique démenti donné aux déclamations de la malveillance étrangère, qui ne cessaient d'accuser Napoléon III d'une ambition sans bornes, d'une soif insatiable de combats et de victoires.

L'armée que Paris allait revoir chargée de lauriers venait de déposer ses armes glorieuses. L'Europe n'avait à redouter de pareils guerriers ni un pareil chef que lorsque la cause de la justice les rappellerait sous les drapeaux.

Un seul jour, dans notre histoire, paraît pouvoir être mis à côté de celui du 14 août, c'est le 14 juillet 1800. Vainqueur à Marengo, le premier consul voulut recevoir à Paris la garde consulaire qu'il avait rappelée d'Italie. Il se rendit au Champ-de-Mars au-devant de la garde qui apportait aux Invalides les drapeaux pris dans la dernière campagne pour les joindre au dépôt commun de nos trophées. La foule encombrait les talus du Champ-de-Mars; l'enthousiasme était immense, l'ivresse poussée au comble. La campagne de 1800 ressemble aussi à celle de 1859 : même habileté dans la combinaison, même rapidité dans le succès. Alors comme aujourd'hui, l'Italie délivrée, un prestige immense assuré à nos armes, la paix assurée.

Le 14 août, dès la pointe du jour, la foule avait commencé à se répandre à travers les rues et les boulevards et cherchait à se placer sur le passage de l'armée. A sept heures, les trottoirs contenaient déjà une haie compacte; les fenêtres, les estrades et les amphithéâtres publics se remplissaient de spectateurs; à neuf heures, tout mouvement était devenu presque impossible. Le gouvernement, la ville de Paris et les particuliers avaient rivalisé de zèle pour déployer sur le passage des troupes les trophées, les colonnes et les arcs de triomphe; à chaque fenêtre flottaient des drapeaux et des bannières, à chaque pas, des inscriptions rappelaient les plus nobles souvenirs. Il serait impossible de décrire tous ces monuments improvisés qui témoignaient avec éclat de la joie, du bonheur et de la reconnaissance de la nation tout entière.

La place Vendôme avait été convertie en un immense amphithéâtre garni de vingt mille spectateurs. L'Impératrice, ayant à ses côtés le prince Impérial en uniforme de grenadier de la garde impériale et entourée des dames de sa maison, avait pris place au balcon du ministère de la justice : ce balcon avait été décoré de velours et surmonté d'un dais à franges d'or.

Cependant, dès trois heures du matin, la diane avait battu au camp de Saint-Maur, où tous les corps d'armée étaient réunis. Le mouvement général avait com-

mencé, et chacun prenait la place qui lui avait été assignée.

A neuf heures, l'Empereur se rendit à la place de la Bastille au-devant des troupes. A la vue du souverain, les acclamations se répétaient sans interruption et avec frénésie. La marche des troupes eut lieu dans l'ordre suivant :

L'Empereur, précédé par ses officiers d'ordonnance et ses aides de camp, et suivi d'un nombreux et brillant état-major, marchait en tête de l'armée. Il était escorté par un détachement des cent-gardes.

Venaient ensuite le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely, commandant en chef de la garde impériale et son état-major;

Les aumôniers de l'armée;

Les détachements de blessés;

La garde impériale;

Le premier corps, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers;

Le deuxième corps, sous les ordres du maréchal duc de Magenta;

Le troisième corps, sous les ordres du maréchal Canrobert;

Le quatrième corps, sous les ordres du maréchal Niel;

Le cinquième corps, confié au commandement du

prince Napoléon, ayant été désigné par l'Empereur pour rester provisoirement en Italie, n'était pas représenté à la rentrée des troupes[1]. On regrettait aussi de n'y pas voir les troisièmes divisions des premier, troisième et quatrième corps, également restées en Italie, et surtout le troisième régiment de zouaves, qui s'était si héroïquement distingué au combat de Palestro.

Il serait difficile de dépeindre toutes les scènes d'enthousiasme qui éclatèrent sur le passage de chaque corps.

Partout les cris, les applaudissements retentissaient depuis le sol jusqu'au faîte des maisons; les mouchoirs s'agitaient, les fleurs et les couronnes pleuvaient de toutes parts. Les élégantes et lestes cantinières et quelques infirmières qui n'avaient pas voulu quitter leurs malades, furent également accueillies par les acclamations populaires.

Mais ce qui eut particulièrement le privilége d'exciter les transports de la foule, c'est la vue des drapeaux lacérés, mutilés, déchirés, et dont quelques-uns n'ont conservé que des lambeaux informes. Quant aux blessés, l'émotion que leur vue produisit et les applaudissements qu'ils excitèrent tenaient du délire; il n'y avait pas pour eux assez de bouquets et de couronnes.

[1] Voir, à la seconde partie, l'Ordre du jour au cinquième corps d'armée et la Proclamation du prince Napoléon aux Toscans.

La tête de colonne était arrivée à la place Vendôme, l'Empereur prit place au-dessous du balcon réservé à 'Impératrice, et le défilé eut lieu sous ses yeux. Quelques scènes touchantes marquèrent cette magnifique cérémonie.

Au moment où les blessés, accompagnés de quelques aumôniers, paraissaient devant lui, l'Empereur s'avança, et, le chapeau à la main, salua le glorieux groupe des guerriers mutilés, ainsi que les ministres de la religion qui, sur les champs de bataille, avaient prodigué leurs secours spirituels. Ce mouvement de l'Empereur excita les plus vives acclamations.

Pendant le défilé, le prince Impérial fut amené à l'Empereur qui l'embrassa et le plaça devant lui sur son cheval. Cet incident produisit un nouvel enthousiasme : l'armée, les spectateurs, firent à l'envi retentir les airs de leurs bruyantes acclamations.

A trois heures, l'Empereur rentra au château des Tuileries, constamment salué par les cris et les transports qui l'avaient suivi sur toute la ligne des boulevards. C'était toujours le peuple du 10 mai; mais ce qui n'était alors que l'espérance et la confiance était devenu l'expression de l'admiration et de la reconnaissance. L'Empereur avait été heureux le jour de son départ, il le fut doublement à son retour. La France l'aimait encore plus, s'il était possible.

Le soir, les plus magnifiques illuminations éclairaient Paris de tous côtés. Pendant ce temps, l'Empereur réunissait dans un grand banquet les maréchaux, les officiers généraux de l'armée d'Italie, les ministres et les hauts fonctionnaires de l'État. Napoléon III porta un toast à l'armée, qu'il accompagna de paroles parties du cœur, de ces paroles qui portent l'émotion, l'attendrissement, la reconnaissance dans les âmes. « Si la France, dit l'Empereur à ses convives, a tant fait pour un peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son indépendance? »

Tant de gloire, tant de succès, devaient encore être couronnés par un acte de clémence, devant lequel un gouvernement moins fort aurait sans doute hésité, mais dont l'avenir justifiera la généreuse initiative. Trois décrets furent rendus le 16 août, gages à la fois de pardon et de réconciliation.

Une amnistie pleine et entière fut accordée à tous ceux qui avaient été condamnés pour crimes et délits politiques, et à tous ceux qui avaient été l'objet de mesures de sûreté générale. Le sol de la France fut rouvert, sans restriction, sans condition, à tous ceux qui avaient été éloignés du territoire, ou qui avaient cherché à l'étranger un refuge contre la juste rigueur des lois. L'Empereur embrassa dans sa clémence et ceux qui avaient été les ennemis de l'ordre sous les gouverne-

ments précédents, et ceux qui avaient menacé la tranquillité de sa couronne.

La presse périodique fut aussi amnistiée de ses erreurs. Les avertissements donnés aux journaux de Paris et des départements en vertu du décret du 17 février 1852 furent déclarés comme non avenus. La même mesure d'oubli fut étendue aux journaux de l'Algérie et des colonies.

L'Empereur semblait dire qu'il ne craignait plus d'ennemis dans son empire, il proclamait même par là qu'il n'avait plus et ne pouvait plus avoir d'ennemis. Voilà de ces actes qui, sans péril pour l'ordre public, cicatrisent les plaies du pays, en effaçant le souvenir des discordes civiles. La clémence sied bien à la force : il convient à un gouvernement inébranlable d'apprendre au monde qu'il y a place pour tous au foyer de la grande famille, qui s'appelle la patrie.

Les décrets d'amnistie ne sont pas seulement les actes d'un souverain victorieux; ce sont les œuvres de la plus haute et de la plus noble politique. Ils se rattachent à la paix de Villafranca, comme ses conséquences les plus directes et les plus immédiates. Une amnistie était stipulée, amnistie pleine et entière, au profit de tous ceux qui dans les territoires des belligérants avaient pu se compromettre lors des derniers événements. Napoléon III, le premier, a donné l'exemple à ses alliés et à

ses adversaires : il a largement dépassé la mesure promise par le traité. Il a étendu le pardon et l'oubli sur ceux même dont les torts étaient sans relation aux faits de la guerre. Les contemporains l'admirent; la postérité bénira son nom.

Nota. Voir, à la seconde partie, le Discours de l'Empereur aux officiers généraux de l'armée d'Italie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE

FAITS PARTICULIERS, ANECDOTES, BEAUX TRAITS DE VERTU MILITAIRE ET CIVILE

I

L'EMPEREUR NAPOLÉON III.

Ce n'est pas seulement comme grand capitaine que l'Empereur s'est fait admirer dans la campagne d'Italie. Il faut surtout voir tout le bien qu'il a fait, tout l'adoucissement qu'il a apporté aux maux de la guerre, sa bonté infinie envers ses compagnons d'armes, son extrême générosité envers ses ennemis. Nous nous bornerons à citer un petit nombre de faits propres à faire apprécier en lui les hautes et grandes qualités du cœur.

AMÉLIORATION INTRODUITE DANS LE DROIT DE LA GUERRE

Jamais prince n'a montré plus de sollicitude que Napoléon III pour tout ce qui pourrait atténuer les maux de la guerre. Dès les premières opérations militaires, il manifesta l'intention de renvoyer immédiatement et sans échange tous les blessés ennemis qui auraient été faits prisonniers, et il ne fut pleinement satisfait à cet égard que lorsqu'il eut fait admettre le même principe par le gouvernement autrichien.

Le 30 mai, quelques jours après le combat de Montebello, et avant d'aller commander en personne le passage du Tessin, l'Empereur fit sa dernière visite au grand hôpital divisionnaire d'Alexandrie. Les blessés autrichiens, français et piémontais étaient confondus dans les mêmes salles et y recevaient les mêmes soins. L'Empereur avait pour chacun d'eux des paroles de consolation et d'encouragement. Le colonel autrichien Huttel fut l'objet de son attention particulière; il lui fit connaître que lui et tous les blessés seraient rendus à leur patrie aussitôt qu'ils seraient en état d'être transportés. Malheureusement l'infortuné colonel ne devait pas profiter de cette bienveillance, il mourut des suites de ses blessures. En quittant l'hô-

pital, Sa Majesté témoigna aux médecins sardes, aux sœurs de Saint-Vincent de Paul et aux dames de la ville sa reconnaissance personnelle pour les soins qui étaient indistinctement prodigués à tous les blessés.

On s'était emparé de plusieurs ambulances à Cavriana, à Solferino, à Guidizzolo, etc., et les chirurgiens avaient été faits prisonniers avec leurs blessés. Ces chirurgiens prisonniers de guerre étaient une perte extrêmement sensible pour les Autrichiens, qui avaient un nombre considérable de blessés à soigner et un personnel insuffisant. L'Empereur, en apprenant cette circonstance, a renvoyé aux Autrichiens leurs chirurgiens prisonniers.

Un officier autrichien, mourant, ayant remis à l'une des personnes de la suite de l'Empereur une très-belle montre et des bagues sur le champ de bataille de Solferino, l'Empereur a ordonné que ces objets précieux seraient portés aux avant-postes autrichiens à la première occasion.

COURAGE ET SANG FROID DE L'EMPEREUR.

Nous avons assez dit ce que fut l'Empereur à Magenta, à Solferino, partout au milieu des périls les plus effrayants. Nous ne voulons ajouter qu'un trait vraiment caractéristique.

Lorsque l'Empereur donna l'ordre de jeter un pont à Buffalora pour le passage du Tessin, il appela le capitaine dirigeant la compagnie de pontonniers, et lui demanda combien il lui fallait de temps pour assurer le passage de l'armée.

— Deux heures et demie, Sire, en nous dépêchant.

— Capitaine, je vous donne une heure et quart.

— Nous tâcherons d'arriver, Sire.

— Non, ne tâchez pas, *arrivez.*

On amarra les premières barques. L'Empereur mit pied à terre, et, malgré les observations de ses généraux et de ses aides de camp, il sauta sur ce commencement de pont. Les piquets mal assurés menaçaient d'être entraînés à la dérive par la violence du courant, et on le représenta encore une fois à Sa Majesté, Elle ne répondit même pas.

A mesure qu'on attachait une nouvelle barque, l'Empereur quittait la dernière et sautait sur celle-là. Lorsqu'un ouvrier passait auprès de lui, il lui disait à demi-voix : *Dépêchez-vous*, et l'autre courait.

Enfin, une heure et quart après, le pont était assuré sur les deux rives, et la brigade Cler s'élançait au-devant des Autrichiens.

Le capitaine s'essuyait le front, assis sur une pile de madriers ; l'Empereur revint sur ses pas :

— *Commandant*, je vous remercie, lui dit-il en lui serrant la main.

PAROLE TOUCHANTE.

Après la bataille de Magenta, l'Empereur vit défiler devant lui les régiments qui devaient suivre la route de Milan. Il s'adressa au colonel de l'un des régiments de la garde, qu'il croyait blessé à Buffalora. — Non, Sire, je n'ai rien, répondit le brave officier. — Ce n'est pas de votre faute, colonel! répondit l'Empereur. Tous les soldats entendirent cette parole.

BONTÉ POUR UNE PAUVRE MÈRE.

Au moment où l'Empereur passait par Avignon pour se rendre à l'armée, une pauvre femme infirme parvint à pénétrer dans la gare et à présenter un placet à Sa Majesté. La veuve Niel avait perdu son mari depuis environ six mois; elle était restée sans ressources, avec six enfants, dont l'aîné venait d'être rappelé sous les drapeaux. La réponse arriva par le retour du plus prochain convoi. Le chef de gare remit à la veuve Niel, de la part de l'Empereur, une somme de deux cents francs, et lui annonça que l'affaire rela-

tive à la position exceptionnelle du fils aîné de la veuve allait être instruite avec autant de promptitude que de bienveillance. Il serait impossible de décrire la joie de la pauvre mère et de répéter les remercîments, les vœux, les bénédictions qu'elle appelait sur son *bon Empereur.*

VISITE DE L'EMPEREUR A L'HOPITAL DE MILAN APRÈS LE TRAITÉ DE VILLAFRANCA.

Reçu à la descente de voiture, au milieu d'acclamations enthousiastes du peuple milanais, par M. le docteur Cuveiller, par M. le général de Béville, l'Empereur, non content d'exprimer sa satisfaction aux médecins français, s'approcha de MM. les chirurgiens et médecins milanais, pour les remercier du dévouement sans bornes qu'ils n'avaient cessé de montrer aux malades et blessés français, depuis la bataille de Magenta.

Ces gracieuses et cordiales paroles, adressées par Sa Majesté à ces hommes de bien, aussi habiles que désintéressés, les décorations de la Légion d'honneur, accordées à plusieurs d'entre eux, ont dû leur prouver combien leurs généreux services étaient appréciés par le vainqueur de Magenta et de Solferino.

L'Empereur entra ensuite dans une salle immense, bordée des deux côtés par des lits parfaitement tenus, où étaient couchés des blessés de Magenta, de Melegnano et de Solferino. S'arrêtant auprès de chaque malade, il s'informait, avec une paternelle bonté, de l'état de ses blessures, du combat où il les avait reçues, de ses années de service, accordant à chacun, suivant la gravité du mal et le temps passé sous les drapeaux, les distinctions méritées.

A cette distribution de croix et de médailles, les patients et courageux soldats, malgré leurs souffrances, s'illuminaient d'un rayon de bonheur en touchant la glorieuse main qui leur remettait les insignes de la bravoure et de l'honneur militaire; c'était un noble, un touchant spectacle, où tout parlait au cœur, parce que tout était simple et digne dans celui qui donnait les récompenses, comme dans ceux qui les recevaient.

Une scène fut particulièrement émouvante : l'Empereur, vivement intéressé à l'aspect d'un jeune blessé, dont la figure belle, mais sensiblement altérée, annonçait les plus mortelles souffrances, s'approcha de son chevet; il lui parla doucement, l'encouragea, puis il lui mit dans la main une médaille militaire; mais cette main, qui, naguère encore, étreignait si vigoureusement ses armes, inertes maintenant, laissa glisser l'insigne, qui tomba jusqu'à terre. l'Empereur se baissa alors,

ramassa la médaille, qu'il déposa près du cœur du pauvre mutilé!!!

Le pinceau du Titien, ramassé par l'empereur Charles-Quint, est sans doute un bel et noble hommage rendu par la royauté couronnée à la royauté de la vieillesse et du génie ; mais la décoration ramassée par l'empereur Napoléon III, et remise pieusement sur la poitrine d'un simple soldat expirant, est un hommage rendu à la valeur, aussi beau, aussi noble, et qui va plus à l'âme que la courtoisie si justement célèbre de Charles-Quint.

Après avoir parcouru plusieurs salles, l'Empereur se retira, béni par ceux dont il venait d'adoucir les souffrances, et sincèrement admiré par les hommes de sens et de cœur qui l'avaient approché assez pour voir et entendre combien il y a de vraie grandeur dans ses actes et dans ses paroles.

— A la station de Verceil, Sa Majesté aperçut un zouave du 3e régiment appuyé sur un bâton : — Zouave, lui dit-Elle, tu es blessé ? — Oui, Sire. — A quelle bataille ? — Au combat de Palestro, Sire. — Où est ta blessure ? — A la cuisse, Sire : et le soldat montrait les trous encore existants que les balles avaient faits à son pantalon. Alors l'Empereur, détachant de sa poitrine la médaille militaire, la plaça sur celle du guerrier en ajoutant :

« Tiens, mon enfant, prends cela en attendant mieux ! »

C'est là un de ces actes qui touchent profondément le soldat et qui l'attachent à jamais au souverain par les liens du cœur.

II

LES TURCOS ET LES ZOUAVES.

Ces régiments africains, au costume oriental, excitaient partout la curiosité et l'admiration sur leur passage; ils étaient la terreur des Autrichiens, qui voyaient en eux plutôt des démons que des hommes. Dans les villes du Piémont, on ne se lassait pas de regarder ces figures étranges. On trouvait dans leurs rangs des Kabyles, aux jambes grêles et nerveuses; des Arabes, à la barbe aiguë, au teint basané; des nègres vigoureux, aux muscles saillants; des Sahariens, souples comme des panthères.

Sans répéter ce que nous avons dit de leurs exploits, nous avons détaché quelques traits de caractère.

On avait donné aux zouaves et aux turcos six paquets de cartouches au moment du départ. A l'arrivée à Gênes, ces cartouches avaient disparu. « Ne vous inquiétez pas, capitaine, répond un vieux soldat ; est-ce que les Autrichiens n'en ont pas? on leur prendra ce qui nous manque, un peu plus même, à cause des intérêts. »

Le troisième régiment de zouaves, celui qui devait s'immortaliser à Palestro, n'avait pas cessé de tenir la campagne depuis le 14 octobre 1858. Lors de leur arrivée à Gênes, les zouaves n'avaient pas couché quinze nuits à la caserne en six mois de temps. On les avait embarqués, débarqués et campés en plein air, à la pluie, et le régiment ne comptait pas dix malades.

—*Sono di ferro*, ils sont de fer! disaient les Génois en les voyant charger leur sac de quatre-vingts livres et jeter vigoureusement par-dessus leur fusil à tige.

A Montebello, les zouaves ne pardonnaient pas aux régiments de ligne de la division Forey de s'être passés de leurs concours. — *Voilà des choses qui ne se font pas entre camarades*, disaient-ils sérieusement.

—Un soldat zouave, placé en sentinelle avancée, vit une compagnie d'Autrichiens pousser une reconnais-

sance de son côté. Ils n'étaient qu'à vingt pas de lui. Au lieu de tirer un coup de fusil pour donner l'alarme, il recula sans perdre de vue les Autrichiens, arriva jusqu'aux grand'gardes, et les prévint de la présence de l'ennemi; la compagnie autrichienne fut aussitôt enveloppée et faite prisonnière.

Depuis l'affaire de Palestro, les zouaves étaient devenus les héros de toutes les aventures et le sujet de toutes les conversations. Un zouave, ayant pris un canon, avait attelé à sa pièce deux Autrichiens, et s'était fait traîner par eux comme un triomphateur antique.

A Magenta, un vieux zouave blessé et se sentant mourir supplie les soldats du train, qui voulaient l'enlever, de l'appuyer contre un arbre face à l'ennemi. « J'étais assez vieux pour faire un mort, et je vais mourir, je le sens bien : mais je veux voir enlever le village, et puis je serai content. » Deux heures après, il mourait les yeux fixés sur le drapeau français, qui flottait dans les airs au-dessus de Magenta.

A Marignan, le lieutenant-colonel Brincourt, du premier régiment de zouaves, fut blessé et tomba de cheval. Des soldats le relèvent et s'écrient : «Emmenons le colonel en arrière ! — Non, mes enfants, répondit-il vivement : c'est en avant qu'il faut me porter ! »

III

TRAITS DE BRAVOURE, SIMPLICITÉ DU SOLDAT DANS SON COURAGE.

Rien ne peut donner une idée du dévouement, de la simplicité naïve avec laquelle le militaire français regarde en face les chances de la guerre. Un jour, plusieurs soldats se comptaient sous une tente; l'un d'eux leur dit résolûment : « De dix que nous sommes ici, il peut n'en revenir que deux, eh bien, que ceux qui *auront la paille* promettent de venger les autres! » Et le serment fut prêté par eux tous, avec accompagnement de bruyants éclats de rire...

—Voici comment un soldat expliquait dans son langage l'attaque d'une position : « Nous avançons, l'artil-

lerie autrichienne nous *crache* ses boulets, mais elle tire trop haut, car nous nous jetons à terre; nous avançons encore; cette fois, c'est à *quatre pattes*, et après deux décharges, trois peut-être, mais pas plus, nous *poussons* à la baïonnette... et la comédie est finie! »

— Un soldat du département du Pas-de-Calais fut atteint d'un coup de feu à la bataille de Magenta, et tomba ayant encore son fusil chargé. Non loin de lui le capitaine de sa compagnie parait avec peine les coups précipités que lui portait avec sa baïonnette un grenadier autrichien. Se soulevant péniblement, le blessé dirigea son arme sur l'Autrichien, fit feu et l'étendit roide mort. Lui-même retomba, épuisé par ce dernier effort. Il fut récompensé par la décoration de la Légion d'honneur.

— Les blessures ne ralentissent pas le courage du soldat français et sont loin de lui faire prendre en aversion la carrière militaire. Voici une lettre adressée par un lieutenant du troisième régiment des zouaves après le combat de Palestro :

« Verceil, le 7 juin 1859.

« Mon cher Philippe, j'emprunte une main étrangère pour te rassurer sur mon existence. Je suis à l'hô-

pital de Verceil pour la guérison de mon bras droit qui, dans ce moment, s'amuse à courir sur le champ de bataille. Il ne me reste de lui qu'un tout petit moignon qu'un biscaïen et les docteurs ont bien voulu me laisser, pour me consoler de la perte du reste. Le traitement marche bien, et j'espère être bientôt guéri. Rassure toute la famille sur mon sort. Quant aux conseils qu'Émile me demande relativement à l'état militaire, je crois que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de suivre son inspiration. S'il vient au régiment, il sera bien reçu par moi.

« Ton frère, D. »

La lettre est signée de la main gauche, par l'amputé lui-même.

— A la bataille de Magenta, à l'entrée du pont, sur la chaussée, le général Cler fut, de même que les officiers qui l'entouraient, couvert de mitraille, et tomba, ainsi que son ordonnance, frappé mortellement. Six hommes, conduits par un officier, s'élancèrent au milieu de cette grêle de projectiles pour reprendre le corps de leur général qu'ils ne croyaient que blessé; ils trouvèrent une mort glorieuse au milieu du pont envahi par les Autrichiens. C'est alors que s'engagea une lutte acharnée, dans laquelle s'accomplirent des

prodiges de valeur et de dévouement. Son aide de camp, M. Caffarel, qui avait été aussi renversé à la première décharge, et était tombé évanoui sur sous cheval tué, avait fini par se dégager; aidé d'une poignée de braves, il parvient à reprendre le corps du général Cler; mais, bien que cette lutte ait duré deux minutes à peine, les Autrichiens eurent le temps de dépouiller complétement le corps du général Clerc et celui de l'officier d'ordonnance. A la vue de son cadavre entièrement nu, la fureur des grenadiers et des zouaves n'a plus de bornes; ils jurent de venger leur général, ils s'élancent sur le pont, culbutent tout sur leur passage, sans faire de quartier, et mettent les Autrichiens en pleine déroute.

— Un jeune soldat qui avait pris un drapeau à l'ennemi fut présenté à l'Empereur, et fut décoré par lui. Ému et transporté de joie, ce jeune homme s'écrie : « Eh bien, Sire, puisque ça vous fait tant de plaisir, je vais en reprendre un autre ! »

— A Solferino, un colonel saute à bas de son cheval, au milieu d'une charge, prend le drapeau des mains du porte-drapeau, puis remonte à cheval : « En avant, suivez votre drapeau et votre colonel, et vive l'Empereur! »

—Après le traité de Villafranca, l'Empereur visitait à Dezenzano le chantier où l'on montait les canonnières destinées au service du lac de Garde. Il s'approcha des matelots et des charpentiers, et adressa la parole à plusieurs, leur demandant comment ils supportaient la chaleur et le pénible travail qu'on leur fait faire.

« Ma foi, Sire, lui répondit un des matelots canonniers, le travail me paraît plus rude depuis que je sais que la paix est faite, et que ma canonnière n'aura plus qu'à faire la *fainéante* sur le lac comme un canot de promenade. »

L'Empereur sourit de cette réponse belliqueuse, que tous les voisins du matelot orateur approuvaient du geste et de la physionomie.

IV

SENTIMENTS RELIGIEUX CHEZ LE SOLDAT

Nous empruntons à une lettre écrite du séminaire de Fréjus, et adressée à l'*Univers*, des détails vraiment touchants sur les sentiments religieux qu'ont fait paraître, en entrant en campagne, les lanciers et les cuirassiers de la garde.

Des hommes qui mettent ainsi, dans des circonstances si graves, leur vie dans les mains de Dieu, disent assez par cela même qu'ils ne la marchanderont pas à l'honneur et à la patrie.

« Le passage de la cavalerie de la garde impériale dans notre département a été, presque partout, une

marche triomphale. Lundi, 16 du courant, le régiment des lanciers de la garde arrivait à Fréjus vers onze heures du matin, au milieu des plus enthousiastes ovations. Dans l'après-dînée, un lieutenant se présente au parloir du grand-séminaire, et, avec cette politesse qui caractérise l'officier français, demande une petite médaille de la sainte Vierge.

« Un de nos directeurs la lui promet pour le soir et l'invite à amener ceux de ses soldats qui désireraient se munir de l'image de la bonne Mère, lui assurant, de la part de la communauté, bienveillant et sympathique accueil. Le pieux lieutenant accepte, et, à l'heure donnée, huit heures moins un quart, il entrait au séminaire; mais il n'était point seul : tout son escadron, par lui averti, venait chercher la médaille de la sainte Vierge et se mettait sous sa protection. C'était plus qu'on n'osait attendre.

« Nous étions en ce moment réunis à la chapelle, et quelles ne furent point notre surprise et notre joie de voir près de deux cents braves se ranger, dans un religieux silence, devant le monument élevé en l'honneur de Marie! Après quelques cantiques chantés avec un juste enthousiasme, le Père P... adressa à son auditoire attentif une courte, mais chaleureuse allocution, et nous vîmes plus d'une larme rouler dans les yeux de ces bons soldats, quand il leur rappela le souvenir

de leurs mères absentes. En finissant, il les consacra à leur Mère du ciel, et tous alors, tombant à la fois à genoux, nous priâmes la sainte Vierge de les couvrir de sa médaille comme d'un bouclier tutélaire.

« Les prières terminées, nous sortîmes de la chapelle, et la distribution des médailles se fit dans la grande cour du séminaire. Vous dire, monsieur le rédacteur, la joie, la pieuse émotion avec lesquelles les officiers et soldats reçurent de nos mains l'image bénite de Marie est chose à peu près impossible; pour vous peindre cette aimable scène, nous aimons mieux laisser parler la mâle piété de ces braves, et vous n'aurez point de peine à reconnaître sous cette rondeur militaire les dignes fils des héros de la croix.

« Tenez, nous disait un jeune sous-officier, je suis « plus fier de cette petite médaille que de cette autre « gagnée à Sébastopol. » Un vieux chasseur d'Afrique, tout orgueilleux de ses trois chevrons et de vingt-deux ans de service, s'écriait en se décolletant, quand on lui présenta la médaille : « Monsieur l'abbé, je vous prie, « mettez-la sur la peau, et on ne me l'ôtera qu'avec. » — « Que je suis content, disait en baisant sa médaille « un maréchal des logis; au moins, je ne serai plus « tenu de dire mes prières contre la muraille. »

« Nous n'oublierons point, a dit un officier, que nous « avons le bonheur de porter la médaille de la sainte

« Vierge. Les lanciers de la garde espèrent que vous les « accompagnerez toujours de vos prières; cette pensée « sera notre plus ferme appui au moment du danger. »

« Avant d'arriver à Fréjus, une jeune enfant avait offert au porte-étendard une magnifique guirlande de fleurs dont on couronna l'aigle impériale; et le soir, dans une inspiration de foi que nous serions tenté d'appeler sublime, un sous-officier vint la déposer sur l'autel de la sainte Vierge, comme pour mettre sous sa protection l'honneur et la gloire du drapeau.

« Le 18 mai, à trois heures, une heure à peine avant leur départ, plusieurs soldats venaient faire la sainte communion dans la chapelle du séminaire. Le 19, enfin, notre cérémonie a été plus brillante que jamais : le 2e cuirassiers fermait la marche, et nous pouvons dire qu'il en était digne en tous points.

« Vers huit heures, le régiment presque tout entier envahissait nos cours. La chapelle n'a point été assez grande pour les contenir tous : le sanctuaire était rempli par les musiciens, la nef par les officiers et sous-officiers, les bas-côtés par huit rangs pressés de soldats, et les autres étaient entassés dans la sacristie et sur la porte extérieure. Tous ces brillants uniformes présentaient un coup d'œil magnifique; mais ce qui nous a charmé davantage encore, c'est la bonne tenue et le recueillement de tous.

« Honneur aux chefs qui donnent de si beaux exemples! Heureux le pays qui possède de tels soldats! Que la bonne Vierge Marie soit leur sauvegarde, et nous les ramène bientôt tels qu'ils sont partis, dignes de la France et dignes de Dieu!

« Deux jours après, mercredi 18, nous étions témoins des mêmes scènes. Ce jour-là le 1er de cuirassiers entrait à Fréjus sous une pluie de bouquets de fleurs; on nous avait permis de les voir défiler, et, lorsque le 1er escadron passa devant nous, les officiers et les soldats répondirent à nos salutations par ce cri spontané et qui retentit encore délicieusement dans nos âmes:

« Vive le Pape! »

— Nous allons voir maintenant les soldats à la guerre et dans les hôpitaux. Voici une lettre d'un prêtre du diocèse de Lyon, qui était allé volontairement en Italie pour prêter son ministère aux malades et aux blessés:

«... Malgré une chaleur tropicale et une vie on ne peut plus active, malgré des courses très-fatigantes, très-nombreuses, à une heure où la moitié de Gênes se couche, malgré de longues séances au chevet de mes chers malades, blessés, fiévreux de toutes nuances et de toutes couleurs, je me porte très-bien. Pourquoi? Parce que j'ai le bonheur de faire un peu de bien, et

aussi parce que je ne puis trouver un quart d'heure pour m'ennuyer.

« Quoique sans titre officiel, je jouis de la liberté la plus complète. Je n'ai qu'à me louer de toutes les autorités françaises. On a paru enchanté en général de ma désinvolture et de mon air ouvert. J'ai rencontré une bienveillance universelle. Chose plus consolante encore, je crois pouvoir assurer que j'ai gagné la confiance de nos soldats. Je me trouve cent fois plus militaire que je ne le soupçonnais moi-même. Il me vient dans l'occasion des accents, des répliques qui font merveille et que je ne me connaissais pas. J'attribue tout cela au bon Dieu, comme de juste, et à l'*amour immense* qu'il a daigné mettre dans mon cœur pour nos chers blessés.

« Depuis un mois, j'ai parlé peut-être à six mille malade; je puis l'assurer, je n'ai pas entendu un seul blasphème, une seule parole inconvenante. J'ai trouvé dans nos soldats, au sein de cuisantes douleurs, une grande dignité mariée à une jovialité dont le soldat français a seul le secret. Dans tous les hôpitaux, il m'est arrivé de convoquer les convalescents au milieu de la cour au son du clairon. Là ils ont entonné *Esprit-Saint* avec un admirable entrain. Là, monté sur un banc ou une table, j'ai pu promener mes regards sur un cercle immense de héros mutilés! Eh bien! tous ces sublimes éclopés, dont la plupart portait une ou deux

balles autrichiennes dans leur blague, pleuraient comme des enfants quand je leur enseignais l'art de faire un cœur de martyr avec un cœur de héros!

« J'en ai confessé un très-grand nombre, et il n'en sortirait peut-être pas un seul de l'hôpital sans avoir réglé ses comptes, si nous avions une chapelle dans chaque établissement. Quand je vais leur dire la messe le dimanche, il y a des malades qui se font descendre pour y assister sur le dos de leurs camarades. Avant-hier, un turco-musulman m'ayant témoigné le désir de se faire chrétien, deux zouaves se sont offerts à lui enseigner le catéchisme. Vous auriez ri et pleuré en voyant avec quelle bonne volonté comique ils lui expliquaient la chose. Je suis occupé maintenant à instruire un jeune Bernois, protestant, de la légion étrangère. Il a eu le bras traversé de deux balles à Magenta. Je recevrai son abjuration dimanche; il aura pour parrain un zouave qui a perdu un bras au même combat.

« Quand j'arrive dans un hôpital avec quelques paquets de cigares, je m'approche d'un blessé quelconque, je lui cause du bon Dieu, puis, tout haut, je raconte les nouvelles les plus récentes... Tous mes loustics, en entendant parler de Vérone, se lèvent, mettent leur pantalon, accourent, forment un cercle; peu à peu j'arrive en glissant tout doucement à des chapitres plus utiles; sans en avoir l'air, je finis par

trouver le moyen de réfuter leurs préjugés, et tous de s'écrier : C'est pourtant vrai ! Parfois il s'en trouve un qui veut faire le malin, et me dit : Monsieur le curé, je vous avoue que je ne suis pas bigot, moi, je ne crois qu'à ce que je vois... Le cercle attentif se demande comment je vais me tirer de là. Je pourrais répondre par un beau chapitre de Pascal, mais le zouave aime le chemin le plus court ; je dis donc à mes philosophes : Mes amis, croyez-vous à vos boyaux ? — Si j'y crois ! parbleu, fallait bien y croire avant-hier, que j'avais une collique du diable ! — Les avez-vous vus ? — Oh! pour le coup, me voilà flambé... Et les autres camarades de s'écrier : Camarade, vois-tu, t'es une bête, faut pas s'y frotter avec notre aumônier, c'est un zouave du bon Dieu.

« Il y a des zouaves qui savent tout faire. Dernièrement, en visitant les blessés de Melegnano, qui campent sous la tente dans le jardin du collége national, un de ces braves me lit le récit du combat, qu'il vient de terminer. Ce récit en *vers de dix-huit pieds* contenait des pensées sublimes, brûlantes, à côté de certains calembours dans le genre de celui-ci : Mourir un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ! pourvu qu'on meure en héros ! D'ailleurs, ceux que j'ai vus tomber n'ont pas trop à se plaindre... ils ont passé mille ans (Milan) ! Pends-toi !

« Comme vous le voyez, cher ami, je vous raconte simplement ce que je vois, ce que j'entends, je n'exagère rien, je ne fais pas de rhétorique. Je puis m'abuser, mais je suis fou de nos soldats. Pas un ne se plaint. On parle des anachorètes ! mais toute notre armée d'Italie est une armée de deux cent mille anachorètes qui souffrent tout sans murmurer. Il leur faudrait, pour être des saints, deux choses : l'état de grâce et la pureté d'intention. Eh bien, croyez-le, il y en a beaucoup qui en sont là.

« Si le sensualisme peuple l'enfer, c'est l'austérité qui peuple le ciel. Pour beaucoup, si la guerre n'est pas la vertu, elle la prépare. »

Nous n'avons pu résister au plaisir de publier ces deux lettres, qui font autant d'honneur à leurs auteurs qu'aux soldats dont elles sont l'objet.

V

BONTÉ DE CŒUR DU SOLDAT FRANÇAIS.

Nos hommes ne sont pas seulement braves, ils sont bons, généreux, non-seulement les uns pour les autres, mais vis-à-vis de l'ennemi même.

Nous retrouverons les Français dans les hôpitaux, mêlés avec les Autrichiens, mais nous commencerons par le récit de quelques faits honorables et touchants.

— Un jeune sous-lieutenant était parti de Gênes par la pluie, avec un mulet; mais, pendant la nuit, le mulet avait brisé sa corde, et s'était égaré dans la montagne avec les bagages. Quelques jeunes gens riaient tout

bas de la mésaventure du sous-lieutenant, dont les vêtements ruisselaient, et qui n'avait pas d'effets de rechange. Un vieux soldat tira de son sac la seule chemise qu'il contenait, et la remit à l'officier.

— Un Polonais, fait prisonnier à Palestro, racontait que, précipité dans le canal par le furieux élan des zouaves, il allait succomber lorsqu'un soldat zouave, qu'il implorait, lui tendit la main et l'arracha à la mort.

— Le lendemain de la bataille de Marignan, M. Abel Millet, sous-lieutenant, fils de M. Millet, député de l'arrondissement d'Orange, traversait la cité, alors toute silencieuse, quand, tout à coup, il voit, dans une rue isolée, un Autrichien blessé, qui avait passé la nuit à terre, prendre son fusil et se disposer à faire feu sur lui. Sortir intrépidement son révolver, courir sur ce misérable, lui arracher son arme et la jeter à vingt pas ; ce mouvement a été plus prompt que la parole.

Tuer un ennemi tremblant à ses pieds eût été chose trop facile ; plein de cœur et de magnanimité, M. Millet pardonna au téméraire, lui laissa la vie et l'envoya grossir le nombre des prisonniers.

— Le clairon Pajol, du 85e régiment de ligne, ra-

contait ainsi sa rencontre avec un officier ennemi sur le champ de bataille de Solferino :

« Figurez-vous que, pendant que nous nous *chicanions* avec un régiment de Croates, voilà que je mets la main sur un officier. Je le tenais à deux pas, au bout du canon de mon fusil. « Rendez-vous, capitaine ! que je lui dis. — Non ! qu'il répond. — Vous avez tort ; rendez-vous ! — Non ! — Une fois... deux fois... — Non ! non ! » Pour lors, je lâche la détente, et je l'abats. Eh bien ! messieurs, ça m'a fait de la peine : c'était un beau garçon de vingt-cinq ans, et il avait peut-être une famille. »

On demandait au même clairon si le 85ᵉ avait perdu beaucoup d'officiers :

— Cinq tués, dit-il, puis le colonel blessé, le lieutenant-colonel blessé et deux chefs de bataillon blessés. Ah ! reprit-il, et le drapeau que j'oubliais; lui aussi a été *blessé*. — Le porte-drapeau ? — Non, le porte-drapeau n'a rien eu, mais le drapeau a été *blessé*, et crânement, de deux balles. Il avait déjà reçu trois blessures en Crimée, ça lui en fait cinq, mais il est encore solide. »

Pour ces braves gens, le drapeau n'est point une chose, mais un être animé. C'est l'ami de tous les jours autour duquel on se rassemble à l'heure du combat. Tant qu'il est debout, déroulant ses plis tricolores,

rien n'est perdu. Ce soldat parlant des blessures de son drapeau était touchant et sublime.

— Les Milanais étaient émus jusqu'aux larmes en voyant les soins que les soldats français prodiguaient aux blessés. Après le combat, ces hommes s'étaient transformés en gardes-malades et en sœurs de charité. Ils ne distinguaient pas les Autrichiens des Français. C'était à qui serait le plus empressé, le plus patient, le plus sublime de dévouement. Ils prenaient des précautions inouïes pour soulever les blessés sans les faire souffrir, et les charger sur les chariots de transports. Leurs mains rudes devenaient des mains de femmes en touchant aux blessures de leurs ennemis, et ces mêmes hommes, qui, le matin, avaient poursuivi les Autrichiens en les lardant de leurs baïonnettes, s'attendrissaient le soir en regardant leur ouvrage.

VI

DEUX VIEUX SOLDATS.

L'Empereur eut le bonheur de trouver à Alexandrie un vieillard qui avait servi dans les armées françaises à la journée d'Arcole. Il donna au vétéran de la République française la décoration de la Légion d'honneur.

— Un soldat du premier Empire voulut faire encore la campagne d'Italie. Il entra dans les rangs du 52ᵉ régiment de ligne, mais il voulut porter fidèlement le vieil uniforme traditionnel à revers blancs et le chapeau à trois cornes à forme antique. Il combattit vaillamment et l'Empereur ordonna qu'il vînt terminer ses jours à l'Hôtel des Invalides.

9

VII

UNE CANTINIÈRE.

Une cantinière, jeune encore, fut blessée à l'affaire de Turbigo. Ayant vu tomber autour d'elle plusieurs de nos braves, elle s'était emparée d'un fusil et avait chargé à la baïonnette contre les Autrichiens. On avait d'abord pensé que l'amputation était nécessaire : « Je ne la crains pas, avait-elle dit ; mais je m'y refuse, parce que je ne pourrais plus suivre mon régiment. »

Cette jeune héroïne eut le bonheur de conserver sa jambe et de guérir.

VIII

LE 91ᵉ RÉGIMENT DE LIGNE. — LE COLONEL MÉRIC DE BELLEFOND. — LE COLONEL ABBATUCCI. — LE LIEUTENANT DE GUISEUIL. — LE SERGENT LANOU DOMENGÉ.

Le 91ᵉ régiment de ligne s'était déjà vaillamment conduit en Crimée, notamment à la courtine de Malakoff. A Montebello, il se couvrit de gloire et fit des pertes cruelles : son colonel, M. Méric de Bellefond, fut tué à sa tête; il fut remplacé par le lieutenant-colonel Abbatucci.

A la bataille de Solferino, ce régiment se trouva faire tête à une force autrichienne dix fois plus considérable, et sa conduite fut des plus héroïques.

Le colonel Abbatucci eut un cheval tué sous lui;

le lieutenant-colonel Vallet fut blessé et mourut des suites de sa blessure, ainsi que le chef de bataillon de Pongibaud; un autre chef de bataillon, le commandant Meuriche, eut un bras cassé à côté du colonel.

Onze officiers furent tués, quinze blessés; quatre cent quarante hommes sur mille furent mis hors de combat.

L'écharpe du drapeau, atteinte par la mitraille, se détacha; le sergent Lanou Domengé, décoré de Crimée, la releva et la suspendit à sa ceinture.

Le lieutenant de Guizeuil, porte-drapeau, tomba grièvement blessé; deux officiers, qui portèrent successivement le glorieux insigne, tombèrent frappés à mort.

Le sergent Lanou Domengé, quoique blessé, s'élance et ramasse le drapeau dont la hampe était brisée et l'aigle défiguré par la mitraille, et il le serre fortement contre sa poitrine.

A la voix du colonel Abbatucci, qui vole à la défense du drapeau, une poignée de braves, combattant comme des lions, tuent, blessent et dispersent la nuée d'Autrichiens qui les enveloppaient, et conservent leur précieux trésor; rien ne fut perdu.

Le sergent Lanou Domengé fut cité à l'ordre du jour.

Le lieutenant de Guizeuil, que l'on avait cru mort, était resté évanoui sur le champ de bataille, et il eut le bonheur d'échapper aux suites de ses blessures.

IX

LES ITALIENNES.

Rien ne peut égaler le bonheur et l'enthousiasme avec lesquels les femmes particulièrement saluaient l'arrivée en Italie de l'Empereur et de son armée. Les uns disaient : *Nous avons vu l'homme du siècle.* C'était le mot et le cri du peuple. D'autres s'agenouillaient devant les madones qui sont si communément dans les rues et faisaient des prières d'actions de grâces. Chacun portait aux soldats ce qu'il avait, du vin, des jambons; les paysans donnaient de la salade et des radis. Une jeune paysanne, après avoir fait offrande à ces braves de quelques bottes d'oignons, disait ingénûment : « Voyons, que puis-je encore vous donner? Avez-vous

besoin d'autre chose? — Un baiser, répond un galant troupier. — Eh bien oui! là, embrassez-moi; tenez, voulez-vous encore ma bague d'argent? je n'ai pas autre chose, mais ça vous portera bonheur. » Le soldat a accepté à titre de souvenir, quoiqu'il n'eût passé qu'une heure dans le pays.

— Les plus belles et les plus nobles dames se faisaient un bonheur de soigner les blessés. « C'est un plaisir de veiller auprès des Français, disait une dame à côté du lit d'un jeune soldat amputé de la veille, ils savent si bien nous remercier qu'on leur rendrait service pour la seule récompense de ce remercîment. » — Ceci dit en italien avait un charme inexprimable. Le soldat cherchait une jolie phrase pour répondre : la dame lui posa doucement la main sur la bouche pour lui éviter cet effort. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

« Il souffre beaucoup de son bras, il a même une fièvre assez forte déjà, mais il guérira. Hier l'Empereur lui a appliqué l'excellent remède que voici. »

Elle prit sous l'oreiller du malade un ruban rouge auquel était attachée une croix de la Légion d'honneur. Le jeune soldat sourit.

« Et vous pouvez dire, ajouta la dame, que celle-là

est bien gagnée; il paraît que nous avons fait des actions d'éclat. »

Dans la journée de Solferino, ce jeune homme était monté le premier à l'assaut du mamelon des Cyprès.

X

CONFIANCE DES FRANÇAIS DANS LA VICTOIRE. — LES MARCHANDS FRANÇAIS.

Le Français ne doute jamais de la victoire, et le soldat n'est pas le seul qui ait cette confiance. Dès l'annonce de la guerre, il n'y a pas un homme en France qui ne compte positivement sur le succès de nos armées.

Un industriel, un capitaliste n'hésitent pas à risquer leur travail et leur argent, et à spéculer sur la victoire à venir.

« Ah! si j'avais un peu d'argent, disait un jour le nommé M..., ouvrier cartonnier, en regardant passer un régiment qui s'en allait, escorté par la foule, s'embarquer au chemin de Lyon pour se rendre en Italie;

si j'avais seulement un ou deux billets de mille francs, je sais bien ce que je ferais! — Eh bien! que feriez-vous, mon ami? lui demanda un monsieur d'un certain âge placé près de lui, et qui avait entendu cette réflexion. — Eh bien! je ferais des lampions! — Des lampions? — Oui, des lampions-lanternes, que je serais sûr de vendre à la première victoire. — Mais c'est une idée, voici mon adresse, apportez-moi demain un échantillon, et je pourrais vous donner les fonds nécessaires, à la charge de partager les bénéfices. »

Ainsi dit, ainsi fait. L'ouvrier apporte le lendemain son spécimen, et le monsieur donne les premiers fonds.

La bataille de Magenta fit réussir la spéculation. Moyennant trois mille francs on avait fabriqué cent mille lanternes, qui, vendues à raison de vingt centimes la pièce, formaient une recette de vingt mille francs, soit dix-sept mille francs de bénéfice net.

— Un cabaretier de la Joliette, à Marseille, avait imaginé de décorer son enseigne d'un tableau approprié à la circonstance du passage des troupes qui s'embarquaient pour l'Italie. On y voyait un chasseur de Vincennes assis par terre et fumant tranquillement sa pipe. Devant lui, deux grenadiers autrichiens croi-

saient leurs baïonnettes d'un air menaçant, mais sans avancer. Au-dessous on lisait ces mots :

« Eh bien, il ne nous attaquera donc pas ce petit Français !

— J'attends que vous soyez six. »

— Un propriétaire de Roanne, M. N. C., envoya à l'armée d'Italie une pièce de vin blanc du meilleur coteau de Mailly Bourgogne; elle fut adressée au général Herbillon, commandant de la place de Gênes, et lui arriva quelques jours avant la bataille de Magenta. Voici l'accusé de réception :

« ARMÉE D'ITALIE. — COMMANDEMENT MILITAIRE DE GÊNES.

« Monsieur,

« Le *bourgogne* dont vous avez annoncé le départ par votre dépêche du 20 mai est arrivé à bon port et a été mis à ma disposition par le syndic de Gênes.

« M. le maréchal Vaillant, major général, auquel j'ai demandé des instructions, a pris les ordres de Sa Majesté.

« L'Empereur veut que la pièce de vin soit laissée à Gênes et distribuée aux malades et aux blessés. Il pense donner ainsi au *bourgogne* la destination la plus

conforme aux sentiments dont son envoi a été l'expression.

« Je remplirai les intentions de Sa Majesté, qui a été fort sensible à votre généreuse pensée, et m'a chargé de vous en témoigner sa satisfaction.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Le général de division commandant militaire de Gênes,

« *Signé* HERBILLON.

« *A M. N. C..., propriétaire à Roanne, sous le couvert de M. le maréchal de Castellane.* »

XI

LES CHIRURGIENS MILITAIRES. — LES MALADES. — LES HOPITAUX.

Tous ceux qui prodiguent leur dévouement aux soins que réclament les malades et les blessés ont les droits les plus incontestables à nos respects et à notre reconnaissance. Tout le monde applaudit au zèle infatigable des ministres de la religion qui consolent, encouragent le soldat jusqu'à sa dernière heure, et qui lui ouvrent les portes du ciel quand il succombe. Tout le monde est pénétré d'admiration devant ces jeunes sœurs de charité qui volent partout où l'homme est souffrant, et qui se font respecter et bénir de l'infidèle comme du chrétien. Mais on ne sait pas toujours assez quels sont les services rendus par les chirurgiens militaires. Il y a

toutefois un nom, entre mille autres, qui a conservé une popularité méritée; c'est celui du vieux compagnon de Napoléon Ier, du chirurgien qu'il a recommandé à la postérité dans son testament, du baron Larrey. Le fils de Larrey a pris auprès de Napoléon III la place que le père avait occupée auprès du glorieux chef de la dynastie. Nous l'avons vu à Solferino partager les dangers du souverain et affronter les boulets dont son cheval était atteint. La présence d'Hippolyte Larrey à côté de l'Empereur est une chose toute simple pour le combattant; la chirurgie militaire est toute personnifiée pour lui dans le nom de Larrey; cela est si vrai que les soldats appellent leurs chirurgiens de régiment des Larrey.

Le chirurgien militaire s'expose aux mêmes dangers que le soldat, et il s'y expose de sang-froid. Il se précipite sous le feu des canons ennemis, à travers une grêle de balles et de mitraille, pour arracher à la mort les glorieuses victimes de la guerre. Tant que dure le combat, le chirurgien se multiplie, faisant le premier pansement sur le champ de bataille même. Couvert de sang, trempé de sueur, il n'abandonne pas son œuvre un seul instant.

La bataille est finie, une nouvelle tâche, et plus considérable encore, arrive pour le chirurgien. C'est alors qu'il faut examiner les blessures, déterminer le

traitement, faire les opérations et les amputations. A Solferino, le lendemain de la bataille, on a pu voir des chirurgiens qui, depuis quarante-huit heures, n'avaient pas pris un instant de repos; placés devant un blessé, ils reprenaient de nouvelles forces et oubliaient leurs fatigues.

Dans ce grand travail de courage et de dévouement, le chirurgien ne voit que ses blessés. Ici, plus de distinction; le plus humble soldat sera le premier pansé, s'il est le plus grièvement blessé. La nationalité même disparaît devant le chirurgien; le blessé ennemi n'est qu'un homme souffrant à qui il doit tous ses secours.

Un voltigeur du deuxième régiment de la garde impériale tombe blessé d'une balle à la jambe. Un chirurgien accourt et le panse sur le champ de bataille; pendant le pansement, une autre balle emporte l'oreille du blessé. « Sacrebleu, dit celui-ci, allez-vous-en d'ici; si vous étiez tué, qui est-ce qui panserait les autres? — Tué? répond le chirurgien, est-ce qu'un chirurgien est jamais tué? » Et il achève le pansement sans se troubler des balles qui sifflent autour de lui.

Ce n'est pas seulement pendant et après les batailles que le corps médical rend des services à l'armée. Il installe et surveille les hôpitaux comme les ambulances; il entretient la santé du soldat, il conserve dans les camps l'hygiène publique et privée. Grâce à la vigi-

lance et aux lumières de nos officiers de santé, le nombre des soldats malades n'était pas plus grand, proportion gardée, en Italie que dans les garnisons françaises; on y a peu vu de ces typhus et de ces fléaux épidémiques qui déciment si souvent les armées.

Il serait impossible de rapporter les traits innombrables qui se rapportent à la chirurgie militaire. Nous en citerons un qui fait autant d'honneur au blessé qu'au chirurgien.

Un soldat était dangereusement blessé à l'épaule et au bras droit. Le chirurgien-major jugeait l'amputation nécessaire. « Et si on ne me fait pas l'amputation? dit le soldat. » Il y a huit à parier contre deux que tu mourras, répond le chirurgien. — J'ai donc encore deux chances pour moi; je les joue. J'ai ma mère à nourrir, et j'aime mieux encore être mort que manchot. »

L'Empereur passe à Milan, et ce soldat est un de ceux qu'il décore. A peine l'Empereur est-il sorti de l'hôpital que le soldat appelle le chirurgien-major. « Coupez-moi le bras, lui dit-il. — Tu as donc changé d'idée? — Tiens, parbleu! j'ai la croix; je veux vivre. — Et ta mère? — Eh bien! la mère aura pour vivre la pension de ma croix, et moi, j'entrerai aux Invalides. »

Le chirurgien-major fit l'amputation. Il disait, en

parlant du courage du soldat : « Il n'a pas subi l'opération, il y a assisté. »

— A propos de ce trait de courage, on peut en citer un autre. Un jeune capitaine de zouaves était couché sur un matelas dans une ambulance; un de ses amis venant à passer, il l'appelle :

« Vous me voyez, dit-il, dans la position d'un homme à qui on vient de couper la jambe.

— Est-ce possible? fit l'ami étonné de tant de sang-froid.

— *Très-possible, et la preuve en est qu'il ne m'en reste plus qu'une.* Cela ne m'empêchera pas de marcher, puisqu'on trouve des jambes chez le fabricant, mais je crois que cela me fera du tort auprès des dames.

— Avez-vous beaucoup souffert?

— Un peu ; mais je vous jure que c'était très-supportable et qu'on se fait une idée exagérée du bistouri. »

Nous avons déjà signalé souvent les soins prodigués par nos soldats aux blessés, aussi bien aux Autrichiens qu'aux compatriotes. La gourde s'approchait des lèvres de ceux qui respiraient encore ; ils soutenaient par dessous les bras ceux qui marchaient, ils portaient doucement ceux qui n'avaient plus la force de remuer.

Dans les hôpitaux, la gaieté gauloise soutient et distrait ceux qui souffrent ; les moins malades trouvent la force de faire des calembours et de faire rire les autres. De temps en temps un caporal raconte des histoires et captive les attentions.

XII

SENTIMENTS DU SOLDAT AU SUJET DU RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX.

Au moment de la signature de l'armistice, ce fut déjà une joie parmi les soldats ; ils préparaient des divertissements de toutes sortes. Mais à la nouvelle de la paix, ce fut une explosion de transports et de réjouissances. Le camp devenait ce qu'on a vu en Crimée comme en France, un théâtre, une salle de concerts, une foire.

Nous ne pouvons mieux faire que de donner une lettre écrite par un jeune Franc-Comtois, le 15 juillet, sur la rive gauche du Mincio.

« Nous avons la paix ! Aussitôt que la nouvelle a été connue, voilà tout le camp sens dessus dessous. Les malins avaient songé tout de suite à tirer parti de la trêve en divertissements ; nous avons fait des joutes sur ce gringalet de Mincio, qui avait l'air de vouloir nous manger, et qui n'est pas à moitié profond comme le Doubs. Nous organisons une école de natation avec de vieilles barques et des caisses à biscuit.

« Dans ma compagnie, on a mis en réquisition quatre charpentiers pour construire un petit théâtre volant, où l'on va jouer une pièce faite en une nuit par le lieutenant de la 2e du 1er, et qui a pour titre *les Étapes amoureuses*. On m'a dit que c'était très-drôle ; je vous en enverrai des passages, parce que je dois copier un rôle pour mon adjudant, qui représentera la jeune première.

« Chacun s'occupe ; on veut faire des potagers, mon clairon veut semer de la graine de radis, les sapeurs ont bâti une escarpolette monstre et un jeu de quilles ; mon caporal, qui est menuisier, a reçu une commande de jeux de tonneaux ; bref, on s'organise de son mieux pour tuer le temps.

« En attendant, on a transformé depuis hier la cantine en café chantant. Les voltigeurs ont dressé une tente avec des toiles d'emballage et des tuni-

ques d'Autrichiens; les pionniers ont creusé une cave où nous avons de la bière fraîche à deux francs le cruchon. Les provisions commencent à arriver par Milan.

« Les zouaves, qui sont dans notre voisinage, ont déjà organisé une véritable foire, où chacun se rend par curiosité; il y a de tout : les uns, montés sur des tonneaux, chantent des chansonnettes comiques de circonstance; les autres montrent des chiens, des chats, des lapins savants ! Où les ont-ils trouvés, comment sont-ils là et non pas dans la popotte de l'escouade ? Voilà ce qu'on ne saura jamais. Il y a des chœurs d'orphéonistes, des assauts de force, des luttes au bâton, au chausson, que sais-je encore? Il y a jusqu'à des jeux de hasard, comme aux fêtes de village; j'y ai vu des jongleurs, des ventriloques, des acrobates. De quoi ne se compose pas un régiment de zouaves? Des peintres sont occupés à charbonner des toiles immenses, des emblèmes, des épisodes de guerre.

« On parle, pour demain soir, d'un bal travesti que doivent donner les zouaves; les costumes seront en papier pour la plupart; l'illumination s'annonce des plus originales.

« Les officiers encouragent toutes ces joyeuses folies, qui rendent le temps moins long; on dit que nous devons rester encore quelque temps ici. »

On peut dire que si nos soldats ne redoutent pas les travaux de la guerre, ils aiment les loisirs de la paix.

XIII

LES PRISONNIERS AUTRICHIENS EN FRANCE.

On sait quelles terreurs on avait jetées dans l'esprit des soldats autrichiens. Les Français leur avaient été peints comme des cannibales, qui dévorent ou au moins massacrent leurs prisonniers. Un Autrichien pris par un Français faisait le signe de la croix et recommandait son âme à Dieu, comme s'il eût marché au supplice. Ils furent bientôt détrompés ; ils apprirent en Italie ce qu'étaient les officiers et les soldats de la France, ils surent en France ce qu'était la population de notre pays.

— Un capitaine s'était retranché dans une maison

de Ponte di Magenta, et il s'y était défendu jusqu'à ce qu'il n'eût plus avec lui qu'un jeune sous-lieutenant et un soldat ; on les fit prisonniers, et on les désarma tous les trois. Mais le général devant lequel ils furent conduits fit rendre aux deux officiers leurs épées. « Vous avez assez bravement combattu, leur dit-il, pour garder vos épées. »

— Les soldats prisonniers étaient presque toujours exténués de fatigue; les officiers et les soldats ne songeaient qu'à les nourrir. Un voltigeur de la garde impériale jeta un jour dans un waggon de prisonniers un pain destiné à ses camarades et à lui-même.

— Les journaux ont dit de toutes parts comment les prisonniers ont été accueillis en France. A Strasbourg, à Vannes, à Marseille, à Tarbes, à Compiègne, à Orléans, partout on s'empressa de leur faire oublier le malheur de leur captivité. C'était à qui leur donnerait du vin, du tabac, des cigares. Les pauvres étrangers étaient touchés, et se confondaient en remercîments. « Si je n'avais mon père et ma mère, disait l'un d'entre eux, je voudrais rester en France. »

— On lit dans le journal *l'Orléanais* le trait suivant, qui est vraiment touchant :

« L'autre jour, quand les prisonniers autrichiens parcouraient les rues de notre ville, une foule nombreuse s'assemblait sur leur passage; on se pressait, on se bousculait pour les voir. Cette curiosité n'avait rien, du reste, de blessant pour eux ; en France, on sait compatir aux souffrances de l'ennemi vaincu, et l'on n'a de haine que contre ceux qui sont forts. Pour celui qui est tombé, on ne ressent plus que de la pitié et de la commisération, car l'on sait estimer le courage aussi bien chez un étranger que chez un Français.

« Tout à coup les prisonniers se trouvent en face d'un petit garçon de sept à huit ans, qui était parvenu à se faufiler entre les jambes des grandes personnes. Le petit garçon les regarde avec attention, puis, quand il les a bien considérés, il les salue profondément.

« Un colonel qui faisait partie du détachement fut flatté de cette marque de déférence de la part d'un si jeune enfant. Il le prit alors dans ses bras et lui demanda, dans le meilleur français qu'il put : Pourquoi nous as-tu salués, mon petit enfant? — Parce que, répondit-il, on m'a dit que vous étiez bien malheureux. — Hélas, oui, mon enfant, dit le colonel en fondant en larmes. Mais c'est bien à toi de respecter ainsi le malheur ; si j'avais quelque chose à te donner pour le plaisir que tu m'as fait, je te l'offrirais, mais je ne puis que t'embrasser; veux-tu que je le fasse?

« L'enfant tendit sa joue rose au prisonnier, qui l'embrassa avec effusion, au milieu de la vive émotion des nombreux spectateurs de cette scène aussi simple que touchante. »

XIV

QUELQUES LETTRES DE SOLDATS.

Les lettres adressées par les soldats à leurs familles et à leurs amis sont en général empreintes d'un caractère de naïveté qui rend mieux que tout autre éloge l'impression reçue par l'armée. Elles ont en outre un cachet tout particulier, qui leur donne quelque chose de piquant. Nous pensons bien faire en plaçant sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns de ces échantillons du style militaire. Nous avons mis deux lettres de côté, indépendamment de celles que nous avons déjà citées dans le cours de cet ouvrage; elles nous ont paru présenter un intérêt plus marqué.

De ces deux lettres, nous en avons rapproché trois,

écrites par des soldats autrichiens, et que le sort des armes a fait intercepter. On pourra comparer le caractère des deux nations : au surplus, les positions n'étaient pas les mêmes.

— Un grenadier du troisième régiment de la garde impériale écrit à un de ses camarades après la bataille de Magenta :

« Milan, 9 juin, 4 heures du soir.

« Mon vieux camarade, que n'étais-tu là ! tu aurais vu un beau tableau. Je veux parler de la bataille du 4 juin. Ce jour-là la compagnie descendait de grand'-garde, de Trécate, à deux lieues du Tessin. Nous partîmes à sept heures du matin, et à dix heures nous étions de l'autre côté du fleuve. Après cinq minutes de repos, nous avançâmes, et la compagnie fut déployée en tirailleurs. Nous fîmes à peu près deux kilomètres. A ce moment-là, Pépin disait au caporal Ménard : « Ah ! bien oui, les Autrichiens, nous ne les joindrons pas aujourd'hui, ils sont à plus de deux lieues d'ici. » Mon vieux ! il n'avait pas lâché la dernière syllabe, qu'un coup de canon, parti d'une redoute occupée par les Autrichiens, lui donnait un démenti formel. Après le boulet, les balles et les fusées suivirent. Le général

Wimpffen accourut alors et dit à notre colonel : Colonel, enlevez-moi cette position avec votre régiment. — Nous marchâmes aussitôt en avant; mais lorsque les Autrichiens nous virent à bonne portée, les boulets, les balles et les fusées se mirent à pleuvoir sur nous comme la grêle, et cinq à six de ces fusées arrivèrent en sifflant comme des serpents au milieu de nos bataillons. Quelques grenadiers se baissèrent pour les éviter; mais le colonel, en les voyant, s'écria : — Qu'est-ce que c'est que ça, grenadiers !!! Oh! alors, mon vieil ami, les grenadiers relevèrent la tête, et répondirent au colonel par le cri de *vive l'Empereur!* et à la baïonnette!... Quelques instants après, la redoute était prise et l'ennemi fuyait.

« Cependant les Autrichiens, nous voyant peu nombreux, revinrent à la charge. Trois fois ils nous attaquèrent et trois fois ils furent repoussés. Enfin, nous allions être *ratiboisés*, quand les zouaves de la garde arrivèrent, puis d'autres corps. Mais l'Autrichien, de son côté, fit avancer de Milan des forces considérables, tandis que, du nôtre, Canrobert et d'autres encore arrivaient, de façon qu'à sept heures du soir deux cent mille hommes environ se trouvaient aux prises. Enfin, cela dura jusqu'à dix heures du soir, et l'ennemi perdit la bataille.

« En montant à l'assaut, nous perdîmes beaucoup de

monde; mais c'est égal, le 3e grenadiers s'est crânement battu tout de même, et le colonel Metman n'a pas froid aux yeux, je t'en réponds. On parle beaucoup de nous dans l'armée, et quand on vous dit : — De quel régiment de grenadiers êtes-vous? — Du 3e. — Ah! b....., répond-on, vous avez été rudement étrillés. — Nous avons été complimentés de tout le monde. Canrobert a dit : — Comment, c'est le 3e grenadiers qui a enlevé cette redoute? Honneur au 3e grenadiers!

« En arrivant à Milan, nous avons été couverts de fleurs, de bonbons, de vivat et de tout le tremblement par la population. Les jeunes filles nous baisaient les mains; cela m'allait assez.

« Ton ami dévoué, L...,

Soldat au 3e grenadiers de la garde, à Milan
(Armée d'Italie.)

« *P. S.* Bonjour aux camarades. Le futur à Lisa, le vieux Stanislas, le tambour, a été tué. Adieu le mariage!

« P... a encloué un canon. Il est porté pour la *cocotte.*

— Un jeune homme du Havre, sergent de grena-

diers, adresse à son père la lettre suivante, qui renferme aussi des détails intéressants :

« Novare, 11 juin.

« Je vais t'apprendre une nouvelle qui va t'affliger : j'ai été blessé à la bataille de Magenta ; le 4 de ce mois, j'ai reçu une balle dans la cuisse, entre l'aine et le genou ; la balle n'a pas encore pu être extraite.

« Je vais te donner quelques détails sur ce que j'ai vu : nous étions, le 4, au matin, campés à 3 kilomètres de Novare ; nous reçûmes l'ordre, à neuf heures, de changer de position ; à dix heures, nous étions sac au dos. On nous fit prendre la direction de Milan ; au bout de deux heures et demie de marche, on nous fit camper dans un champ de blé, pour attendre les événements ; on commençait à entendre au loin le canon gronder. Il y avait à peine une heure et demie que nous nous reposions, quand un aide de camp vint avertir le général de division de partir immédiatement, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Les gamelles furent renversées, les tentes enlevées ; une demi-heure après, nous étions en route : nous courions plutôt que nous ne marchions. Une heure et demie après, nous étions sur le pont du Tessin, que les Autrichiens avait tenté de faire sauter ; c'est là que le feu avait été ouvert, car

je vis quelques blessés; nous commencions à voir de quoi il retournait.

L'Empereur nous vit arriver au pas gymnastique, il parut satisfait; j'ai remarqué qu'il souriait. Nous avions le pied en Lombardie; nous entendions la canonnade et la fusillade bien distinctement. Un aide de camp vint nous prévenir de nous porter sur le flanc droit; on quitta la route pour prendre la plaine, on hâtait le pas, la fusillade se rapprochait de plus en plus, je commençais à croire qu'il fallait en découdre; nous étions déjà harassés de fatigue, tout le monde se taisait d'un commun accord; une élévation, occasionnée par le chemin de fer, nous barrait le passage, les cris : *En avant!* partirent de toutes parts, les tambours et clairons commencèrent à battre la charge, enfin nous arrivâmes au sommet, tout haletants. D'après les blessés rencontrés à chaque pas, l'affaire devait être sérieuse; les Autrichiens menaçaient de nous tourner, il était temps que la division arrivât : ça les fit arrêter. On commença le feu; une heure après, on ne se reconnaissait plus : le régiment était confondu, chacun travaillait de son mieux; j'avais à peine brûlé dix cartouches, que je vis sept ou huit Autrichiens à une vingtaine de pas de moi; j'avais un sous-lieutenant qui me suivait de près; je m'élançai à leur poursuite, espérant *jouer de la fourchette*, et en abattre quelques-

uns, lorsque tout à coup je me sentis frappé; j'essayai de faire quelques pas de plus; ce me fut impossible : je m'affaissai; les balles tombaient comme la grêle à côté de moi; j'eus la force, à l'aide de mes mains, de me mettre à l'abri du feu; je restai jusqu'au soir dans cette position.

Pendant que j'étais couché par terre, je vis passer beaucoup de blessés : le premier que j'aperçus fut le lieutenant-colonel B..., blessé aux jambes; je vis ensuite mon capitaine, blessé à la tête; puis, un sergent de ma compagnie ayant reçu une balle dans le bas-ventre, mais pouvant marcher. Vers les sept heures, je reconnus le porte-drapeau, je l'appelai et le priai de me faire transporter à l'ambulance. Dans le même moment passaient une quarantaine de prisonniers autrichiens; il donna l'ordre qu'on me relevât; comme j'avais la fièvre, il fit retirer la capote de quatre Autrichiens pour me couvrir. Ces quatre Autrichiens me transportèrent à la première ambulance, où j'arrivai entre huit et neuf heures. Je vis à l'ambulance un sergent-major blessé, comme moi, à la cuisse droite; seulement la balle avait traversé. On avait allumé de grands feux, et, à mesure que les blessés arrivaient, on les plaçait autour; je fus pansé en arrivant par un médecin qui ne put trouver la balle...

« Je me trouve maintenant à l'hôpital de Novare, où

je suis très-bien. Les médecins sont remplis d'attentions pour leurs blessés, les employés y sont très-affables; à sept heures, on nous donne une petite soupe; à onze heures, un potage au vermicelle, une portion qui en ferait trois ordinaires, moins de pain que de viande, un verre de vin; le soir, à six heures, une soupe au pain, une portion comme le matin. Beaucoup de dames de la ville viennent journellement nous visiter; elles nous distribuent des oranges, des gâteaux, des bonbons, des cigares : la plupart de ces dames sont très-aimables, parlant assez le français pour causer; j'ai fait la connaissance de plusieurs d'entre elles; elles doivent me faire boire de leur bon vin. Nous causons ensemble; je leur parle de Paris, des théâtres, des bals, des toilettes, etc. Ce n'est que le 9 qu'on m'a donné un lit; il y avait cinq jours que je couchais par terre.

« Ton fils, H. Gravier.

« *P. S.* Quand ma balle sera extraite, je te l'enverrai. »

— Voici maintenant trois lettres de soldats autrichiens du corps du général comte de Clam-Gallas :

« Bergame, 2 juin.

« Mes chers parents,

« Dans ma lettre du 20 du mois passé je vous avais dit que nous resterions à Vérone; cependant, nous n'y avons passé qu'une nuit, car le lendemain l'ordre est venu de nous rendre à Milan, et puis, sur le chemin, un télégraphe est venu devant nous pour nous arrêter à Bergame. Donc, nous sommes venus ici de Vérone, par Brescia, le lundi soir; et mercredi, c'est-à-dire le 1er, j'étais aux avant-postes; mais nous n'avons aperçu qu'une patrouille ennemie, qui s'est retirée en nous voyant. Demain nous allons plus loin, car le fameux brigand *Karibaldi* est par ici, et nous avons l'ordre de le chasser. J'aimerais mieux me battre contre des soldats réguliers; mais jusqu'à ce que vous receviez cette lettre, nous nous serons certainement battus. Depuis que j'ai quitté Leipzig, nous n'avions vraiment pas une heure pour nous reposer, et depuis cinq jours nous ne nous sommes pas même déshabillés; mais ce n'est pas encore le pire, car la pluie tombe que c'est un plaisir, et, n'ayant pas même d'abri, nous sommes tout trempés et ruisselants d'eaux.

« J'aimerais savoir comment vous êtes à la maison

et ce que vous pensez de ce que je ne suis pas encore officier. N'importe, je le serai bientôt; mais j'ai fait l'expérience que le monde est bien ingrat et rempli de méchants, même ceux qui devraient être les plus justes. J'ai perdu mon capitaine. Pauvre Kopp! quel brave homme c'était! Cependant c'est à cause de lui que je ne suis pas encore officier. Je vous dirai cela si Dieu me ramène enfin chez nous. Mon nouveau capitaine s'appelle Artzer.

« Mes chers parents, pensez quelquefois à moi, et ne soyez pas tristes : le bon Dieu m'aidera, et peut-être je ne mourrai pas. Je n'aurais pas peur du tout si je ne pensais pas que mes parents et mes frères et sœurs resteront en vie, si je pouvais recevoir un seul baiser.

« On mène à Vérone, de Milan et de Piémont, deux ou trois cents blessés chaque jour. J'ai parlé avec plusieurs, surtout avec un qui était avec moi à l'école, et qui est entré dans un autre régiment, et que j'ai accompagné au chemin de fer. Maintenant, il est revenu lieutenant et est blessé, à Vérone.

« Je vous dirai un jour, si je retourne à la maison, comme on nous a bien reçus en Allemagne. C'était partout une fête. On nous a accueillis avec grande joie. Il n'y a rien qui ressemble aux Bavarois. On nous a si bien traités! Et puis viennent les Saxons. A l'étranger, nous avons passé par Dresde, Leipzig, Bamberg, Vurn-

berg, Hof et Munich ; en Tyrol, par Küfstein et Inspruck, toujours en chemin de fer, et puis par Botzen, Bruëen, Trient, Roveredo, Vérone, Brescia, et me voilà à Bergame.

« L'Italie est bien belle; le pays est magnifique, mais il est habité par un vilain peuple, qui nous déteste; il y a de bien belles filles, mais elles ne sont pas pour nous.

« Adieu, mes chers parents; écrivez-moi à Bergame ; j'aurai bien ma lettre. Je vous embrasse avec mes frères et mes sœurs.

« Votre fils affectueux,

« CARL HOFFER. »

« Bergame, 5 juin.

« Mes chers parents,

« Je ne vous écris pas cette lettre avec grande joie, et je vous apprends que mon sort n'est pas bon du tout, mais au contraire bien triste, car nous ne nous reposons nulle part ; et je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, et à chaque instant peut venir l'ordre d'aller plus loin, et tout cela est bien triste et bien désagréable. Nous avons passé par la Bavière et la Saxe, qui ne sont pas des provinces de notre empereur;

mais où on nous a reçus partout très-bien, avec beaucoup de bonté; et on nous a fêtés dans toutes les villes; et puis j'ai été aussi en Tyrol, et maintenant je suis en Italie, où personne ne veut des billets de banque, et il n'y a que l'or et l'argent qui aient cours.

« Mon cher père, ma chère mère, je vous souhaite bonne santé, et à mes frères et à mes sœurs; je salue tous mes bons amis, et je suis votre fils obéissant,

« JOHANN. »

« Bergame, 5 juin.

« Ma chère mère,

« J'écris ces lignes en pleurant ma malheureuse vie de soldat, qui me navre jusqu'au fond du cœur. Je prie Dieu que ces lignes trouvent ma chère mère en bonne santé, et mes sœurs aussi. Écrivez-moi si vous recevez cette lettre. Je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, où les billets de banque ne servent pas, et où on ne veut que de l'or ou de l'argent. Nous n'avons de repos nulle part, et à chaque instant il faut marcher, et juste, dans ce moment, nous avons l'ordre de partir encore d'ici, ou pour le champ de bataille ou pour le camp. Nous sommes venus par la Saxe et la Bavière, qui sont des provinces étrangères, où on nous

a partout très-bien reçus, et où on nous donnait tout ce que nous voulions, à boire et à manger pour rien. On nous a fêtés dans chaque ville où nous sommes venus en Allemagne. Je prie Dieu au moins de me conserver la santé, et à ma mère et à mes sœurs aussi.

« Je suis votre fils obéissant,

« Frantz. »

Nous donnons toutes ces lettres au public sans réflexion aucune, afin de ne rien diminuer de l'intérêt qui s'attache à leur originalité.

XV

ORDRES DU JOUR, PROCLAMATIONS, DISCOURS ET ADRESSES

ORDRE DU JOUR DE S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON AU 5e CORPS D'ARMÉE.

« Soldats du 5e corps de l'armée d'Italie,

« L'Empereur m'appelle à l'honneur de vous com-
« mander. Plusieurs d'entre vous sont mes anciens ca-
« marades de l'Alma et d'Inkermann. Comme en Cri-
« mée, comme en Afrique, vous serez dignes de votre
« glorieuse réputation. Discipline, courage, ténacité,
« voilà les vertus militaires que vous montrerez de
« nouveau à l'Europe, attentive aux grands événe-
« ments qui se préparent. Le pays qui fut le berceau

« de la civilisation antique et de la renaissance mo-
« derne va vous devoir sa liberté ; vous allez le déli-
« vrer à jamais de ses dominateurs, de ces éternels
« ennemis de la France dont le nom se confond dans
« notre histoire avec le souvenir de toutes nos luttes
« et de toutes nos victoires.

« L'accueil que les peuples italiens font à leurs libé-
« rateurs témoigne de la justice de la cause dont l'Em-
« pereur a pris la défense.

« *Vive l'Empereur ! vive la France ! vive l'indépen-*
« *dance italienne !*

« Le Prince commandant en chef le 5e corps
« de l'armée d'Italie,

« Napoléon (Jérôme). »

PROCLAMATION DU PRINCE NAPOLÉON AUX TOSCANS.

« Habitants de la Toscane,

« L'Empereur m'envoie dans vos pays, sur la de-
« mande de vos représentants, pour y soutenir la
« guerre contre vos ennemis, les oppresseurs de l'I-
« talie.

« Ma mission est exclusivement militaire ; je n'ai pas « à m'occuper et je ne m'occuperai pas de votre orga- « nisation intérieure.

« Napoléon III a déclaré qu'il n'avait qu'une seule « ambition, celle de faire triompher la cause sacrée de « l'affranchissement d'un peuple, et qu'il ne serait ja- « mais influencé par des intérêts de famille. Il a dit « que le seul but de la France, satisfaite de sa puis- « sance, était d'avoir à ses frontières un peuple qui « lui devra sa régénération.

« Si Dieu nous protége et nous donne la victoire, « l'Italie se constituera librement ; et, en comptant « désormais parmi les nations, elle affermira l'équi- « libre de l'Europe.

« Songez qu'il n'est pas de sacrifices trop grands « lorsque l'indépendance doit être le prix de vos efforts, « et montrez au monde, par votre union et par votre « modération, autant que par votre énergie, que vous « êtes dignes d'être libres.

« Livourne, 23 mai 1859.

« Le commandant en chef du 5e corps,

« Napoléon (Jérôme). »

PROCLAMATION DU ROI DE SARDAIGNE A SON ARMÉE
APRÈS LE COMBAT DE PALESTRO.

« Soldats !

« Un nouveau et splendide fait d'armes a été signalé « aujourd'hui par une nouvelle victoire.

« L'ennemi nous a vigoureusement attaqués à Pa- « lestro. Il a lancé la plus grande partie de ses forces « contre notre droite, pour empêcher notre jonction « avec le corps du maréchal Canrobert.

« L'instant était solennel : nos troupes étaient de « beaucoup inférieures en nombre à celles de l'ennemi, « mais les assaillants avaient devant eux les valeureux « soldats de la 4e division, conduits par le général « Cialdini et l'incomparable régiment du 3e zouaves, « qui a puissamment contribué à la victoire en com- « battant aujourd'hui dans nos rangs.

« La mêlée a été meurtrière, mais à la fin les troupes « alliées ont repoussé l'ennemi, après lui avoir fait « éprouver de graves pertes, parmi lesquelles un gé- « néral et plusieurs officiers.

« Nous avons fait environ mille prisonniers; huit « canons ont été pris à la baïonnette, cinq par les « zouaves, trois par les nôtres.

« Au moment même où se livrait le combat de Pa- « lestro, le général Fanti, à la tête des troupes de la « 2e division, repoussait également avec succès une « attaque des Autrichiens sur Confienza.

« Sa Majesté l'Empereur, qui est venu visiter le « champ de bataille, a exprimé sa très-vive satisfac- « tion et apprécié l'immense avantage du succès de la « journée.

« Soldats !

« Persévérez dans vos sublimes dispositions et je « vous donne l'assurance que le ciel couronnera votre « œuvre si courageusement entreprise.

« VICTOR-EMMANUEL. »

ADRESSES
DE LA MUNICIPALITÉ DE MILAN AUX SOUVERAINS ALLIÉS

A SA MAJESTÉ LE ROI VICTOR-EMMANUEL II
LA VILLE DE MILAN.

« Sire,

« Le vœu public est que Votre Majesté, à qui, par « un miracle de concorde, ont été confiées les destinées « de la patrie commune, prenne le plus tôt possible « en main le gouvernement et la direction des affaires « publiques de ce pays. Ce vœu avait été solennelle- « ment proclamé par nos volontaires, d'abord par ser- « ment devant Dieu, ensuite par le sang devant le « canon de l'Autrichien.

« Aujourd'hui le conseil de la commune représen- « tant la population milanaise, à l'unanimité des voix, « et par une acclamation irrésistible, a approuvé et « adopté l'adresse que les corporations municipales « avaient envoyée à Votre Majesté le 6 du courant, et « qui lui a été présentée le lendemain au quartier géné- « ral de San Martino de Trecate.

« Sire, dans la résolution du conseil de la commune « de Milan, Votre Majesté verra une nouvelle preuve « que les vérités du cœur n'ont pas deux manières de « s'exprimer. Nous vous appartenons par la persua- « sion, par l'affection, par la nécessité géographique, « par le droit historique de l'acte de fusion de 1848, « confirmé par les onze années de préparation, de « souffrances qui resteront ineffaçables dans l'histoire « des peuples, comme un exemple sublime de ce que « peut la persévérance dans de justes desseins, ainsi « que la dignité dans les malheurs publics.

« Sire, cette population a beaucoup gagné, parce « qu'elle a beaucoup souffert. Votre Majesté a été appe- « lée par le vœu de toute l'Italie, par le respect de « l'Europe, l'assentiment de la France, à consoler les « douleurs de la nation et à recueillir les fruits de ces « douloureuses épreuves. Sire, nous vous adresserons « les paroles qui vous ont ému déjà lorsque vous les « avez entendues des lèvres de nos volontaires blessés « dans la glorieuse journée de Palestro : Faites libre « et heureuse l'Italie, et nous bénirons nos blessures.

« Milan, 8 juin 1859. »

A

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON III

LA VILLE DE MILAN.

Sire,

« Le conseil communal de la ville de Milan a tenu, « aujourd'hui même, une séance extraordinaire dans « laquelle il a décidé par acclamation que la congréga- « tion municipale présenterait à S. M. l'Empereur Na- « poléon III une adresse exprimant la vive reconnais- « sance du pays pour son généreux concours à la « grande œuvre de la délivrance de l'Italie. Sire, la « congrégation municipale se regarde comme très-ho- « norée d'un mandat aussi élevé, mais elle sait com- « bien les paroles sont impuissantes pour le rem- « plir.

« Dans un discours dont tous admirèrent les magna- « nimes sentiments, mais que les Italiens écoutèrent « avec une religieuse joie et surent interpréter comme

« un splendide augure, Votre Majesté disait qu'elle se « reposait sur le jugement de la postérité.

« Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que « Votre Majesté a entreprise de concert avec le roi Vic- « tor-Emmanuel II est désormais prononcé par l'opi- « nion unanime de l'Europe civilisée, et les noms de « Montebello, de Palestro et de Magenta appartiennent « déjà à l'histoire.

« Mais si, au jour de la bataille, la grandeur des « plans de Votre Majesté, égalée à peine par l'héroïsme « de vos soldats, nous rend sûrs de la victoire, nous « ne pouvons le lendemain que déplorer amèrement « la perte de tant de braves qui vous suivirent au « champ d'honneur. Les noms des généraux Beuret, « Cler, Espinasse et de tant d'autres héros tombés « prématurément, figurent déjà dans le sanctuaire de « nos martyrs et demeureront gravés dans le cœur « des Italiens comme dans un monument impérissa- « ble. Sire, notre reconnaissance pour Votre Majesté « et pour la grande nation que vous avez été appelé à « rendre plus grande encore, sera manifestée avec plus « d'énergie par toute l'Italie rendue libre; mais nous « sommes fiers, en attendant, d'être les premiers à « l'exprimer, comme nous avons été les premiers à

« être délivrés de l'odieux aspect de la tyrannie autri-
« chienne.

« Permettez-nous, Sire, de saluer Votre Majesté par « ce cri de notre peuple :

« *Vive Napoléon III!*

« *Vive la France!*

« Milan, 6 juin 1859.

« ALBERTO DE HERRA, MASSIMILIANO DE LERA,
« MARGARITA FRANCESCO, UBOLNI DE' CAPEI,
« FABIO BORETTI, ACHILLE ROUGIER, CESARE
« GIULINI, ALESSANDRO PORRO, GIOVANNI
« D'ADDA. »

PROCLAMATION DE L'EMPEREUR AUX ITALIENS.

« Italiens,

« La fortune de la guerre me conduisant aujour- « d'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens « vous dire pourquoi j'y suis.

« Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Pié- « mont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sar- « daigne, l'honneur et les intérêts de la France m'en

« faisant un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, « ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il « avait en Europe pour votre cause en faisant croire « que je ne faisais la guerre que par ambition per- « sonnelle ou pour agrandir le territoire de la France.

« S'il y a des hommes qui ne comprennent pas leur « époque, je ne suis pas du nombre. Dans l'état « éclairé de l'opinion publique, on est plus grand « aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que « par des conquêtes stériles, et cette influence morale « je la recherche avec orgueil en contribuant à rendre « libre une des plus belles parties de l'Europe. Votre « accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris. « Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour « déposséder les souverains, ni pour vous imposer ma « volonté; mon armée ne s'occupera que de deux cho- « ses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre « intérieur; elle ne mettra aucun obstacle à la libre « manifestation de vos vœux légitimes.

« La Providence favorise quelquefois les peuples « comme les individus en leur donnant l'occasion de « grandir tout à coup, mais c'est à la condition qu'ils « sachent en profiter. Profitez donc de la fortune qui « s'offre à vous ! Votre désir d'indépendance, si long- « temps exprimé, si souvent déçu, se réalisera, si vous « vous en montrez dignes. Unissez-vous donc dans un

« seul but : l'affranchissement de votre pays. Organi-
« sez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du
« roi Victor-Emmanuel qui vous a déjà si noblement
« montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans
« discipline il n'y a pas d'armée, et, animés du feu
« sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats;
« demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.

« Fait au quartier impérial de Milan, 8 juin 1859.

« Napoléon. »

ORDRE DU JOUR A L'ARMÉE.

« Soldats !

« Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplo-
« matie, j'espérais encore la paix, lorsque tout à coup
« l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes
« nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts. Les
« hommes, les chevaux, le matériel, les approvision-
« nements manquaient, et nous devions, pour secourir
« nos alliés, déboucher à la hâte, par petites fractions,
« au delà des Alpes, devant un ennemi redoutable et
« préparé de longue main.

« Le danger était grand; — l'énergie de la nation et

« votre courage ont suppléé à tout. La France a re-
« trouvé ses anciennes vertus, et, unie dans un même
« but comme en un seul sentiment, elle a montré la
« puissance de ses ressources et la force de son patrio-
« tisme. Voici dix jours que les opérations ont com-
« mencé, et déjà le territoire piémontais est débar-
« rassé de ses envahisseurs.

« L'armée alliée a livré quatre combats heureux et
« remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les
« portes de la capitale de la Lombardie; vous avez mis
« hors de combat plus de trente-cinq mille Autrichiens,
« pris dix-sept canons, deux drapeaux, huit mille pri-
« sonniers; mais tout n'est pas terminé : nous aurons
« encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

« Je compte sur vous. Courage donc, braves soldats
« de l'armée d'Italie! du haut du ciel vos pères vous
« contemplent avec orgueil!

« Fait au quartier général de Milan, le 8 juin 1859.

« NAPOLÉON. »

PROCLAMATION DU ROI.

« Peuples de Lombardie !

« Les victoires des armées libératrices m'ont conduit au milieu de vous.

« Le droit national restauré, vos vœux affermissent « l'union avec mon règne qui se fonde sur les garanties « de la vie civile.

« La forme temporaire que je donne aujourd'hui au « gouvernement est réclamée par les nécessités de la « guerre.

« L'indépendance assurée, les esprits acquerront la « sagesse, les âmes la vertu, et un régime durable de « liberté se fondera ensuite.

« Peuples de Lombardie, les Subalpins ont fait et « font encore de grands sacrifices pour la patrie commune ; notre armée, qui a accueilli dans ses rangs une « foule de volontaires de nos provinces et des autres « parties de l'Italie, a déjà donné de splendides preuves de sa valeur en combattant victorieusement « pour la cause nationale.

« L'Empereur des Français, notre généreux allié,

« digne héritier du nom et du génie de Napoléon, a « voulu se mettre à la tête de l'héroïque armée de cette « grande nation, pour rendre l'Italie indépendante « depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique.

« En faisant émulation de sacrifices, vous seconderez « sur les champs de bataille ses magnanimes intentions, « vous vous montrerez dignes des destinées auxquelles « l'Italie est appelée aujourd'hui après des siècles « de souffrance.

« Du quartier général de Milan, le 9 juin 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

ORDRES DU JOUR
DE LEURS MAJESTÉS NAPOLÉON III ET VICTOR-EMMANUEL
APRÈS LA BATAILLE DE SOLFERINO

« Soldats !

« L'ennemi croyait nous surprendre et nous rejeter « au delà de la Chiese; c'est lui qui a repassé le Mincio.

« Vous avez dignement soutenu l'honneur de la « France, et la bataille de Solferino égale et dépasse « même les souvenirs de Lonato et de Castiglione.

« Pendant douze heures, vous avez repoussé les ef-

« forts désespérés de plus de 150,000 hommes. Ni la « nombreuse artillerie de l'ennemi, ni les positions « formidables qu'il occupait sur une profondeur de « trois lieues, ni la chaleur accablante n'ont arrêté « votre élan.

« La patrie reconnaissante vous remercie, par ma « bouche, de tant de persévérance et de courage; mais « elle pleure avec moi ceux qui sont morts au champ « d'honneur.

« Nous avons pris 3 drapeaux, 30 canons et 6000 « prisonniers.

« L'armée sarde a lutté avec la même bravoure con- « tre des forces supérieures; elle est bien digne de mar- « cher à vos côtés.

« Soldats! tant de sang versé ne sera pas inutile « pour la gloire de la France et pour le bonheur des « peuples.

« Napoléon. »

« Soldats !

« En deux mois de guerre, des rives envahies de la « Sesia et du Pô, vous avez couru de victoire en vic- « toire aux rives de Garde et du Mincio. Dans l'itiné- « raire glorieux que vous avez parcouru avec notre

« généreux et puissant allié, vous avez donné partout « les plus éclatantes preuves de discipline et d'hé« roïsme.

« La nation est fière de vous : l'Italie entière, qui « compte avec orgueil dans vos rangs ses meilleurs « enfants, applaudit à votre bravoure, et de vos ex« ploits elle tire d'heureux présages et la confiance « dans ses destinées à venir.

« Aujourd'hui, il y a eu une nouvelle et grande vic« toire. Vous avez encore répandu votre sang, triom« phant d'un ennemi très-nombreux, protégé par les « plus fortes positions. Dans la journée désormais cé« lèbre de Solferino et de San Martino, vous avez « repoussé, combattant de l'aube du jour à la nuit close, « précédés par vos chefs intrépides, les assauts répétés « de l'ennemi, et vous l'avez forcé à repasser le Mincio, « laissant entre vos mains et sur le champ de bataille « des hommes, des armes et des canons.

« De son côté, l'armée française a obtenu une gloire « semblable, donnant de nouvelles preuves de cette « bravoure incomparable qui, depuis des siècles, ap« pelle l'admiration du monde entier sur ces héroïques « bataillons. La victoire a coûté de graves sacrifices, « mais par ce noble sang largement versé pour la plus « sainte des causes, l'Europe apprendra que l'Italie est « digne de figurer parmi les nations. Soldats ! dans les

« précédentes batailles, j'ai souvent eu l'occasion de « signaler à l'ordre du jour les noms de beaucoup « d'entre vous. Aujourd'hui, je porte à l'ordre du jour « l'armée tout entière.

« Au quartier général principal, Rivoltella, le 25 juin 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

PROCLAMATION DE L'EMPEREUR A SES TROUPES APRÈS LA PAIX DE VILLAFRANCA.

« Soldats ! les bases de la paix sont arrêtées avec « l'empereur d'Autriche; le but principal de la guerre « est atteint, l'Italie va devenir pour la première fois « une nation.

« Une confédération de tous les États de l'Italie, sous « la présidence honoraire du Saint-Père, réunira en un « faisceau les membres d'une même famille; la Vénétie « reste, il est vrai, sous le sceptre de l'Autriche : « elle sera néanmoins une province italienne faisant « partie de la confédération.

« La réunion de la Lombardie au Piémont nous « crée de ce côté des Alpes un allié puissant qui nous « devra son indépendance; les gouvernements restés

« en dehors du mouvement ou rappelés dans leurs « possessions comprendront la nécessité de réformes « salutaires.

« Une amnistie générale fera disparaître les traces « des discordes civiles. L'Italie, désormais maîtresse de « ses destinées, n'aura plus qu'à s'en prendre à elle- « même si elle ne progresse pas régulièrement dans « l'ordre et la liberté.

« Vous allez bientôt retourner en France; la patrie « reconnaissante accueillera avec transport ces sol- « dats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à « Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Ma- « rignan et à Solferino; qui, en deux mois, ont fran- « chi le Piémont et la Lombardie, et ne se sont arrêtés « que parce que la lutte allait prendre des proportions « qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la « France avait dans cette guerre formidable.

« Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats « obtenus, fiers surtout d'être les enfants bien-aimés « de cette France qui sera toujours la grande nation, « tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les no- « bles causes et des hommes comme vous pour les « défendre.

« Au quartier impérial de Valeggio, le 12 juillet 1859.

« Napoléon. »

PROCLAMATION

DU ROI DE SARDAIGNE AUX PEUPLES DE LA LOMBARDIE.

« Le ciel a béni nos armes. Avec la puissante aide « de notre magnanime et valeureux allié, l'Empereur « Napoléon III, nous sommes arrivés en peu de jours, « de victoire en victoire, sur les rives du Mincio. Au- « jourd'hui je reviens parmi vous pour vous donner « l'heureuse nouvelle que Dieu a exaucé mes vœux. « L'armistice, suivi des préliminaires de la paix, a « assuré aux peuples de la Lombardie leur indépen- « dance. Selon le désir par vous tant de fois exprimé, « vous formerez dorénavant, avec nos anciens États, « une seule et libre famille. Je prendrai sous ma direc- « tion votre sort, et, sûr de trouver en vous ce con- « cours dont a besoin le chef d'un État pour créer une « nouvelle administration, je vous dis : « Peuples de « la Lombardie, fiez-vous à votre roi; il pourra établir « sur de solides et impérissables bases la félicité des « nouvelles contrées que le ciel a conférées à son gou- « vernement.

« Milan, 12 juillet 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

DISCOURS DE NAPOLÉON III
PRONONCÉ
LE 14 AOUT A LA FIN DU BANQUET QUE SA MAJESTÉ AVAIT DONNÉ
AUX PRINCIPAUX CHEFS DE L'ARMÉE D'ITALIE
DANS LA SALLE DES ÉTATS

« Messieurs,

« La joie que j'éprouve en me retrouvant avec la « plupart des chefs de l'armée d'Italie serait complète « s'il ne venait s'y mêler le regret de voir se séparer « bientôt les éléments d'une force si bien organisée et « si redoutable. Comme souverain et comme général « en chef, je vous remercie encore de votre confiance. « Il était flatteur pour mai, qui n'avais pas commandé « d'armée, de trouver une telle obéissance de la part de « ceux qui avaient une grande expérience de la guerre. « Si le succès a couronné nos efforts, je suis heureux « d'en reporter la meilleure part à ces généraux habiles « et dévoués qui m'ont rendu le commandement « facile, parce que, animés du feu sacré, ils ont sans « cesse donné l'exemple du devoir et du mépris de la « mort.

« Une partie de nos soldats va retourner dans ses

« foyers; vous-mêmes vous allez reprendre les occupa-
« tions de la paix. N'oubliez pas néanmoins ce que nous
« avons fait ensemble. Que le souvenir des obstacles
« surmontés, des périls évités, des imperfections signa-
« lées revienne souvent à votre mémoire, car, pour
« tout homme de guerre, le souvenir est la science
« même.

« En commémoration de la campagne d'Italie, je
« ferai distribuer une médaille à tous ceux qui y ont
« pris part, et je veux que vous soyez aujourd'hui les
« premiers à la porter. Qu'elle me rappelle parfois à
« votre pensée, et qu'en lisant les noms glorieux qui y
« sont gravés, chacun se dise : Si la France a tant fait
« pour un peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son
« indépendance ?

« Je porte un toast à l'armée.»

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



